

période du Xe s. au XVIe siècle

étude historique

de Nicolas Coutépoff


Ex Libris


CAVE MUSCAM PUNGIT


Ex Libris
JOHN AND MARTHA DANIELS





LA CHASSE
GRAND-DUCALE
ET
TSARIENNE
EN RUSSIE

Paris, 25 Juillet 1896.

Monsieur.

Rentré ce matin d'un voyage, je trouve à Paris vos lettres et votre envoi. Par le mérite de la traduction et par la beauté de l'exécution typographique, cette version française de **la Chasse Grand-Ducale et Tsarienne en Russie** *rivalise avec le texte original dont j'avais déjà connaissance.*

Nous avons en France, depuis notre Gaston Phœbus, toute une littérature de vénerie, très prisée par les amateurs. Vous aurez été en Russie l'initiateur de ces études, qui ont leur intérêt pour l'histoire. Car votre livre ne s'adresse pas seulement aux chasseurs: vous en avez fait un chapitre pittoresque de l'histoire nationale. Vous aviez dessein, me disiez-vous, de réaliser une pensée de feu l'Empereur Alexandre III; autant que j'en puis juger, il n'était pas possible de mieux servir cette pensée, de mieux honorer la mémoire du Souverain qui considérait comme l'un de ses titres les plus précieux celui de Protecteur des études historiques.

Les chasseurs superstitieux n'aiment pas qu'on leur souhaite bonne chasse: je ne souhaiterai donc pas bon succès à leur historien: mais je le félicite sincèrement de ce beau travail, et je le prie d'agréer l'expression de mes sentiments très distingués.

Vte E. M. de Vogüé.

A Monsieur le colonel Coutépoff.


А се тружахся ловы дѣя.

LA CHASSE
GRAND-DUCALE
ET
TSARIENNE
EN RUSSIE

Période du Xe au XVIe s.

ESSAI HISTORIQUE

Nicolas Coutépoff
Colonel de la garde et sous-chef de la chasse Impériale

Edition illustrée par le professeur V. M. Vasnetsoff et l'académicien N. S. Samokiche

St. PÉTERSBOURG
EXPEDITION POUR LA CONFECTION DES PAPIERS D'ETAT
1896

Печатано съ разрѣшенія Министра Императорскаго Двора.

À LA

GLORIEUSE ET IMPÉRISSABLE MÉMOIRE

DE

FEU SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

ALEXANDRE III

EST PIEUSEMENT CONSACRÉ CET OUVRAGE,

ENTREPRIS SUR LE DÉSIR DU GRAND SOUVERAIN

ET EXÉCUTÉ SELON SES AUGUSTES VUES.

Je considère comme un devoir d'exprimer ma sincère et profonde reconnaissance aux institutions et personnes qui ont bien voulu me prêter leur concours dans l'accomplissement de la tâche difficile d'écrire «l'Histoire de la Chasse Grand-Ducale et Tsarienne».

C'est à la haute bienveillance de M. le directeur de la Bibliothèque IMPÉRIALE publique, ainsi que de MM. les directeurs des Archives: du Ministère de la Cour IMPÉRIALE (tant à Moscou qu'à St. Pétersbourg), du Ministère de la Justice (à Moscou), du Conseil de l'Empire (à St. Pétersbourg), du Ministère des Affaires étrangères (à Moscou), de la trésorerie du patriarcat (à Moscou) et de la trésorerie de la Laure de St. Serge, que je suis redevable de la faveur d'avoir pu consulter les documents historiques cités ou reproduits dans cet ouvrage.

D'autres faits intéressants, ainsi que divers renseignements et indications, m'ont été gracieusement fournis par MM.: *G. V. Yessipof, A. F. Bytchkof, I. A. Bytchkof, V. V. Stassof, S. N. Choubinsky, N. P. Likhatchef, G. I. Timtchenko-Roubane, A. A. Favorsky, S. L. Chiriayef* et *M. I. Bezrébrénikof.*

En outre, je dois tout particulièrement remercier M. *P. I. Daschkow* d'avoir avec la plus grande libéralité mis à ma disposition sa riche collection de gravures, à laquelle ont été empruntés, pour être reproduits dans l'édition actuelle, quelques fort rares dessins anciens et estampes anciennes représentant la chasse d'autrefois.


TOME
I

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE II.

Les grands-ducs et les tsars chasseurs.

CHAPITRE III.

Les méthodes, les armes, les appareils et le personnel de service des chasses grand-ducales.

CHAPITRE IV.

La situation juridique des grands-ducs, du peuple et des particuliers à l'égard de la chasse.

TABLE DES ILLUSTRATIONS.



Sous le chiffre de feu l'Empereur Alexandre III l'en-tête de la reliure à la composition duquel a servi un ornement appartenant au XII s. — Sous l'en-tête un faucon chaperonné; il a les ailes déployées et tient dans l'une de ses serres une branche de laurier, sur laquelle repose le bonnet de Monomaque.

En bas, à droite le fac-simile du sceau du grand-duc Vasili III Ivanovitch; autour de l'aigle l'inscription: «*Volodimerski Moskovski Novgorodski Pskovski Tverski Yougorski Perski i mnogikh zemel gospodar*» (Seigneur de Vladimir, Moscou, Novgorod, Pskow, Tver, Yougra, Perm et de beaucoup d'autres pays); sur le côté opposé de la médaille est représenté le grand-duc Vasili Ivanovitch, terrassant le dracon d'un coup de lance; autour de son image la légende: «*vélikii gospodar Vasileï Bojéyéyou milostiyou tsar i gospodar vséyou Roussii vélikii kniaz*» (le grand Souverain Vasili par la grâce de Dieu tsar et grand-duc de toute la Russie). Ce cachet date de l'année 1514. — Aux coins de la reliure des aigles à deux têtes, auxquels ont servi de modèle des aigles gravés sur une pertuisane de l'année 1687. — Sur l'arrière-face de la reliure le «*chestepeurre*» (bâton de commandement dont le haut, surmonté de l'aigle à deux têtes, est garni tout au tour de six «plumes», c'est à dire de six moitiés d'aigles, se composant chacune d'une tête, d'une aile déployée et d'une griffe tenant le globe).

ILLUSTRATIONS HORS TEXTE.

ILLUSTRATIONS DANS LE TEXTE.



INTRODUCTION.

Quiconque aime sa patrie, doit éprouver un vif désir d'en connaître le passé. La façon dont nos ancêtres envisageaient la vie est non-seulement digne d'éveiller notre curiosité, mais parfois pleine d'enseignement pour nous; on gagne à étudier leurs us et coutumes, si intéressants jusque dans les moindres détails. C'est que l'antiquité, dans ses très diverses manifestations, nous fournit souvent des exemples d'une aussi surprenante justesse du coup d'œil et d'une originalité et indépendance d'existence telles que même les temps modernes pourraient s'en montrer jaloux. Il n'est pas rare que l'on constate dans la profondeur des siècles une abondance de sensations vitales presque inconnues aux hommes d'aujourd'hui, et à la hauteur de laquelle il leur serait difficile de s'élever. Aussi est-ce plutôt chez nos ancêtres, qui aimaient à donner le temps nécessaire aux occupations sérieuses et savaient se contenter d'une heure de plaisir, qu'il faut chercher les types

d'une existence remplie d'un labeur sain et de saines distractions. Voilà pourquoi nous voyons tous les peuples qui ont la conscience de leur dignité consacrer leurs meilleures forces et énormément de travail aux recherches scientifiques sur leur passé et à la reproduction des trésors artistiques que celui-ci a légués à la postérité. On peut dire en thèse générale que, plus un peuple s'adonne sérieusement à la tâche de scruter et d'élucider son passé, et mieux il se rend compte de la grandeur du rôle qu'il est appelé à jouer dans l'histoire.

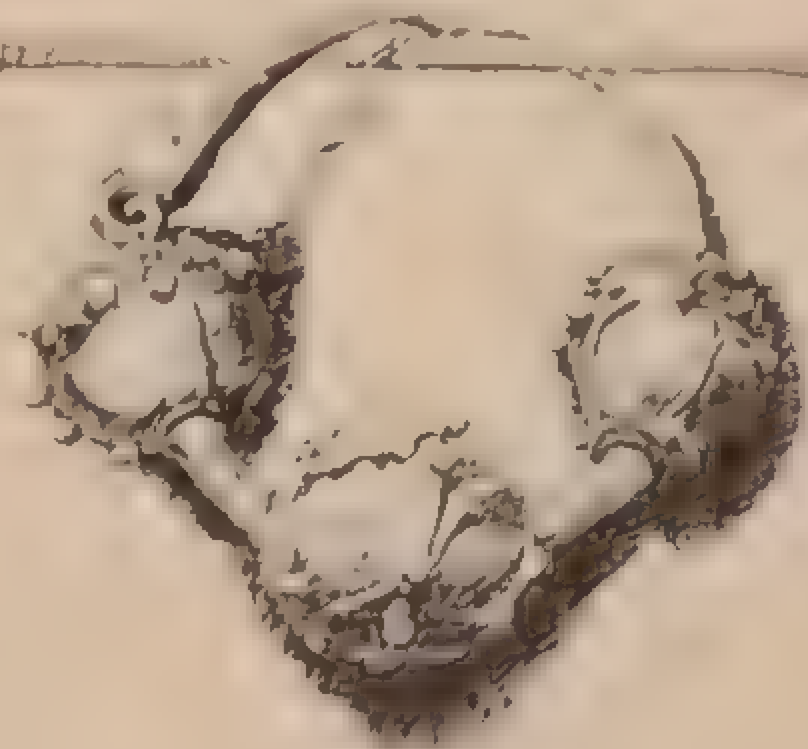
Notre antiquité à nous a fait, et continue à faire, l'objet de l'étude de bien des savants; grâce aux travaux des historiens et des archéologues, bien des questions relatives aux époques les plus reculées de notre existence nationale ont été éclaircies, bien des productions du génie humain, enfouies dans les ténèbres des siècles, sont restituées aujourd'hui à l'histoire des arts; cependant, il reste encore dans le domaine de l'ancienne vie russe plus d'un chapitre que les investigateurs n'ont qu'à peine effleuré, entre autres celui de la chasse, telle qu'elle s'exerçait anciennement en Russie. De nos jours la chasse n'occupe plus dans la vie sociale l'importante et large place qui lui était réservée partout aux époques les plus éloignées de l'antiquité. Mais dans l'histoire du genre humain la chasse doit être considérée comme un fait d'un intérêt capital, car c'est elle qui a servi de point de départ au développement, tant social qu'individuel, de l'homme.

Le sauvage, aussi bien que l'homme qui jouit de la civilisation la plus avancée, est chasseur. Partout sur le globe terrestre, partout où habite l'homme, la chasse a existé et existe encore. Des tribus et des peuples entiers ont disparu de la face de la terre, des institutions et des usages ont été abolis ou sont tombés en désuétude, mais la chasse n'a pas disparu, elle vit toujours, bien que très variée dans ses applications et ses formes, selon les conditions des territoires et les mœurs des populations. La cause de ce qu'elle a fait preuve d'une si extraordinaire vitalité et qu'elle est si universellement répandue me semble devoir être recherchée

dans les conditions d'existence que la nature avait faites à l'homme, conditions qui ont, pour ainsi dire, créé la chasse, en mettant l'homme dans la nécessité absolue de s'y livrer.

Aux plus anciens habitants de la terre la chasse s'imposa comme indispensable et unique moyen de sauvegarder leur existence. Aux yeux du sauvage «vivre» signifiait «chasser»; en exterminant les bêtes féroces, il défendait sa vie contre les trois principaux ennemis qui la menaçaient: la faim, le froid et les quadrupèdes carnassiers. La chasse, en tant que lutte pour la vie, obligeait le sauvage à déployer ses forces jusqu'aux dernières limites du possible; elle mettait en jeu toutes ses facultés, développait de plus en plus en lui le don de l'observation et l'art d'en tirer parti, elle contribuait à lui enseigner à réfléchir et à combiner, et c'est en partie grâce à elle qu'il parvint à acquérir les premières notions sur la nature. Elle avait éveillé tout ce qui sommeillait en lui de génie, et l'homme inventa la lance, l'arc et la flèche — instruments qui, les premiers, ont servi à ouvrir devant lui la voie de la civilisation. Mais là ne se borne pas l'effet salutaire produit par la chasse sur l'homme — elle a dû discipliner, tout autant que l'intelligence, la volonté du sauvage, car, pour abattre un fauve, il faut souvent patiemment attendre le moment où le coup a le plus de chance d'être mortel, il faut savoir prendre et conserver l'attitude qui convient le mieux à la situation. Or, l'art de combiner juste, l'adresse, la fermeté, la persévérance et la patience, voilà les qualités qui devaient être acquises dans les combats avec les animaux féroces, qualités qui devinrent particulièrement précieuses par la suite, quand il s'est agi pour l'homme de lutter, non pas, comme par le passé, avec des fauves, mais bien avec ses semblables. Telle fut la première phase du développement de la chasse.

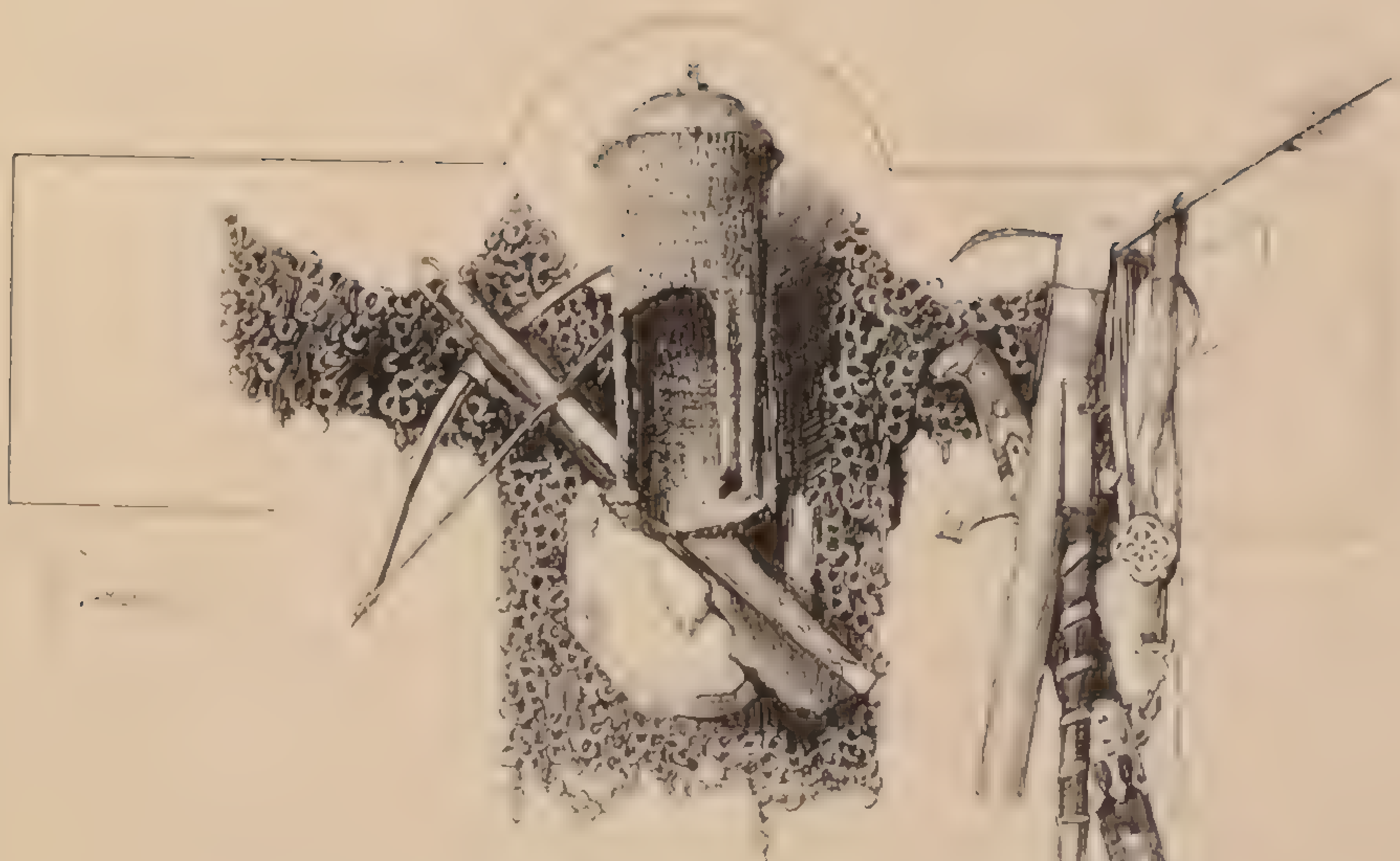
Lorsque, dans le cours des temps, l'homme eut appris non-seulement à vaincre ceux des animaux qui étaient nuisibles ou dangereux, mais à apprivoiser et à réduire à l'état de domesticité ceux qui pouvaient



lui être utiles, son intelligence lui fit découvrir le moyen de mettre à profit les produits de la terre. L'agriculture fit naître le domicile fixe; le domicile fixe eut pour résultat la restriction du rayon de la chasse. Dès cette époque, l'homme s'attache, jusqu'à un certain point, à la glèbe; auparavant il avait changé librement de domicile, s'installant partout où il trouvait beaucoup de gibier dans une contrée de vaste étendue et commode pour la chasse.

Une fois devenu agriculteur, il n'est plus obligé de puiser ses moyens d'existence uniquement dans ce que lui rapporte la chasse; celle-ci perd en importance sous le rapport matériel; chez quelques peuples elle cesse même de figurer au premier rang des intérêts vitaux, elle devient une occupation secondaire ou accessoire; mais son autre face, celle de noble métier et d'art, n'en ressort qu'avec d'autant plus de relief, et ceux qui possèdent cet art, pour peu qu'ils se distinguent par le courage et l'habileté, ne tardent pas à acquérir de la gloire, à s'assurer l'estime et la considération générales et parfois même le pouvoir. Le fait est notoire que les sauvages aiment à célébrer dans leurs chants les chasseurs hardis et habiles et les actes d'héroïsme accomplis par ceux-ci; aussi peut-on considérer comme certain qu'au sein des groupes sociaux primitifs, tout comme cela se pratique encore aujourd'hui chez les sauvages, c'étaient les meilleurs chasseurs, les plus audacieux et les plus adroits, qui devenaient chefs de tribus.

La dernière phase, au cours de laquelle la chasse se perfectionne de plus en plus et finit par aboutir aux formes définitives qui la caractérisent de nos jours, appartient à l'histoire des peuples civilisés et remonte à l'époque d'où datent chez eux l'origine de la propriété territoriale, la subdivision de la nation en classes et la répartition du travail social. Ici la chasse devient un art, et souvent le privilège des classes les plus élevées de la société; ce n'est plus toutefois un passe-temps accidentel, elle ne s'exerce plus d'une façon arbitraire et selon les inspirations du moment, mais en véritable art subordonné à certaines règles, telles que l'expérience les a consacrées. La chasse réglementaire ou régulière — c'est



le nom qu'on lui donne aujourd'hui — exige un grand train, composé d'un nombreux personnel de serviteurs spécialement instruits et d'une énorme quantité d'objets d'inventaire tout spéciaux. Tout ceci n'est réalisable qu'à la triple condition d'avoir un goût très prononcé pour ce genre de sport, de disposer non-seulement de loisirs suffisants, mais encore de très grands moyens pécuniaires; il n'y a donc rien d'étonnant que la chasse, comprise ainsi, soit l'occupation favorite des seuls gens riches. De nos jours, dans les milieux civilisés, la chasse comme mesure indispensable de défense contre des fauves ne se rencontre plus qu'à l'état de fait isolé, accidentel et rare; comme métier elle a fini par devenir le partage des classes les plus basses de la population; comme art elle est exercée par la haute société.

Faire l'historique de la chasse, en tant que d'une lutte pour l'existence, incombe aux traités d'histoire universelle. L'historique de la chasse professionnelle doit former une partie intégrante de l'histoire générale des pro-

fessions pratiquées dans telle ou telle autre contrée. La chasse, comme art, peut et doit avoir son histoire à elle.

En sa qualité d'un des phénomènes essentiels de la vie, la chasse naturellement n'a pu échapper à une réglementation juridique. Tant que les besoins de l'existence la réclamaient comme ressource principale et inévitable, elle ne subissait aucune restriction. Chacun pouvait chasser où bon lui semblait, partout où il pouvait pénétrer, armé d'un arc, de flèches et d'une lance. C'était la période de la liberté absolue de la chasse.

Mais quand la propriété territoriale fut établie, les possesseurs de tel ou tel autre territoire se mirent à défendre aux personnes étrangères d'y chasser, car par suite d'une chasse continuelle les terrains les plus giboyeux se dépeuplaient rapidement, et le gibier resté vivant s'enfuyait des contrées où il se voyait poursuivi. Cette deuxième période est celle du droit exclusif de la chasse.

La troisième période du développement du droit de chasse s'appelle période de la régale, parce que ce droit aussi bien que celui d'exercer d'autres métiers s'achetait à cette époque, au profit du fisc. Introduite au déclin du moyen âge, la régale de la chasse était très répandue dans l'Europe entière, la Russie, toutefois, exceptée. Chez nous elle a trouvé son analogie dans les impôts dont était frappé le produit de la chasse.

Enfin, la quatrième période est encore une fois une période de chasse libre, à certaines limites près, période où le droit de chasse, d'une part, est soumis au droit particulier territorial (la chasse appartient à qui appartient le terrain), et où d'autre part, il est limité par le droit de l'Etat de veiller à ce que la chasse s'exerce conformément aux règles établies et aux époques voulues. Les impôts, payés par les chasseurs, ne se perçoivent pas au profit du trésor public, mais servent à couvrir les frais du système de surveillance officielle de la chasse.

Et maintenant que nous avons esquissé les différentes phases par lesquelles a passé le développement de la chasse, jetons un regard rapide sur le rôle qu'elle a joué dans l'existence des principaux peuples de l'antiquité.

Dans les traditions de tous les peuples nous rencontrons, soit une mention directe de la chasse, soit des allusions dont la clarté ne laisse rien à désirer. Les monuments littéraires les plus anciens contiennent une foule d'indications desquelles il appert avec évidence que pendant une époque d'une durée plus ou moins longue les peuples de l'antiquité ont été avant tout chasseurs. L'épopée des animaux a existé chez tous les peuples civilisés. Les mythes du monde classique nous font assister souvent à des scènes de chasse. Dans l'Ecriture Sainte, tout comme chez Homère, des comparaisons, au suprême degré poétiques, sont empruntées de préférence à la vie des animaux et à celle du chasseur. Or, tout ceci prouve que la chasse constituait un élément essentiel de la vie des nations historiques de l'antiquité, un centre vers lequel gravitaient les idées pratiques des peuples aussi bien que les conceptions des poètes.

La Bible nous présente un type de chasseur passionné dans la personne d'Ismaël et surtout dans celle d'Esaü. Nous savons comment, grâce à l'absence d'Esaü, occupé à chasser, son frère cadet Jacob, moyennant une ruse, reçut à la place d'Esaü la bénédiction paternelle et le droit d'aînesse.

C'est dans la Bible aussi que nous trouvons un récit concernant Nemrod, le fondateur du royaume babylonien. La tradition populaire nous apprend que, chasseur ardent et infatigable, il poursuivait avec une étonnante témérité les bêtes féroces qui dévastaient la contrée. S'étant entouré d'un nombre assez considérable de chasseurs, il en fit plus tard des guerriers, élargit, aidé par eux, l'étendue de ses possessions et, après en avoir consolidé l'indépendance, fonda la monarchie devenue si célèbre dans l'antiquité. La bravoure déployée dans les combats contre des bêtes féroces, l'expérience acquise à la chasse et des succès obtenus à la guerre, voilà ce qui dans ces temps-là assurait le mieux à un homme l'estime des populations, un haut prestige à leurs yeux et l'autorité sur elles. Aussi trouvera-t-on tout naturel que les rois et les héros, dont le souvenir s'est conservé dans les monuments plastiques ou dans les écrits de l'antiquité, y soient caractérisés comme de fameux chasseurs.



Sémiramis, qui a régné sur l'Assyrie jusqu'en 1274 av. J.-C., ordonna de reproduire sur les murs de son palais des scènes de chasses aux léopards et aux lions. Les anciens palais babyloniens étaient décorés de reliefs, dont quelques-uns représentaient la chasse royale. Sur les monuments assyriens se trouvent des bas-reliefs qui, eux aussi, représentent de grandes chasses royales au lion, au sanglier et au buffle. Des épigraphes dans lesquelles sont exaltés les mérites de Toulcate Ghibalassor (Hibalassor), nous attestent que ce roi d'Assyrie a tué neuf cent vingt lions. Le pharaon Toutmès III, qui par ses conquêtes étendit les frontières de l'Egypte jusqu'à l'Euphrate, aimait à se livrer dans les vallées de la Mésopotamie à la chasse de l'éléphant. A son lit de mort Darius, roi de Perse, ordonna de graver sur son épitaphe qu'il avait été chasseur. Artaxerxès Longue-main et Cyrus étaient, à leur tour, de hardis et infatigables chasseurs.



C'est qu'en général les Persans voyaient dans la chasse un exercice sérieux et une excellente école, propre à préparer pour la guerre, et cela d'autant plus que dans ces temps-là on se servait à la guerre de la même arme qu'à la chasse. A en croire l'historien grec Hérodote, l'éducation chez les anciens Persans se bornait à enseigner aux jeunes gens à monter à cheval, à manier l'arc et à dire la vérité. Le roi Cambyse, successeur de Cyrus, se distinguait par la précision avec laquelle les flèches qu'il tirait atteignaient le but visé. Un jour un de ses intimes, un certain Precsaspe, questionné par le roi, quelle était l'opinion du peuple sur son compte, eut la maladresse de répondre: „Sire, en somme, le peuple t'honore et te glorifie, il loue ton esprit et ta vaillance; on ne te trouve qu'un seul défaut, celui de ne pas être assez sobre à l'égard de l'emploi du vin“. Cambyse s'emporta et, le hasard ayant voulu que dans ce même moment il aperçut par la fenêtre, au milieu d'un groupe d'enfants qui jouaient dans la cour royale, le jeune fils de Precsaspe, il saisit son arc et lança une flèche sur ce garçon; malheureusement le coup n'avait été que trop bien tiré: l'enfant eut le cœur transpercé. „Ce coup te suffit-il? des gens adonnés à l'abus du vin peuvent-ils tirer ainsi?“ demanda le roi, un méchant sourire sur les lèvres. „Les dieux mêmes“, balbutia le malheureux pére, en tremblant d'effroi, „les dieux eux-mêmes ne sauraient mieux diriger leurs flèches“.

Sésostris d'Egypte, tout comme Artaxerxés Longue-main, enseignait systématiquement la chasse à ses fils. Ptolémée Evergéte était lui-même chasseur et protégeait largement la chasse.

Parmi les rois grecs nous devons citer Alexandre de Macédoine comme ayant eu un goût trés vif pour la chasse. On sait même, qu'il chargea son éducateur et maître Aristote de composer un traité sur la chasse.

La mythologie et la poésie grecques abondent en types et en traits empruntés à la chasse qui fut trés cultivée dans la période la plus éloignée de la vie grecque. Le gai et impétueux Bacchus était représenté le plus souvent revêtu d'une peau de tigre — embléme de ses exploits de chasseur.

2



Hercule portait la peau du lion qu'il avait tué dans la forêt de Némée. Bon nombre de ses autres hauts faits sont, tout comme la lutte avec le lion néméen, marqués du caractère d'exploits de chasse: nous ne citerons à ce propos que ses victoires remportées sur le sanglier d'Erymanthe, pris vivant, sur les oiseaux du lac Stimphale, sur le taureau de l'île de Crête, sur les chevaux de Diomède et sur la biche de Diane. C'est à Diane, déesse des forêts, des fleuves et des ruisseaux et protectrice des chasseurs en même temps que du gibier, qu'était voué le magnifique temple d'Ephèse, brulé par Erostrate la nuit même où naquit Alexandre le Grand. Les sculpteurs drapaient la statue de Diane soit de longs vêtements de femme, soit d'une chitonisque retroussée (tunique assez courte pour ne pas gêner les mouvements de la belle chasseresse lorsqu'elle s'élançait à la poursuite du gibier); ordinairement elle porte un carquois suspendu à l'épaule et tient un arc ou une torche à la main. Apollon, qui passait pour avoir inventé l'arc, aimait, lui aussi, à chasser et il fut couronné de lauriers pour avoir tué sur le mont Parnasse le terrible serpent monstrueux Python. Même à Vénus il est arrivé de chasser — par amour pour le bel Adonis. D'après le mythe, qui nous retrace la tendre passion de Vénus pour Adonis, la déesse abandonna tout, elle oublia même le ciel, pour ne

plus se séparer de son bien-aimé; renonçant aux parures, aux soins délicats, les vêtements relevés jusqu'au-dessus des genoux, elle se mit à parcourir les bois en compagnie de l'adolescent, errant avec lui par monts et vaux, sans tenir compte des égratignures que lui causaient les plantes épineuses dont étaient recouverts les rochers; avec une meute de chiens courants elle poursuivait des biches, des lièvres et d'autres animaux, évitant toutefois de rencontrer le puissant sanglier, l'ours ou le loup, et conseillant à Adonis de s'en éloigner.

L'opinion des anciens Persans, qu'il n'existe pas de meilleure école préparatoire au métier de la guerre que la chasse, a été partagée par plusieurs philosophes et législateurs grecs. Ainsi Platon, ce célèbre philosophe de l'ancienne Grèce, recommanda la chasse comme le moyen le plus efficace d'apprendre à supporter toutes les difficultés de la vie de guerrier.

Un auteur de l'antiquité nous raconte que Lycurgue, le législateur de Sparte, prescrivit à ses concitoyens d'obliger leurs enfants à cultiver différents genres de chasse, afin de développer en eux l'agilité et l'adresse, la souplesse et la force. Virgile dans son sublime poème les „Georgiques" mentionne entre autres que les Spartiates étaient maîtres achevés dans l'art de la chasse et qu'ils avaient la réputation de posséder des aboyeurs et des lévriers d'excellente race.

C'est aussi chez les Grecs que nous trouvons le premier ouvrage, spécialement consacré à la chasse, traité dont le fameux historien Xénophon est l'auteur. Dans ce panégyrique, intitulé „Kynégétikos", Xénophon appelle la chasse une „invention divine" et considère Apollon et Diane comme les premiers chasseurs; il y parle d'une manière très détaillée et fort intéressante de la chasse aux lièvres, aux cerfs et aux sangliers, mais il est plus sobre de détails à l'égard de la chasse aux lions, aux léopards et aux panthères; il donne une description de deux races de chiens, les compare en leur valeur et indique les moyens de les dresser et de les soigner. Admirateur enthousiaste de la chasse Xénophon lui attribue une énorme importance. „Par cette occupation", dit-il, „les chasseurs déve-

2*

loppent leurs forces physiques, la finesse de l'ouie, la précision de la vue et une santé robuste". Mais ce que l'historien grec souligne tout particulièrement, ce sont les grands avantages qui en résultent pour le futur guerrier: „S'il arrive, en temps de guerre, de marcher par des chemins tout à fait impraticables, sous le poids accablant des armes et des bagages, le chasseur n'est pas découragé, car il est rompu à toutes ces fatigues. Certes, personne ne pourrait être moins exigeant sous le rapport du gîte; personne n'est plus vigilant; personne ne s'acquittera plus consciencieusement et plus habilement des ordres reçus; personne n'affrontera même une mort évidente avec plus de calme que lui, qui a l'habitude de la regarder en face quand il se trouve aux prises avec quelque bête féroce". Le premier poème en l'honneur de la chasse — poème en 4 livres — fut également écrit en grec, mais à une époque (II s. après J.-C.) où déjà la Grèce se trouvait sous la domination romaine. Oppien y chante en de beaux et mélodieux vers la chasse et la nature, dont il retrace de l'une et de l'autre de fort attrayants tableaux; le célèbre naturaliste Buffon consultait les œuvres d'Oppien pour y puiser des renseignements; les contemporains d'Oppien, en parlant de ses vers, disaient qu'ils étaient „d'or".

Les Romains aimaient la chasse autant que les Grecs et la pratiquaient largement, du moins aux époques où Rome grandissait et floris-

sait. Il y eut même un temps où le goût généralement répandu pour la chasse semblait tourner au préjudice d'autres occupations, pour le moins tout aussi nécessaires, et où il s'agissait par conséquent de le réprimer, afin de ne pas trop lui donner carrière. Nous savons aussi que les légions romaines s'exerçaient à chasser, et que c'était à la chasse qu'on les pliait à la discipline militaire. A l'époque de la décadence et de la décomposition de l'Empire, le Romain, énervé et habitué à la mollesse, était déjà trop indolent pour se donner la peine de poursuivre à cheval les bêtes féroces dans les champs, — il préférait assister, du haut des gradins du cirque, à la chasse donnée aux fauves et imagina même le répugnant combat des gladiateurs, triste fait qui prouve, à quel point avait pu s'égarer l'idée saine de la chasse. D'ailleurs, certains empereurs avaient conservé encore le vrai goût pour la chasse normale; ainsi, l'empereur Adrien, si éminemment érudit et possédant à un si haut degré le sentiment du beau, était grand amateur de chiens, de chevaux et de la chasse; il a même fondé une ville, nommée „chasse d'Adrien", à l'endroit même où il avait fini par tuer un sanglier, après l'avoir longtemps couru.

Dans la littérature latine la chasse a plus d'une fois trouvé un écho. Dans l'Enéide, Virgile fait d'Ascagne un chasseur et nous le montre tout jeune encore, se signalant au premier rang des chasseurs et des guerriers. Horace, dans une lettre adressée à Lollius, loue la chasse, comme un noble passe-temps qui affranchit l'âme de toute humeur sombre et lui procure le repos, la joie et l'enthousiasme. Le consul Pline, dans sa correspondance avec Tacite, rend, lui aussi, justice à l'influence salutaire de la chasse sur l'âme; en écrivant à un autre ami, il dit quelque part, à propos de la difficulté qu'il y a à s'approprier l'art de chasser selon toutes les règles: „quant à moi, je m'occupe dans ma villa de Tusculum et de chasse et de science, m'adonnant tantôt à l'une d'elles, tantôt aux deux; toutefois il m'est impossible de discerner, dans laquelle de ces deux occupations il est plus difficile d'obtenir un succès".

L'histoire de l'Europe antique et de celle du moyen âge abonde en récits et en légendes ayant rapport à la chasse et en anecdotes concernant d'héroïques chasseurs. La passion pour la chasse était innée à beaucoup de têtes couronnées du moyen âge; mais les Carlovingiens surtout furent des chasseurs hors ligne. Pépin le Bref, Charlemagne, Carloman, Louis XI, Louis XII, François I, Henri II, Charles IX, Henri IV, Louis XIII sont des types de vrais chasseurs, réunissant une bravoure sans bornes à l'habileté et à l'expérience du métier.

Ainsi que toujours et partout ailleurs, en Russie aussi la chasse a précédé l'histoire. Dès leurs premières pages, consacrées à l'histoire de notre sol, les chroniques russes mentionnent la chasse comme une coutume généralement répandue. On ne saurait révoquer en doute que la chasse, sur notre territoire, a commencé dès le temps, où des êtres humains y parurent pour la première fois. L'origine de la chasse coïncidant partout avec la première apparition de l'homme, elle doit, de même ici, remonter jusqu'à un temps extrêmement éloigné qui se perd dans la nuit des siècles.

Mais à l'époque historique de la vie russe, nous voyons la chasse déjà parvenue à l'état non-seulement de métier, mais encore d'art. Si même de nos jours nous abondons en terrains de vaste étendue aussi bien qu'en gibier de toutes espèces tant au Nord qu'au Midi, tant à l'Ouest qu'à l'Est de notre pays, évidemment l'espace et le gibier doivent, à plus forte raison, avoir été plus que suffisants aux époques de la plus haute antiquité. C'est qu'alors la Russie presque tout entière était couverte de gigantesques forêts vierges dont celles qui s'étendent aujourd'hui au Nord-Est de la Russie, le long des fleuves Petchora et Kama, ne peuvent donner qu'une faible idée. D'innombrables oiseaux et quadrupèdes y trouvaient plus d'espace et plus de ressources d'existence qu'il ne leur en fallait, et, par conséquent, le matériel de chasse le plus varié y surabondait.

Les premières nouvelles historiques, qui nous soient parvenues sur la population des territoires appartenants aujourd'hui à la Russie, nous certifient que ces peuples étaient chasseurs.

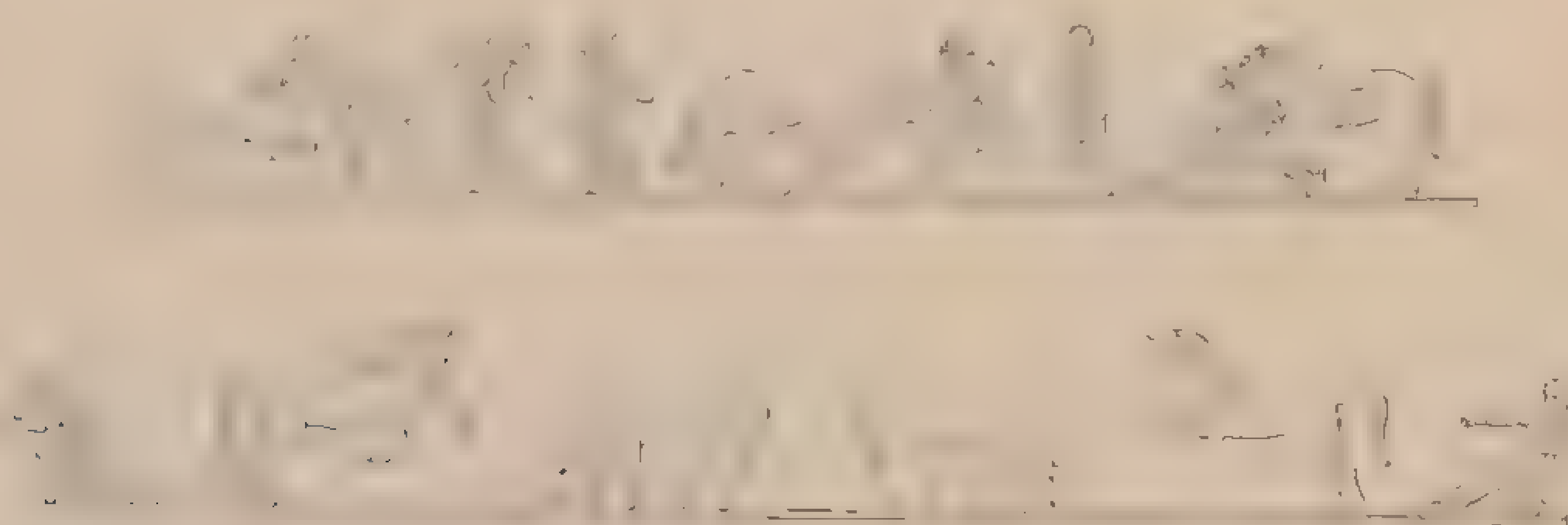
L'historien grec et voyageur du V s. av. J.-C., Hérodote, a visité le premier notre pays et nous a transmis les premières notions sur les anciens habitants du territoire actuellement russe. De son temps la Russie méridionale était habitée par des Scythes et des Sarmates, peuples nomades auxquels la chasse fournissait de quoi se nourrir ainsi que les vêtements chauds indispensables dans un climat aussi rigoureux. Dans la région des steppes du Sud-Est, qui est celle des gouvernements actuels de Voronége, de Saratof et de Simbirsk, etc., vivaient les Voudins; „au delà des steppes, vers l'Orient" (c. à d. sur les versants de l'Oural);„les Tisaguétes, peuple nombreux et très différent des autres, se nourrissaient des produits de la chasse aux quadrupédes; pêle-mêle avec eux vivaient les Irks, chasseurs comme eux". En parlant du genre de vie de ces peuples, Hérodote dit que tous s'occupaient de chasse: „blottis sur un arbre, du haut duquel ils guêtent une bête, ils lui lancent une flèche, après quoi, ils sautent sur un cheval et la poursuivent à l'aide d'un chien".



D'autres récits, qui déjà datent de l'ère chrétienne et se rapprochent davantage du commencement de notre histoire

nationale, relatent qu'au Nord de la Russie vivaient les Roxolans qui s'occupaient de brigandage et de chasse (Ammien Marcellin), mais sur les bords de la mer d'Azov et dans le bassin du Dniéper ainsi que plus loin au Nord-Ouest, les Huns, une peuplade féroce pratiquant exclusivement la chasse. (Priscus, historien grec, ambassadeur de Théodose II près d'Attila, et Yornand, écrivain du VI s.).

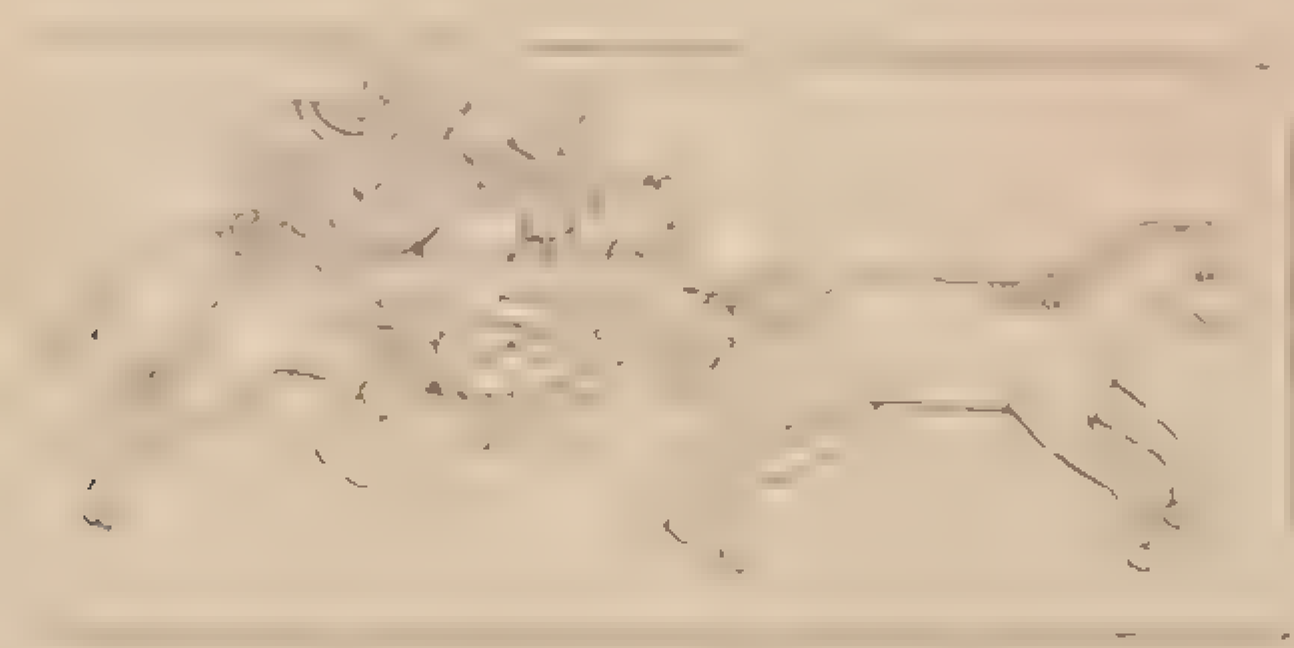
Les auteurs arabes Ibn-Hordabbé et Ibn-Haoukal parlent du commerce très étendu de fourrures que les habitants du sol russe entretenaient sur la mer de Roume (Mer Noire ou Méditerranée).



La capture des chevaux sauvages; détails des hauts-reliefs du vase de Nicopol.

Mais ce qui nous renseigne d'une manière plus convaincante et plus intuitive encore sur les us et coutumes et sur les mœurs des chasseurs de l'ancienne Russie, ce sont les découvertes archéologiques faites dans la tombe, surnommée „Tchertomlytzkaya" d'après la rivière du même nom sur les bords de laquelle elle s'élève. Cette „grosse" tombe forme un énorme «*kourgane*» (tertre sépulcral) qui se trouve au n. o. de Nicopol, bourgade (du Gouvernement de Yécatérinoslav) située sur le Dniéper. En fouillant ce „*kourgane*" on a découvert, au mois de Mai de l'année 1862, amoncelés les uns sur les autres, dans un parfait désordre, différents objets appartenant au bridon, ainsi qu'aux autres parties du harnachement du cheval: jusqu'à 250 embouchures du mors, en fer, toutes rouillées, puis des anneaux de bronze, des boutons, des

boucles, dont quelques-unes ciselées et ayant la forme d'une tête d'oiseau, enfin, des visières imitant le buste de quelque animal. Sous les mors gisaient différents objets en bronze, représentant des quadrupèdes ou des oiseaux. En outre, la tombe contenait cinq glaives aux poignées recouvertes d'or ciselé; sur quatre de ces poignées étaient assez grossièrement figurés des griffons et des cerfs, mais sur la cinquième on voit toute une chasse, travail au poinçon d'une admirable beauté. Dans un des conduits souterrains furent découverts des ornements en or sur lesquels étaient reproduits des cerfs, des lièvres et d'autres animaux, et c'est aussi là qu'on a trouvé les



Capture d'un cheval sauvage;
copie d'une fresque de la Cathédrale de Ste Sophie à Kiev.

restes, à moitié pourris, d'un chien, peut-être du chien de chasse du chef enterré. Enfin, dans les profondeurs du souterrain on découvrit un vase en argent orné de deux griffons, qui déchirent un cerf, et de hauts-reliefs dorés où sont représentés des Scythes, s'occupant de leurs chevaux. Evidemment, il s'agit ici de l'occupation la plus caractéristique et la plus importante de ce peuple, celle de dompter un cheval sauvage. Cette idée y est développée avec un art remarquable et les groupes sont disposés autour du vase dans le même ordre successif, dans lequel les Scythes, ces anciens habitants des steppes, se livraient à ce métier. La composition du haut-relief est divisée en deux parties égales: celle de face et celle du côté opposé; au milieu de ce dernier on constate le point initial de la conception artistique, en même temps que de la procédure

3

reproduite en bosse. Ici se voient deux chevaux paissant en pleine liberté dans le steppe. Des deux côtés de ce groupe est représenté le premier acte de leur assujettissement à la volonté de l'homme: ils sont déjà pris, au moyen du lasso, par les Scythes qui s'efforcent de les maintenir en place. L'antagonisme entre bêtes et dompteurs est très bien exprimé: les chevaux cherchent à fuir, les Scythes font de suprêmes efforts pour les en empêcher. De telle sorte la moitié postérieure du haut-relief, tant dans la partie gauche que dans celle de droite, nous montre un seul et même acte: la capture du cheval sauvage dans le steppe. Sur le côté antérieur du vase est figurée, au milieu, l'action de dompter le cheval capturé: trois Scythes s'obstinent à jeter à terre le cheval sauvage, afin de lui mettre le mors à la bouche; deux de ces Scythes, debout devant le cheval, le tirent à eux au moyen de cordes, l'un d'eux par la jambe droite de devant, l'autre par les deux pieds de derrière auxquels paraissent être mises des entraves; le troisième Scythe, placé en arrière, attire vers lui le pied gauche de devant du cheval. Le groupe de gauche nous présente un cheval qui déjà a été bridé, et dont un Scythe amène le pied gauche de devant par-dessus l'épaule vers la rêne droite de la bride, dans le but de l'habituer par cette pose anormale et fort incommode à obéir à la bride. Dans le groupe de droite nous voyons un cheval sauvage transformé en coursier calme, dressé à l'équitation, bridé et sellé; à côté de lui un Scythe qui lui applique en toute tranquillité les entraves pour le temps du repos.

Voilà comment l'archéologie nous donne une idée exacte de l'époque la plus ancienne de la chasse russe.

A en juger d'après les données des chroniques et d'autres sources littéraires, nos ancêtres appelaient la chasse «*lovy*», ce qui en russe signifie: «prises», «captures»; dans la langue qui se parlait alors «*lovy déyati*» («faire des prises», «capturer», «attraper») signifiait «s'occuper de chasse», «chasser». Depuis des temps immémoriaux les deux termes étaient les seuls employés tant dans les écrits que dans le langage populaire. La très intéressante substitution du terme «*okhota*» («penchant»,

«désir», «goût»), usité aujourd'hui au lieu de «*lovy*», date de la fin du XV ou du commencement du XVI s. et provient de l'influence qu'exerçaient sur l'esprit de la langue les modifications qu'avaient subies le caractère même et la signification de la chasse. Le mot «*lovy*» rend le sens du côté matériel de la chasse, il exprime l'espoir que le produit en vaudra la peine; par contre le mot «*okhota*» indique une disposition d'esprit favorable à ce genre d'exercice, un fort penchant à cette occupation en elle-même, le vif désir de se lancer à la poursuite du gibier, non pour répondre à cette question: combien en prendra-t-on, mais bien, comment et dans quelles circonstances sera-t-il pris? Si pour les «*lovtsy*» (— c. à d. pour ceux qui s'occupaient de «*lovy*» — et encore de nos jours il y a des gens qui en font un métier et qui pour cette raison continuent à être appelés «*lovtsy*» —) réaliser un butin copieux de fauves ou d'oiseaux, tout en dépensant le moins de forces possible, constituait et constitue le but principal de la chasse, «*okhotnik*» (l'amateur de la chasse) au contraire ne fait que peu de cas du résultat matériel, du produit quantitatif de la chasse, mais il puise sa plus grande satisfaction dans les conditions de ce sport, qui lui fournissent l'occasion d'aiguiser, de développer de plus en plus et de mettre à l'épreuve sa sagacité et sa promptitude à combiner, son adresse et sa bravoure, et qui ainsi font de la chasse une source de grande jouissance; plus les obstacles, qu'il s'agissait de surmonter, étaient grands, et plus il éprouve de plaisir à constater le succès obtenu qui n'en a que plus de valeur qualitative; pour ce qui est du succès quantitatif de la chasse, un vrai «*okhotnik*» n'y attache qu'une importance tout à fait secondaire. Or, s'il en est ainsi, le terme moderne substitué à l'ancien a probablement commencé à acquérir droit de cité dans notre langue à l'époque où la chasse était devenue un art qui tendait bien moins à pourvoir aux premiers besoins de l'existence, c'est à dire la nourriture et l'habillement, qu'à contenter le besoin, inné à l'âme humaine, de se procurer des jouissances. Il est vrai que dans les épopées populaires («*byliny*») du cycle de Vladimir on rencontre le terme

3*

«*okhota*» — ainsi des estropiés en pèlerinage rencontrent dans la banlieue de Kiev le duc Vladimir lequel «*yezdite za okhotoyou*» (se rend à la chasse) — mais il est tout aussi notoire que la langue et même le contenu des «*bylines*» ont subi toute une série de transformations d'origine posthume. Dans tous les cas le mot «*okhota*» n'a pas remplacé le mot «*lovy*» avant le XV s. et c'est à peu prés à cette époque que d'une part la chasse, comme métier, parait être tombée en désuétude, et que d'autre part les chasses des grands-ducs paraissent avoir reçu une première organisation.

En général on peut admettre comme certain que c'est du XV au XVI ss. que la chasse princière perd son caractère primitivement lucratif et intéressé et qu'elle devient dès lors un divertissement plein d'attraits pour les princes.





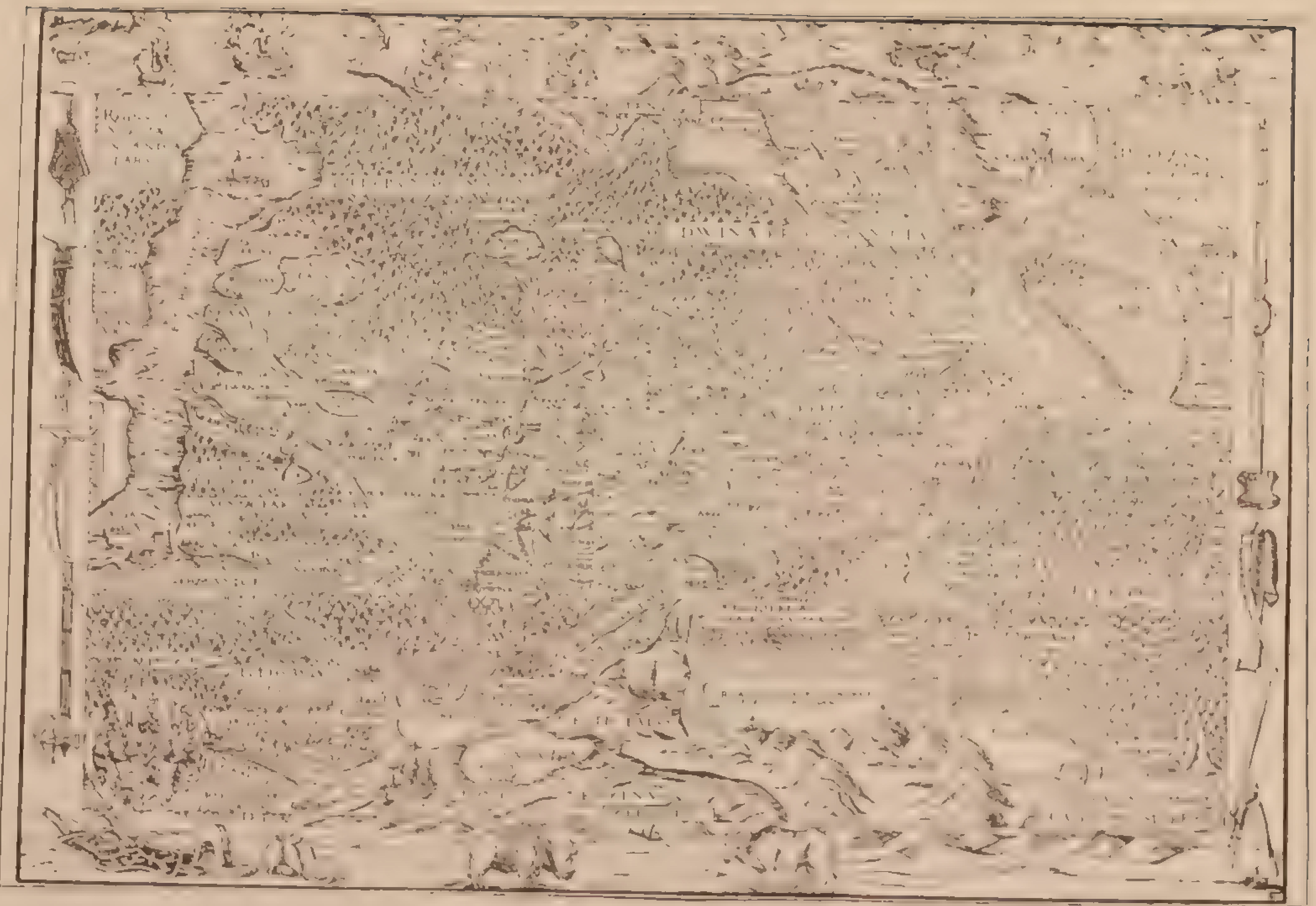
Chapitre I.

L'ancienne chasse russe.
dans les conditions qui lui étaient faites par la nature
du pays et par le genre de vie de la population.

En Russie la chasse et le métier de chasseur existaient de temps immémorial. On ignore à quelle époque nos ancêtres vivaient exclusivement des produits de la chasse, et à quelle autre ils ont commencé à labourer la terre. Les documents écrits et même la tradition orale, ces deux sources si importantes de l'histoire nationale, ne se rapportent qu'à l'époque où les Slaves orientaux se livraient non-seulement à la chasse, mais encore à l'agriculture. En vue des mentions directes ou indirectes que nous puisons dans les chroniques, dans les contes nationaux, dans les ordonnances et documents de tout genre, ainsi que sur la foi de quelques étrangers, venus en Russie

dans le courant des XVI et XVII ss., en qualité les uns d'ambassadeurs, les autres de commerçants, l'on peut considérer comme étant à peu près hors de doute que dans les commencements de la vie russe la chasse, tant aux quadrupèdes qu'aux oiseaux, était très répandue sur toute l'étendue du territoire de l'ancienne Russie. C'était la chasse qui fournissait à nos ancêtres de quoi satisfaire leurs modestes besoins de nourriture et d'habillement, et c'est elle qui a servi de base et de point de départ au développement économique de la nation.

Les chroniques nous attestent que nos ancêtres, les Drévlianes aussi bien que les Radimitches, les Viatitches et les indigènes du Nord, habitaient des forêts et se nourrissaient d'oiseaux et de quadrupèdes, vivant à la manière des animaux et mangeant tout ce qui était impur [1]). Sous ce rapport nos aïeux slaves différaient peu de leurs turbulents voisins, la peuplade nomade, à moitié sauvage, des Polovtses, de laquelle le chroniqueur dit qu'elle se nourrissait de charogne et de toute espèce d'aliments impurs, comme par exemple de rats et de souris [2]). En parlant de l'origine de Kïev, un chroniqueur relate, entre autres, que les fondateurs de cette ville chassaient dans les forêts épaisses qui s'étendaient alors le long du Dniéper. «Ils étaient», dit-il, «trois frères; l'un d'eux s'appelait Ky, un autre Chtchok, le troisième Khorif, leur sœur avait nom Lybède... et... ils bâtirent un petit bourg, qui, en l'honneur de l'aîné des trois frères, fut appelé Kïev; tout près de ce bourg se trouvaient de très grandes forêts, où ils prenaient» (ce qui veut dire: chassaient) «des fauves» [3]). De nombreux récits de chroniqueurs sont unanimes à constater indubitablement le fait que depuis le IX jusqu'au XVI s. la chasse aux animaux sauvages se pratiquait partout sur l'immense territoire qui d'une part est compris entre la mer Blanche et le Dniéper et d'autre part s'étend des frontières occidentales de la Russie j'usqu'à l'Oural et au delà de l'Oural. L'austère habitant du Nord était un chasseur tout aussi diligent et hardi, un tout aussi intrépide «preneur» de bêtes sauvages que le remuant fils du Midi. Ce qui faisait de nos ancêtres d'aussi rudes chasseurs n'était



Carte de Russie (Moscovie), dessinée par Herberstein vers la fin du XVe s.; d'après une gravure sur bois de cette époque.

guère un choix volontaire, ni une prédilection pour ce métier ou des dispositions individuelles toutes particulières, mais tout simplement les impérieuses, bien que muettes, indications de la nature, contre laquelle leurs forces et les moyens dont ils disposaient étaient encore impuissants à réagir. C'est que, sous beaucoup de rapports, la nature de l'ancienne Russie différait très considérablement de ce qu'elle est devenue depuis. Actuellement notre pays est une contrée agricole, et les innombrables champs de blé, qui le couvrent de toutes parts, alimentent non-seulement la nation russe, mais encore d'autres peuples. Mais dans les temps anciens la Russie presque tout entière était couverte d'impénétrables forêts marécageuses, où parfois périssait toute une armée [4]). Des sommets des monts Carpathes descendait une forêt épaisse et ininterrompue qui s'étendait au nord, vers les vallées du Pripiat, de la Bérézina, de la Vistule et du Niémen, à l'est jusqu'au delà des monts Riphéens, au sud environ jusqu'au 48 degré de latitude septentrionale; d'ici sa limite remontait, en croisant les sources du Dniester, du Boug méridional et de l'Ingoul, vers le nord-est jusqu'au Dniéper; après avoir traversé celui-ci, elle longeait les bords de la Sakmara, croisait les sources de la Kalka, de la Berda, de la Mioussa, se dirigeait vers les bouches du Donetz, remontait le cours de cette rivière, atteignait le Volga à l'endroit où ce fleuve reçoit les eaux de la Sarpa, le remontait ensuite, le long de sa rive droite, jusqu'à l'embouchure de l'Irguiz, puis, après avoir passé sur la rive gauche du Volga, se dirigeait, parallèlement à l'Obchtchy Syrte, vers l'embouchure de la Sakmara et finalement franchissait l'Oural pour se perdre dans les steppes de l'Asie. Au midi de ce rayon régnaient les steppes, herbeux dans les bassins du Dniester, du Boug, de la Kalka et du Don, arides dans le voisinage du Volga inférieur. De telle sorte toute l'étendue de la Russie, comprise environ entre le 48° et le 66° 30' de latitude septentrionale et le 45° et 80° de longitude orientale (d'après le méridien de Ferrol), c'est à dire une plaine de près de 3.500.000 verstes carrées (à peu près 875.000 millions de toises carrées) était cou-



Carte de Moscovie, dessinée par Jacopo Gastoldi vers la fin du XVe s.; d'après une gravure sur bois de cette époque.

verte de forêts presque partout extrêmement épaisses [5]). On pourra se faire une idée du changement opéré dans l'aspect de notre pays par ce fait, qu'aujourd'hui les forêts de la Russie européenne n'occupent plus que 157.600.000 arpents, c'est à dire environ 378.240 millions de toises carrées [6]).

Bon gré, mal gré nos ancêtres étaient obligés d'habiter des forêts. C'est dans la forêt qu'ils naissaient, ils y passaient leur vie et ils y mouraient. C'est elle qui les nourrissait et les vêtissait, leur donnant tout ce qu'elle



pouvait donner. Aussi étaient-ils dans la dépendance de la forêt, absolument comme le paysan de nos jours se trouve dans la dépendance de la terre qu'il laboure. Ce n'est pas sans lutte, mais bien à son corps défendant, que la forêt céda peu à peu à la charrue le pouvoir qu'elle exerçait sur les hommes qui y vivaient. Sous la forêt se trouvait un sol vierge des plus fertiles; mais pour le rendre productif, nos ancêtres durent lui consacrer énormément de travail opiniâtre et infatigable; il fallait le mettre à nu, l'affranchir de sa couche de bois, en déracinant les arbres, ou bien en les coupant et en détruisant après cela leurs racines par le feu, c'est à dire au moyen d'un défrichement des moins faciles; encore au XIV s. on ensemençait des champs dont les racines de la forêt abattue s'étaient conservées vertes [7]); pour peu que l'agriculteur, par sa faute ou par celle d'autrui, chomât quelque peu, la forêt reprenait aussitôt le dessus sur la charrue: de la racine verte repoussait vite une nouvelle génération d'arbres, qui étouffait le blé et anéantissait les travaux du colon.

Ainsi, après la destruction de Koursk, les environs de cette ville et tout le district se couvrirent d'une grande forêt qui servit de repaire à beaucoup d'animaux sauvages [8]). Tout en labourant assidûment son champ, l'agriculteur n'était nullement sûr de récolter les fruits de son travail. Dans ces temps-là les champs de blé et les villages devenaient souvent la proie d'invasions polovtses ou tartares. En parlant de l'année 1093, l'annaliste dit: «Puisque Dieu a lancé sur eux les païens, ces fils d'Ismaël» (c. à d. les Polovtses) «ont incendié les villages et les aires, et ils ont même mis le feu à beaucoup d'églises; villes et villages, tout fut saccagé; les champs de blé ainsi que les prairies où paissaient jadis des troupeaux de chevaux, de moutons et de bœufs, sont boisés aujourd'hui et abritent des fauves» [9]). Il est tout naturel, que, dans de telles conditions, nos ancêtres penchaient plus à la vie des forêts, qu'à celle des champs. Dans la forêt il suffisait de jeter le filet, de dresser une trappe ou de surveiller le lacs, pour que le quadrupède ou l'oiseau fût pris dans le piège. Partout, dans les forêts et dans les marais d'alors, les animaux de toute espèce étaient prodi-

1*

gieusement nombreux. On se racontait même que, dans certains endroits, des quadrupèdes tombaient à terre des nues, et nos naïfs et crédules ancêtres prêtaient foi à de pareils racontages. «D'anciens voyageurs avaient pénétré dans des contrées situées au delà de la Yougra et du pays des Samoyèdes, et dans ces régions boréales ils paraissent avoir vu de leurs



propres yeux un nuage descendre bien bas et une jeune hermine tomber de ce nuage, comme si elle venait d'y naitre subitement, et elle grandit et se mit à marcher sur terre; et il arrive aussi que d'un autre nuage tombent des rennes tout petits, qui grandissent et se promènent sur la terre. Ce que nous attestons pour l'avoir entendu dire, moi Pavel, *possadnik*» (maire) «de Ladoga, et tous les gens de Ladoga» [10]). Afin de donner une idée de l'abondance des animaux dans l'ancienne Russie, nous allons citer des témoignages concernant les fauves du Nord et du Midi, de l'Est et de l'Ouest.

Au nord-est de Novgorod et de Moscou s'étendaient la «Yougra» (c. à d. les bassins de la Kama et de la Petchora), le Zavolotchié et Perm, tous pays riches en animaux à belles fourrures. Les indigènes de la Yougra disaient eux-mêmes aux Novgorodiens: «nous amassons de l'argent et des zibelines et d'autres parures» [11]). En parlant de la Yougra, Pierre de Erlésund, écrivain du XVI s., dit des habitants de cette contrée qu'ils n'ont ni champs de blé, ni prairies, mais vivent comme les Lapons dans les déserts et mangent, au lieu de pain, la chair d'oiseaux et de bêtes sauvages» [12]).

Le bassin de la Petchora, très boisé et peuplé de Samoyèdes, était le royaume par excellence du gibier de toutes sortes. C'est de là que provenaient les plus belles fourrures. Herberstein, Pierre de Erlésund, Milton (XVII s.) et d'autres [13]) attestent, que sur les bords de la Petchora et de ses affluents vivaient les meilleures zibelines, les plus belles martres et hermines, des castors, des ours blancs, des loups blancs et des loups noirs, des renards noirs, des écureuils d'une exquise beauté, des lièvres et d'autres animaux; parmi les oiseaux on y rencontrait des faucons et des éperviers, des oies et des canards, des perdrix, des cygnes; en outre, les Samoyèdes, les plus rapprochés des bords de la mer Glaciale, chassaient le morse, dont les dents se payaient au poids de l'argent et s'achetaient principalement pour être revendues en Turquie.

Les habitants de la région de Perm, d'après ce que nous en dit Erlésund, se nourrissaient d'oiseaux sauvages et de fauves [14]).

A la partie orientale de la Russie appartenaient les pays de la Mordva, de Mourom et de Riazan. Les fourrures provenant du premier de ces pays étaient très estimées dans l'antiquité sous le nom de pelleterie «*bourtasse*» et se vendaient très cher. Massoudi, un auteur arabe du X s., écrivait: «la fourrure de renard noir, apportée du pays des Bourtasses *), est la plus estimée de toutes et obtient des prix plus élevés que toutes les autres; les princes s'en font faire des bonnets et des pelisses et la tiennent en très haute estime»[15]). D'après d'autres écrivains arabes, la Mordovie était riche non-seulement en renards noirs argentés, mais encore en martres noires et en zibelines scythes. Voici comment Erlésund décrit le pays des Mordves (autrement dits Morduans) et des Tchérémisses: «En Mordovie et au pays des Tchérémisses le blé ne vient pas en quantité suffisante: les indigènes échangent leur précieuse pelleterie contre du blé, de l'eau-de-vie, des étoffes pour vêtements et du suif qui leur sont fournis par des marchands russes. Leurs forêts sont peuplées de divers quadrupèdes et oiseaux, et sont riches surtout en abeilles. Quelques-uns des indigènes habitent des maisons, d'autres vivent dans les champs, sous des tentes ou des huttes, et la plupart se nourrissent de leurs troupeaux. Les femmes sont à tel point habiles et ont tant d'aptitude pour toutes les industries, qu'en maniant l'arc, elles tirent aussi juste que les hommes. On y enseigne le tir aussi aux enfants, dès le bas âge, et on ne leur donne pas à diner avant qu'ils n'aient réussi à lancer une flèche dans le but» [16]). Quant à la région de Riazan, Herberstein nous apprend que même de son temps (XVI s.) les oiseaux et les fauves s'y trouvaient en profusion [17]).

Dans la partie méridionale de la Russie, là où commençait le rayon des steppes, l'abondance en quadrupèdes et en oiseaux ne le cédait en rien aux régions du Nord-Est, desquelles nous venons de parler. L'archimandrite de Péréyaslav, Pimène qui, muni d'un document faux, se rendit en 1389 à Constantinople, auprès de l'empereur et du patriarche pour

*) La peuplade des Bourtasses parait avoir été établie sur les bords de l'Oka, près de l'endroit où cet affluent se jette dans le Volga.

être consacré métropolitain, décrivit, ainsi qu'il suit, les bords du Don: «Ce voyage fut triste et décourageant; partout un vrai désert, on ne voit ni ville, ni village, tout est inculte et inhabité; nulle part on n'aperçoit un être humain, en revanche énormément d'animaux: chevreuils, élans, loups, castors, et en fait d'oiseaux: des aigles, oies, cygnes, grues, etc.» [18]). De même Herberstein dit que «le pays du Don est excessivement riche en gibier et la facilité d'en abattre à la flèche tellement grande, que les voyageurs qui parcourent ces contrées-là ne sauraient se plaindre que du manque de feu et de sel» [19]).



Les régions méridionales et celles du Sud-Ouest de l'ancienne Russie différaient des autres par le fait que dans le très grand nombre d'animaux qu'elles produisaient on rencontrait des espèces rares. Il ressort du testament de Vladimir Monomaque que le pays de Tchernigof était riche en chevaux sauvages, taureaux sauvages, sangliers, cerfs, élans et loups [20]). En Volhynie on chassait entre autres l'ours et le sanglier. En général la Russie du Sud-Ouest abondait à un rare degré en gibier de tous genres, ainsi que le prouve le journal de voyage de Mikhalon le Lithuanien. Même dans la première moitié du XVI s. les forêts et les steppes contenaient encore une quantité d'animaux tellement grande que Mikhalon pouvait dire: «les bisons *(bisontes)*, les ânes sauvages *(anagri)* et les cerfs n'y sont tués qu'à cause de leur peau, sans faire le moindre usage de la chair que l'on jette; quant aux chevreuils et aux sangliers, on n'y fait aucune attention. Les gazelles vivent en si énorme quantité en hiver dans les forêts, en été dans les steppes, que chaque paysan tue des milliers de ces gracieux animaux. Les bords des fleuves sont habités par des castors qui y sont fort nombreux. On peut juger de l'étonnante quantité d'oiseaux

par le fait, qu'au printemps des garçons remplissent des bateaux entiers en y entassant des œufs de canards, d'oies sauvages, de grues, de cygnes, et, qu'ensuite, la couvée sert à peupler les basses-cours. Les aiglons sont mis en cage, à cause de leurs plumes que l'on emploie pour empenner les flèches» [21]). Sans doute, ce témoignage de Mikhalon paraît sujet à caution, la quantité du gibier y est évidemment exagérée, mais cette exagération même ne laisse pas d'être caractéristique, car elle ne peut avoir été occasionnée que par une abondance réellement extraordinaire de la faune des régions du Sud-Ouest de l'ancienne Russie.

D'après Herberstein [22]) la Lithuanie, au début du XVI s., était riche en bisons, en buffles et en élans; et, d'après un autre auteur de la même époque, on y rencontrait des troupeaux entiers de bœufs sauvages, quantité de lièvres blancs et de renards, en fait d'oiseaux principalement des perdrix qui se vendaient environ un copeck et demi la pièce [23]).

Dans la contrée de Polotsk il y avait beaucoup de castors [24]), dans celle de Smolensk des martres, des renards, des élans et souvent on y rencontrait des coqs de bruyère [25]).

Le rayon central de l'ancienne Russie n'était pas moins favorisé au point de vue de la chasse; cependant, ici les oiseaux prédominaient sur les quadrupèdes. Erlésund dit «qu'en fait d'oiseaux sauvages on voit dans le pays de Moscou des outardes, des coqs de bois, des coqs de bruyère, des perdrix (de forêt), des canards, des autours, des gélinottes, des grives à tête blanche et des grives ordinaires, des bécasses, des alouettes, des pies, des pigeons et beaucoup d'autres [26])». Cependant, les élans, les ours, les loups et les lièvres n'y manquaient pas. Lorsqu'en 1552, du temps de la campagne que Jean le Terrible avait entreprise contre Kazan, l'armée tsarienne, sortie de Toula, eut à s'avancer à travers d'interminables forêts et des déserts, elle se nourrissait de bêtes féroces, d'oiseaux et de poissons. «Nous ne nous étions pas munis de provisions de bouche» — écrivent des témoins oculaires — «partout, avant que n'eût commencé le carême, la nature nous préparait de copieux repas. Les élans arrivaient par troupeaux,

les poissons encombraient les rivières, les oiseaux s'abattaient devant nous, sans qu'on eût besoin de tirer sur eux [27]), et voilà comment» — dit le prince Kourbsky — «le Seigneur nous a rassasiés, nous et l'armée, au moyen tantôt de poissons, tantôt de viande [28])».

Tous ces témoignages, que nous venons de citer, nous autorisent pleinement à soutenir que du IX jusqu'au XVI s., la Russie, dans n'importe quelles régions et localités, était extrêmement riche en gibier de toutes espèces. Dans ses paisibles et si touffues forêts vivaient et se multipliaient des animaux, dont les moelleuses fourrures étaient aussi belles que précieuses et recherchées; là se rencontraient aussi des animaux rares, tels que les ures et les taureaux sauvages; dans les steppes on prenait des chevaux sauvages qui ne connaissaient ni bride ni cavalier; et partout s'abattaient des volées d'oiseaux des plus diverses espèces. Mais bien que l'habitant du sol russe fût de toutes parts entouré d'animaux qui constituaient sa richesse et même lui étaient de première nécessité, on ne saurait dire, que ce voisinage fût toujours avantageux pour lui. C'est que parfois quelques-uns de ces voisins carnassiers faisaient des invasions dans les villages et y provoquaient une panique générale. Plus d'une fois des étrangers, revenus de Russie, ont raconté qu'en hiver, par des froids particulièrement rigoureux, les bêtes féroces, poussées autant par les fortes gelées que par la faim à quitter les bois, apparaissaient tout-à-coup dans les maisons des villageois et qu'alors ceux-ci s'enfuyaient épouvantés, et n'osant pas faire décamper du logis envahi leurs insolents hôtes, préféraient grelotter dehors en rôdant autour de leurs maisons [29]). Cependant,



ces calamités, causées par les fauves, n'étaient pas les plus à déplorer. Il en arrivait par fois de plus désastreuses encore; ainsi les annales relatent qu'en 1430 apparut à Smolensk un loup, tout dépourvu de poil, qui dévora beaucoup de gens [30]).

Tous ces inconvénients et épisodes attristants étaient compensés par les très grands avantages que nos ancêtres retiraient de la richesse de la faune. Vu le nombre relativement petit de champs propres à être ensemencés, l'énorme abondance d'animaux et de gibier devenait la source fondamentale de l'économie publique, et la chasse, ainsi que la capture et l'apprivoisement d'animaux la principale occupation de la population d'alors; c'est là ce qui explique avant tout, comment dans l'ancienne Russie la chasse a pris un si large développement. La chasse était, en effet, ce qui répondait le mieux aux besoins personnels et sociaux de nos aïeux, et elle satisfaisait pleinement ces besoins, tout en procurant une jouissance esthétique et un profit direct et très réel. Cette vérité a reçu une expression très bien nuancée dans le testament de Vladimir Monomaque; il y disait, admirant l'abondance des animaux et des oiseaux qui peuplaient les forêts et les champs: «Tout ceci, Dieu l'a donné aux hommes, afin que cela serve à leur contentement, à leur nourriture et à leur plaisir» [31]).

Les fourrures provenant des animaux tués en quantités énormes à la chasse représentaient la principale richesse du peuple: hormis ce qui était réclamé par les besoins personnels, tout le reste des

fourrures rapportées de la chasse était employé en partie au payement de l'impôt et en partie à des revirements de commerce.

L'impôt en fourrures fut payé par nos ancêtres d'abord aux Varègues et aux turbulents nomades du midi, puis aux propres princes, et dans la suite, après l'invasion des conquérants mongols, aux khans tartares. «Un impôt fut levé par les Varègues qui, venus d'outre-mer, avaient envahi le pays des Tchoudes, des Slovènes, des Mériens et d'autres peuples, entre autres des Krivitches; les Khozars percevaient un tribut des Polianes et des Sévérianes et des Viatitches, exigeant d'eux un écureuil et une hermine «par fumée» (c. à d. par foyer, par cabane» [32]).

Oleg imposa une contribution en fourrures aux Drévlianes et aux Sévérianes. La chronique dit à ce sujet: «Oleg marcha sur les Drévlianes et les Sévérianes et ils durent lui payer un impôt en martres noires» [33]). Après avoir conquis la Russie, les Tartares frappèrent toute la population de la capitation suivante: chacun, sans excepter les enfants, dut donner la fourrure d'un ours blanc ou noir, d'un castor noir, d'un renard noir argenté *(tchernobouraya lissitsa)*, d'une zibeline et d'un putois *(dokhone)* *).

Cependant, il est hors de doute, que la très grande majorité des fourrures se vendaient. En Europe régnait au moyen âge la mode de porter des vêtements garnis de fourrure; la pelleterie était donc un article très demandé. Les Russes vendaient des fourrures et aux Européens et aux peuples de l'Asie; les fourrures et les peaux formaient le principal objet de notre commerce d'exportation et de l'échange de marchandises. De Novgorod la pelleterie était dirigée sur les villes hanséatiques; par la grande route qui «des Varègues conduisait à l'Empire grec» (ce qui veut dire par le Dniéper à Constantinople) les fourrures étaient expédiées en Grèce; par le Dniester et à travers la Galicie on les envoyait en Hongrie et en Bohême, par le Don et la Crimée à Soudac, ville où se réunissaient des marchands arrivés de diverses régions; enfin par le Volga les fourrures atteignaient le pays des Bolgares et Itill (capitale des Khozars située sur

*) Le putois s'appelle en russe tantôt *«khorek»*, tantôt *«dokhone»*.

5*

le Volga près de la mer Caspienne), et de là elles étaient transportées à Berda, Derbent, Bagdad et plus loin en Asie. En échange de leurs pelleteries, les Russes recevaient d'Europe principalement de l'argent et de l'or, des soieries, des vêtements et des épiceries, et d'Asie des armes, du satin, du damas, quelques fois du blé et des fruits rares, ainsi que des épices. Le fait suivant peut donner une idée des proportions qu'avait atteintes le commerce d'exportation des fourrures: Sous le règne du tsar Féodor Ioannovitch, c'est à dire à une époque relativement récente, on expédiait à l'étranger, par an, jusqu'à dix mille peaux d'élans, de cerfs, etc.[35]), et le chiffre total de l'exportation de pelleterie atteignait alors la somme respectable d'un demi-million de roubles.

La contribution payée en fourrures et le commerce de pelleterie, bien que résultant de la chasse, l'influençaient à leur tour: 1) en devenant la cause de ce que la chasse se pratiquait partout et 2) en excitant le peuple russe à l'exercer avec énergie. Donc, aux principales causes de l'universalité de la chasse dans l'ancienne Russie, nommément au nombre très insuffisant de champs propres à être ensemencés et à l'excessive abondance en fauves et en gibier à plumes, il faut encore ajouter ces deux autres causes: l'impôt en pelleterie et le commerce de fourrures. Toute la population chassait, même les femmes. Mais si anciennement la chasse russe avait un caractère principalement industriel, lucratif, celui-ci s'est modifié avec le temps: c'est qu'au fur et à mesure que l'homme apprenait à vaincre la nature vierge du sol russe et que le gibier diminuait, le chasseur de profession commençait à céder le pas au chasseur amateur, bien que, même dans les anciens temps, à côté des chasseurs qui poursuivaient un but purement lucratif[36]), il y en ait eu d'autres qui ne chassaient que pour le plaisir de chasser: alors déjà les princes russes considéraient la chasse comme un passe-temps divertissant[37]).

En raison de ces deux types de chasseurs, les fauves de l'ancienne Russie peuvent, eux aussi, être divisés en deux catégories distinctes: 1) les fauves profitant à l'industrie et 2) les fauves qui avaient un attrait presque



exclusif pour le chasseur-amateur: les premiers étaient chassés à cause de leurs précieuses fourrures, les seconds principalement grâce aux fortes émotions toujours provoquées par ce genre de chasse.

A la première catégorie appartenaient les animaux suivants: les zibelines, les martres, les castors, les renards (en russe: «*lissitsy*»), les loutres, les renards polaires (en russe: «*pesstsy*», il y en a de blancs et de bleus) et les lièvres, les hermines, les putois, les ours, les loups, les lynx, les blaireaux, les goulus ou gloutons (*mustela gulo*), les écureuils, les petites loutres (*mustela lutreola*), les hamsters ou mulots; à la deuxième catégorie: les sangliers, les élans, les cerfs, les chevreuils, les daims et les chamois (*capra tatarica*), les ures, les taureaux sauvages et les chevaux sauvages. Pour compléter le tableau de l'ancienne faune russe, nous allons énumérer aussi les oiseaux qui existaient en Russie et intéressaient les chasseurs: les faucons, les éperviers et les autours étaient dressés à la chasse, et l'on s'en servait pour prendre les cygnes, les grues, les oies, les canards, les sarcelles, les garrots, les coqs de bois, les gélinottes, les râles de genêt et les grives.



Voyageurs attaqués par des ours;
d'après une gravure exécutée au commencement du XVII s.

Naturellement, dans le cours des siècles, la faune russe a dû changer. Les temps ne sont plus où Vladimir Monomaque pouvait prendre au lasso dix ou vingt chevaux sauvages ou bien chasser des taureaux sauvages (en russe «*toury*»), les temps où les castors (en russe «*bobry*») se livraient à leurs ingénieuses constructions sur les rivières de presque toute la Russie. Le souvenir de ces deux derniers animaux ne s'est conservé que dans la dénomination de quelques fleuves, villages et villes, par exemple dans les noms de la rivière Toura, dans ceux



l'après un dessin d' A. Brandt fait au —— vement du XVII

des villes Tourof, Bobrof, Bobrouisk, dans ceux des rivières Bobre, Bobrina, etc.

Bien que toutes les parties de l'ancienne Russie fussent riches en fauves et en oiseaux, chaque espèce, cependant, avait ses contrées favorites qui par leurs conditions convenaient mieux à la nature, au caractère et au genre de vie de telle ou telle autre espèce. Aujourd'hui il serait difficile de rétablir exactement les limites géographiques des territoires habités par certains animaux; nos monuments littéraires étant très peu explicites à ce



sujet, elles ne peuvent être déterminées qu'approximativement [38]). Or, voici le tableau général de la distribution des animaux dans l'ancienne Russie: le Nord-Est était occupé principalement par les animaux de la catégorie industrielle, le Sud-Ouest par ceux qui intéressaient surtout les amateurs, et la région centrale contenait les uns et les autres.

Dans le premier de ces deux groupes d'animaux, la zibeline tenait une des premières places. Les forêts vierges qui couvrent, en s'étendant à l'infini, les montagnes de la Sibérie centrale sont la vraie patrie de cet animal, mais dans les temps anciens la zibeline habitait tout le Nord-Est de la Russie et, il y a 200 ans, on la trouvait dans toute l'étendue du gouvernement de Perm et dans la partie orientale des gouvernements de Viatka, de Vologda et d'Arkhangel. Si au XVI s. il est arrivé parfois de l'y rencontrer plus à l'ouest, il faut supposer qu'accidentellement quelques rares exemplaires avaient pénétré jusque-là. «De ce côté» (c. à d. du côté occidental) «d'Oustioug et de la Dvina», dit Herberstein, «les zibelines sont fort rares, mais aux environs de la Petchora on les trouve en très grand nombre et d'une qualité supérieurement belle».... «près de la chaîne des monts Ourals, le Samoyède en attrape des quantités, mais c'est sur ces monts eux-mêmes, là où croissent les cèdres, que vit la zibeline tout à fait noire» [39]). A en juger d'après le témoignage de Ibn-Fotslane et de Istakhari qui soutiennent que de leur temps les fourrures de zibeline provenaient «du pays Vizou» il est permis de croire qu'au IX s. la zibeline habitait les bassins des rivières Mologa et Cheksna. L'existence de la zibeline dans le rayon occidental n'est mentionnée que dans les «*bylines*», mais aucune autre donnée ne vient à l'appui de cette assertion. Sur la base de quelques témoignages, peu nombreux d'ailleurs, au sujet de l'étendue de la région habitée par la zibeline, on peut affirmer que, dans l'antiquité, cet animal, en descendant vers le sud-ouest, ne dépassait pas une ligne tracée des sources de la Néva et de celles du Volga aux sources de la Mokcha et de la Soura. Actuellement la zibeline se rencontre



parfois aux alentours de la haute Petchora et sur le versant nord-ouest des monts Ourals, mais elle y est un hôte aussi bien-venu et désiré que rare; en général on peut considérer aujourd'hui la chaîne des monts Ourals, depuis le 64° de latitude septentrionale jusqu'au 58° de même latitude, comme la limite orientale, quoique peu constante, du territoire habité par la zibeline; la persécution, à laquelle cet animal se voit exposé, fait qu'il s'éloigne de plus en plus vers l'orient, fuyant les forêts basses pour les montagnes boisées de l'Asie septentrionale [40]).

Jadis le produit de la chasse aux zibelines atteignait des proportions énormes. Karamzine rapporte qu'au XVI s. on en tuait tous les ans jusqu'à cinquante mille quarantaines, c. à d. jusqu'à deux millions d'exemplaires. En 1594 Boris Godounof envoya à Vienne 40,360 fourrures de zibeline. Celles-ci, vu l'abondance, se vendaient dans ces temps-là assez bon marché. Au XVI s. les sauvages de la Biarmie (de la région de Perm) donnaient pour une hache autant de fourrures de zibeline qu'il en entrait dans l'ouverture par laquelle la hache s'emmanche; les Kamtchadales payaient un couteau six zibelines, et un chaudron autant de zibelines qu'il pouvait en contenir, et encore se moquaient-ils de la naïveté des vendeurs. Dans le commerce on distinguait trois sortes de zibelines: les bonnes, les moyennes et les mauvaises, ces dernières s'appelaient «*nédo-sóboli*» (ce qui veut dire «n'arrivant pas à la qualité de zibeline»). On vendait soit des fourrures entières, soit certaines parties séparément, nommément la fourrure des pattes, du ventre, de la poitrine, de la queue; les trois premières par paires ou par quarantaines (20 paires); les queues toujours isolément, par pièce.

Les étrangers achetaient les zibelines par quarantaines ou par «*Zimmers*» (c'est à dire par 10 paires). Du temps de Yermak une quarantaine de zibelines valait 28 roubles. Vers la fin du XVI s. des zibelines, achetées à Perm au prix de 10 roubles la quarantaine, se vendaient à Kholmogory 25 roubles. Les queues de zibeline étaient estimées de 3 *altynes* 2 *dénegui* jusqu'à 10 *altynes* la pièce, soit de 6 à 18 roubles les quarante [41]).

6



On employait les fourrures de zibeline pour en faire des pelisses, des bonnets et des couvertures de lit. En 1328 Jean Kalitá légua par testament à son fils un „*bougaï*“ en zibeline*). Au sujet des couvertures en zibeline, nous trouvons un renseignement dans une lettre que Daniel le prisonnier («*Zatotchnik*») adressa à un prince inconnu en 1199: (probablement s'agissait-il du prince de Novgorod Yaroslav Vladimirovitch qui régna de 1182 jusqu'à 1199): «lorsque tu es couché sur un lit mou, sous une couverture faite de zibelines, Seigneur, souviens-toi de moi, qui ne suis couvert que d'un drap en toile, mourant de froid en hiver et souffrant de la pluie dont les gouttes me font l'effet de me transpercer comme si elles étaient des flèches». — Ibn-Fotslane raconte qu'à un enterrement il a vu des Russes coiffer le défunt d'un bonnet de zibeline [42]). Dans les «*bylines*», le costume de Vladimir «l'élégant» est décrit ainsi: «une pelisse de martre sur une épaule, un bonnet de zibeline sur une oreille [43])». — Parfois on suspendait, en guise de parure, des queues de zibeline à la tête des chevaux.

Plus répandue que la zibeline était la martre qui vit aussi bien dans les forêts de sapins que sous la feuillée, tandis que la zibeline a besoin

*) Seuls les grands-ducs et les plus riches parmi les boyards portaient ce vêtement, sur la coupe duquel aucune notion ne s'est conservée; on sait seulement que le *bougaï* se doublait de zibeline et qu'à l'endroit des épaules il était orné de perles fines et de pierres précieuses.

d'une forêt de sapins. La martre habitait la partie centrale du bassin du Dniéper, les forêts qui longeaient les bords du Boug occidental, du Bobre, du Narev, elle vivait aussi sur les bords du Niémen, de la Bérézina et du Pripiat, autour des sources de la Dvina occidentale, dans les bassins de la Soura et de la Mokcha et dans les forêts du Volga, et elle descendait au Midi jusqu'où s'étendait la région des forêts [44]). Vers le XVI s. le territoire habité par la martre commence à perdre en étendue, et cet animal à devenir de plus en plus rare. Les martres du pays des Bachkirs passaient pour les meilleures; dans le commerce on faisait une différence entre la martre des forêts et celle des rochers. Les fourrures de martre se vendaient au XVI s. comme celles de la zibeline par quarantaines, et toujours par fourrures entières; on ne pouvait acheter séparément que les queues; la quarantaine de martres se payait 13 roubles. Primitivement les fourrures de martre tenaient lieu de monnaie courante. On en faisait des pelisses, surtout à l'usage des personnes qui, sans être riches, vivaient dans l'aisance; d'ailleurs, les riches non plus ne dédaignaient pas une pelisse en martre; un prédicateur du XII s. apostropha un richard dans les termes suivants: «tu te pares, tes vêtements sont de soie et de martre, et le pauvre n'a pas même de chemise sur le corps» [45]).

Les castors, qui aujourd'hui ne se sont plus conservés qu'au gouvernement de Minsk, habitaient l'ancienne Russie tout entière. Dans les chroniques et surtout dans les lettres patentes des souverains, ainsi que dans les registres sur lesquels s'inscrivaient les bornes des terres seigneuriales, on trouve souvent mentionnés les «*bobrovyié gony*», c. à d. les terrains où l'on chassait les castors, et les «*zérémiana*», c. à d. les colonies de ces animaux. Ceux-ci vivaient sur les bords de la Soura (dans la région occupée aujourd'hui par les gouvernements de Nishni-Novgorod, de Penza et de Simbirsk), puis dans le bassin de la Dvina (ou Duna) occidentale, (dans les contrées de Polotsk et de Smolensk), et dans le bassin du Don; au Sud ils ne dépassaient pas la limite de la région des forêts. On distinguait deux espèces de castors: les véritables et les «*kochloki*» (castors de

6*



Un indigène du Kamtchatka; tiré du Voyage d'Isbrante Idès.

Kamtchatka); leur poil était ou noir, ou brun tirant sur le noir, ou brun, ou roux; les noirs étaient considérés comme les plus précieux. Dans un livre de commerce du XVI s. le prix de deux roubles est noté comme prix ordinaire du castor noir. On vendait aussi le castoréum, qui était employé comme médicament, et dont le *poude* (40 livres russes soit 16 kilogr. 380 gr.) se payait au XVI s. trois roubles; en outre, on enlevait du poil aux castors en les peignant et ce poil était expédié en France, où il servait à la fabrication de chapeaux. Dans l'antiquité on faisait des carquois avec la fourrure des castors; on en faisait aussi de petites pelisses de femme, ce qui est justifié par les pleurs de la princesse Yaroslavna dans le

poëme épique «*Slóvo o polkoú Igorévé*» (Récit da la guerre que fit Igor) [46]), jolies paroles que nous avons essayé de rendre par les vers suivants, traduits d'un texte moderne versifié:

Comme une tourtourelle aimante
Près de lui je m'envolerai
Et les deux manches de ma mante
Dans le Kayal je tremperai . . .
Cher prince, ta main est brûlante!
Je te soignerai, mon trésor,
En essuyant ta plaie sanglante
De ma molle manche en castor.

Les renards se trouvaient partout en Russie, mais les plus précieux, les noirs et les noirs argentés habitaient le pays des Mordves. Dans le commerce on ne comptait pas moins de huit sortes de fourrures de renard: les noires, les noires argentées («*tchernobouryié*»), la partie ventrale de ces deux premières espèces («*tchernotchérévyié*»), les baies (ou fauves), les croisées (dos noir, flancs bais) («*sivodouchtchatyié*»), les blanches [47]), les bleues*) et les rouges. Au XVI s. on payait la fourrure d'un renard noir argenté 30 à 40 ducats, ainsi que nous l'atteste Raphaël Barberini qui, s'occupant d'affaires de commerce, habitait à cette époque Moscou. Les renards simples se vendaient par centaines, et ne valaient au XVI s. que deux roubles le cent. L'usage de porter ces fourrures était très répandu en Russie, on les employait surtout à la fabrication de bonnets d'homme.

Sur l'hermine on ne possède que peu de renseignements; il est à présumer que ce petit animal habitait principalement le Nord-Est de la Russie et la Sibérie. Au XVI s. les hermines se vendaient de 3 à 4 *dénegui* (1½ à 2 copecks) la pièce; elles étaient exportées surtout en Espagne. Leur fourrure servait à orner des vêtements; on en faisait aussi des pelisses. Une petite toque qui a appartenu en 1108 à Nikita, archevêque de Novgorod, s'est conservée jusqu'à nos jours: elle est en étoffe de soie bleue et garnie d'hermine. Pour les manteaux des tsars l'hermine ne s'est

*) Les bleues valent dix fois moins que les noires.

guère employée dans les anciens temps; le plus souvent on en bordait des robes de femmes et en garnissait le bas de la jupe jusqu'aux genoux [48]). Ce n'est qu'à des époques bien plus récentes que les artistes ont commencé à représenter la grande-duchesse Olga, St.-Vladimir et d'autres grands-ducs, mais principalement des saints, en manteaux doublés d'hermine. Cette fourrure a rapidement monté en prix depuis le XVII s., c. à d. à partir de l'époque où les Chinois ont commencé à l'acheter en grandes quantités.

Tous les autres animaux intéressant particulièrement l'industrie: les ours, les loups, les blaireaux, les goulus, les lièvres, les écureuils, les lynx, etc. se trouvaient sur tout le territoire de l'ancienne Russie. Les peaux d'ours se vendaient au XVI s. 20 altynes la pièce; on les employait pour en faire des pelisses, des couvertures de traîneau et de gros gants sans doigtiers. John Milton dit «qu'en hiver les Russes, se promenant en traîneau, étaient assis sur un tapis ou sur une peau d'ours blanc, et que le cheval avait le cou paré d'une quantité de queues de loup ou de renard [49]). Dans la parure de la tête du cheval attelé entraient aussi des queues de zibeline [50]). «A Pernstein qui, en qualité d'ambassadeur de l'Empereur Romain Maximilien II auprès du tsar Jean IV, visita Moscou en 1575, Jean le Terrible «fit cadeau d'un traîneau attelé d'un cheval blanc merveilleusement beau, dont le dos était recouvert d'une peau d'ours blanc» [51]).—Les loups se vendaient au XVI s. à l'embouchure de la Dvina depuis 1 rouble 3 altynes (1 r. 9 cop.) jusqu'à 1 r. 11 altynes, (1 r. 33 cop.). Au XIII s. des casques se faisaient de peaux de loups, ainsi que de peaux de blaireaux.—La fourrure la plus en usage était celle de l'écureuil; on chassait cet animal partout, mais les écureuils d'Oustioug et de Vologda, et surtout ceux de Sibérie, étaient les meilleurs; ces fourrures d'écureuils de premier choix étaient à reflet rougeâtre («*prokrasnyié*»), celles de pire qualité avaient la couleur du lait. On les vendait par milliers, et mille écureuils se payaient au XVI s. à Kholmogory 40 yéfimkis [52]). Les fourrures d'écureuils servaient principalement à la confection de pelisses



V. A. Brandt, commencement du XVII s. Collection de P. I. Da

et en général de vêtements chauds, mais on les employait aussi à orner des costumes de femmes. — Quant aux lièvres, les plus estimés étaient ceux des steppes de la Crimée; on les appelait «*roussaki*» (ce qui veut dire «blondins»): ils étaient d'un gris clair.

Ainsi une grande partie des animaux précieux du groupe industriel appartenait au Nord-Est de la Russie et à la Sibérie. Sous le règne du tsar Féodor Ioannovitch la Sibérie fournissait tous les ans au

trésor de l'Etat deux cent mille zibelines, dix mille renards noirs et cinq cent mille écureuils.

En fait de gibier du deuxième groupe, c. à d. du groupe qui n'offrait un intérêt tout particulier qu'à ceux qui exerçaient la chasse en purs amateurs, l'animal le plus universellement répandu était le sanglier. Aujourd'hui les sangliers ne vivent qu'en Lithuanie et au Caucase, mais jadis ils se rencontraient presque partout. Au Nord ils se montraient bien au delà de Novgorod; un pacte conclu entre la ville de Novgorod et le grand-duc Yaroslav Yaroslavitch de Tver en 1265 (et plus tard en 1307/8 et en 1326) contient la clause suivante: «quant aux sangliers, Prince, tu n'en tueras qu'à distance de 60 verstes de la ville» [53]); à l'Est on en trouvait dans la principauté de Riazan; mais au Sud ils étaient nombreux dans le duché de Tchernigof et en Galicie. La chasse aux sangliers offrait toujours de grands dangers, car cet animal, même grièvement blessé, se défend avec férocité et en désespéré. «Un sanglier m'a arraché le glaive que je tenais appuyé sur la cuisse», dit Vladimir Monomaque.



Les élans habitaient des contrées bien plus méridionales qu'aujourd'hui; on les rencontrait dans les bassins du Don et de la Desna, au Nord autour des sources du Volga.

Il n'est que rarement question de cerfs dans les anciens documents historiques. Grâce à «l'instruction» de Vladimir Monomaque, nous savons que, de son temps, des cerfs existaient dans le duché de Tchernigof, et, d'après ce que nous

en apprend Mikhalon le Lithuanien, il y en avait aussi de nombreux en Lithuanie au XVI s.

Dans les steppes méridionaux erraient çà et là des troupeaux de chamois, au sujet desquels Herberstein dit ce qui suit: «Dans les steppes du Borysthène (Dniéper), du Tanaïs (Don) et de la Rha (Volga) il existe une brebis sauvage que les Polonais appellent «*solgak*» et les Moscovites «*saïgak*»; elle n'est pas plus grande qu'un jeune bouc, toutefois les jambes sont plus courtes; les cornes sont hautes, longues et rayées; les Moscovites en font des manches de couteaux; les *saïgaks* courent avec une grande rapidité et sautent très haut» [54]). Probablement est-ce d'eux que dit Mikhalon le Lithuanien, en les appelant erronément «gazelles»: «en Lithuanie, quand les froids de l'hiver se font sentir, elles fuient en si grand nombre du steppe dans les forêts, et en été elles reparaissent tellement nombreuses dans les steppes, que chaque paysan en tue des milliers». Les peaux et les cornes des chamois étaient un objet de commerce.

Dans les forêts du Sud-Ouest de la Russie vivaient des taureaux sauvages (en russe «*toury*»); cette espèce d'animaux s'est définitivement éteinte, d'après Brehm depuis le commencement du XVII s. Du temps de Herberstein il n'y en avait plus en Russie, mais ils existaient encore en Lithuanie, toutefois sans être très nombreux. Herberstein en donne la description suivante: «Ce sont en effet des taureaux sylvestres, ne différant en rien des taureaux domestiques, si ce n'est que tous ils sont noirs et qu'ils ont une raie blanche le long de l'épine dorsale. Leur nombre n'est pas très grand, et quelques villages sont chargés de les soigner; on les surveille presque aussi attentivement que dans des ménageries.... Le roi Sigismond, du temps où je fus ambassadeur auprès de lui, me fit présent d'un taureau vidé, que les chasseurs avaient achevé au moment où, délogé du troupeau par les chiens et harassé par une lutte acharnée contre la meute, il était entièrement à bout de forces.... On sait que les ceintures en cuir de buffle sont fort estimées, et généralement le peuple est très porté à croire que les femmes, si elles s'en ceignent les reins, accouchent

7

Convention conclue entre Novgorod la Grande et le Grand-Duc de Tver Mikhaïl Alexandrovitch 1305-1308.

plus facilement. C'est pour cette raison que la reine Bona, mère de Sigismond Auguste, me fit cadeau de deux de ces ceintures dont l'une fut offerte par moi à Sa Majesté Romaine, ma très illustre Souveraine, qui daigna très gracieusement l'accepter» [55]). Dans les monuments anciens le taureau est représenté comme un animal extrêmement fort, hardi et féroce. «Deux fois il m'est arrivé d'être culbuté, moi et mon cheval, par un taureau sauvage qui nous attaqua de ses cornes», dit Vladimir Monomaque. La poésie populaire aimait à employer le taureau sauvage comme type prêtant à certaines comparaisons: ainsi les «*bylines*» comparaient au taureau sauvage les preux, et dans le poëme «*Slòvo o polkou Igorévé*» (Récit de la guerre que fit Igor) le grand-duc Vsévolod est surnommé «le taureau furieux». De certains passages des monuments littéraires du XIV s. il appert que l'on servait des boissons dans des cornes de taureaux sauvages. Là où il est parlé de ceux qui croient en la divinité de «*Péréploute*», nous rencontrons cette phrase: «en tournant autour d'eux-mêmes, ils boivent à son intention, portant aux lèvres des cornes de taureaux sauvages» [56]).

Un autre animal fort rare était l'ure *); les monuments ne donnent point de réponse directe à la question, s'il y a eu, ou non, des ures sur le territoire de l'ancienne Russie, et les annales ne font aucune mention des ures; peut-être, d'ailleurs, nos ancêtres comprenaient-ils sous le mot «*tour*» (gén.: *toura*; nom. du pl.: *toury*) tantôt le taureau sauvage proprement dit et tantôt l'ure. Mais, même en admettant que les ures aient existé dans l'ancienne Russie, celà n'a pu être qu'à une époque fort éloignée, et, dans tous les cas, avant le XIII s., c'est à dire pas plus tard qu'à la fin du XII s.—Déjà au onzième siècle les rois polonais défendent, sous peine de mort, la chasse aux ures, défense dictée évidemment par le désir de conserver cette espèce si rare. Vers la fin du XII s. l'ure, devenu déjà fort rare, ne se rencontre plus qu'aux environs de Cracovie, Sandomir, Radome, Varsovie et dans les provinces orientales de la Prusse. D'après la Lustration

*) Termes synonymes: bœuf ūre, urus, aurochs.

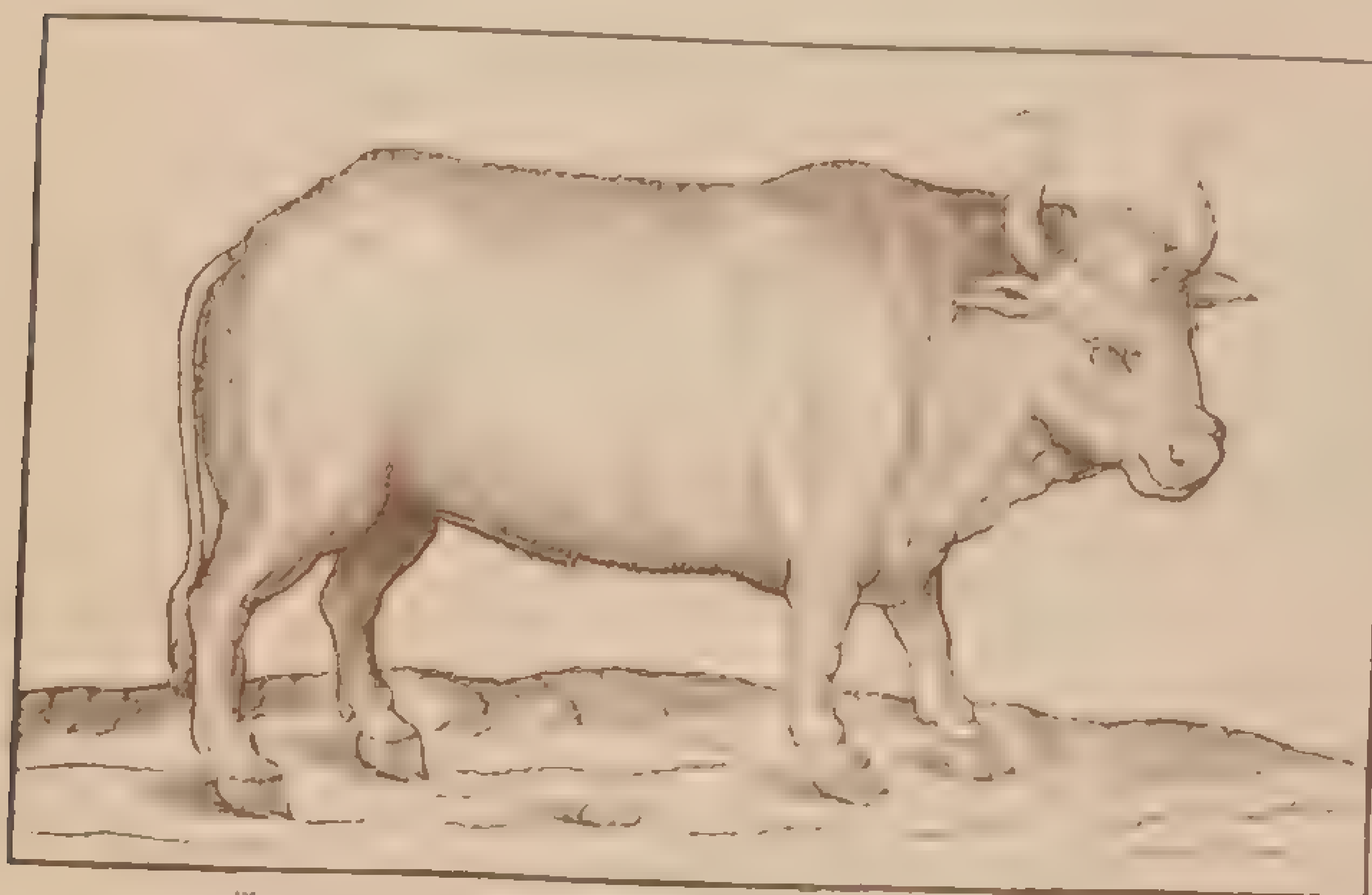


Chasse aux cerfs en Lithuanie;
d'après une gravure hollandaise du commencement du XVII s.

(révision territoriale) de l'année 1533, des ures se trouvaient encore au royaume de Pologne, dans l'épaisse forêt de Yaktorowskiej, qui avait 20 verstes de long sur 14 de large; c'est là probablement que les vit Herberstein. Voici comment il les décrit: «le bison *) a une crinière et une barbe sous la mâchoire; le cou et les épaules sont couverts de longs poils; les poils sentent le musc; la tête est courte; les yeux, rentrés dans l'orbite, sont grands, on dirait flamboyants; le front est large; les cornes sont disposées de telle façon que trois hommes bien constitués pourraient, en s'asseyant dans l'interstice, y trouver commodément place. Le dos de l'ure s'élève en bosse, de sorte que l'arrière-train et le train de devant

*) Le mot «bison» a été employé au moyen âge pour désigner le bœuf ure, dit aussi aurochs. (Littré, Dictionnaire de la langue française).

sont plus bas que la partie moyenne de l'animal». L'auteur inconnu d'une lettre, conservée aux archives de Florence, donne une description absolument identique de l'ure, mais ajoute encore un trait curieux: «Fier de nature, l'ure évite la société des ures de la jeune génération, il se tient à distance d'eux, à une portée de fusil, et, s'isolant dans le désert, il reste sur place, immobile, la tête haute» [59]). Les exemplaires restants de cette rare



Taureau; d'après une gravure sur bois exécutée au déclin du XV s.
Voyage de Herberstein en Russie.

espèce, qui paraît destinée à s'éteindre, ne se sont conservés actuellement que dans la «*pouchtcha*» (épaisse forêt) de Biélovége, du gouvernement de Grodno, et au Caucase, terminant ici leur existence sous la protection de lois spéciales; mais, selon toute probabilité, le temps n'est plus éloigné, où l'on ne connaîtra plus les ures que traditionnellement, tout comme il en est des chevaux sauvages qui, du temps de Monomaque, vivaient par troupeaux entiers dans les steppes de la Russie méridionale. On hésite à se prononcer sur la question, difficile à résoudre, si c'étaient des chevaux originairement sauvages, dans le genre des «*tarpans*» (chevaux

sauvages) de l'Asie ou bien des chevaux redevenus sauvages, pareillement aux «*moustangues*» américains. En fondant notre opinion sur le caractère des images trouvées dans la «grosse» tombe de Tchertomlytsk (voyez l'introduction), nous considérons les chevaux sauvages du temps de Monomaque comme originairement sauvages, comme des descendants très éloignés des chevaux pris jadis dans les steppes et apprivoisés par les Scythes, les plus anciens habitants de la Russie méridionale.

Une question plus sujette encore à la controverse est celle des léopards: ceux-ci ont-ils existé dans l'ancienne Russie? Dans les récits que nous a légués l'antiquité, les léopards *) sont rarement mentionnés; les annales n'en parlent en tout que trois fois, nommément en 964, 1147 et 1159. Dans le premier de ces trois cas l'annaliste, désirant caractériser le grand-duc Sviatoslav, dit de lui ce qui suit: «Quand le prince Sviatoslav fut arrivé à l'âge viril, beaucoup de braves et valeureux guerriers s'associèrent à lui, car il était lui-même courageux et agile; il avait la démarche aussi souple qu'un léopard» [59]). Evidemment cette comparaison entre Sviatoslav et le léopard prouve que cet animal était bien connu à nos ancêtres; mais souvent aussi on rencontre dans les monuments une comparaison avec le lion, lequel, cependant, à coup sûr, n'a jamais existé en Russie; or, la comparaison au léopard peut très bien avoir été empruntée non pas aux circonstances réelles, mais tout bonnement, comme celle du lion, à des sources littéraires. Les deux autres témoignages des annales parlent de léopards offerts à titre de présent. En 1147 Youri Dolgorouky invita le prince Sviatoslav Olgovitch de Séversk à venir le voir à Moscou: «Sviatoslav s'y rendit avec son fils Oleg, accompagné d'une escorte peu nombreuse, en emmenant aussi Vladimir Sviatoslavitch; et Oleg prit les devants et offrit à Youri un léopard» [60]). En 1159 Rostislav de Kïev et Sviatoslav Olgovitch se donnèrent rendez-vous pour délibérer sur le plan de la campagne qu'il s'agissait d'entreprendre contre leur commun ennemi

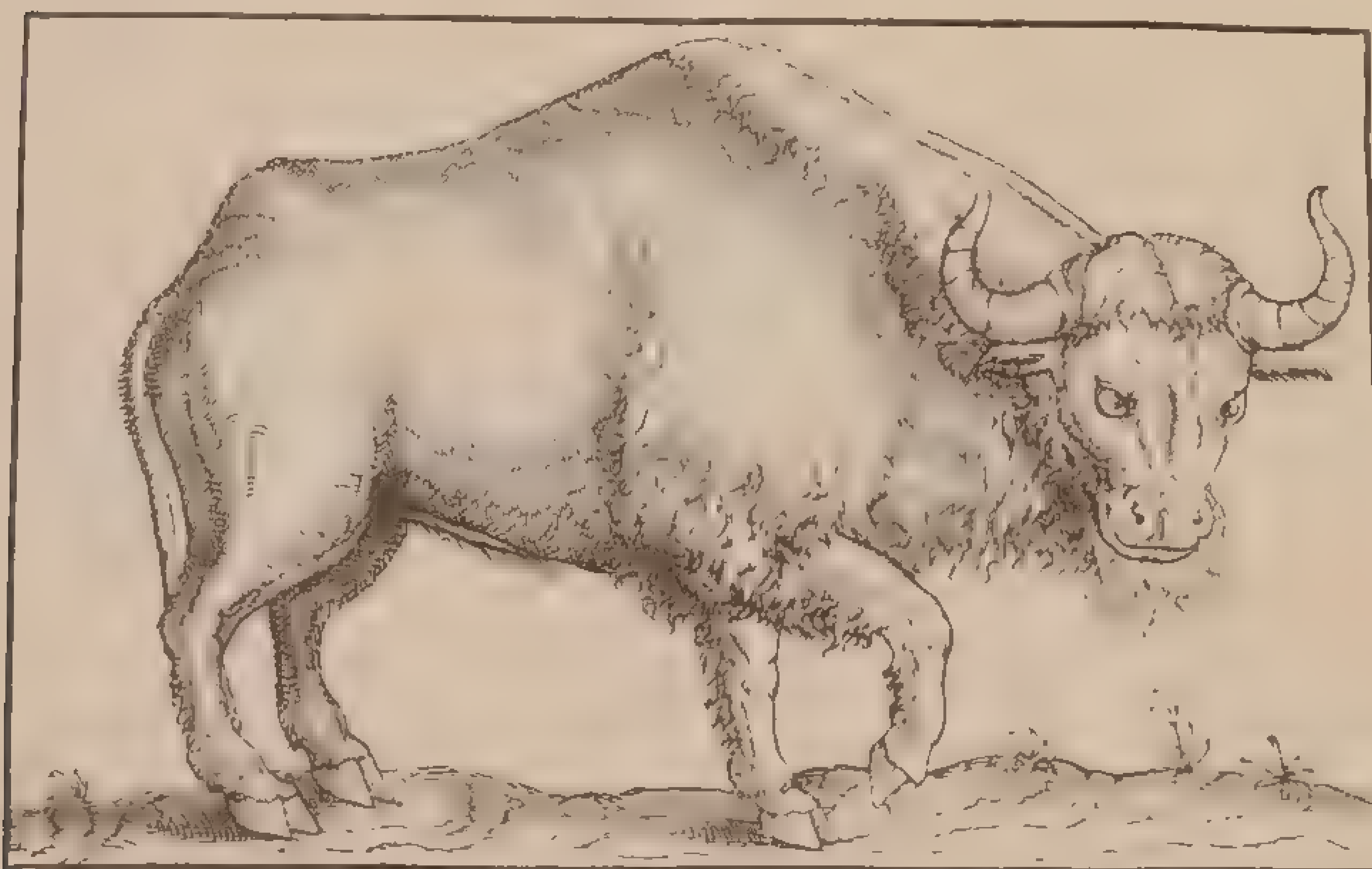
*) La langue russe a les quatre termes suivants pour léopard: «*parde*», «*pardal*», «*pardousse*» et «*barse*».



Iziaslav Danilovitch: «Cette rencontre était des plus amicales. Alors Rostislav invita Sviatoslav à venir diner chez lui, et Sviatoslav se rendit chez Rostislav de bonne foi et sans embûches, et ce jour-là la joie fut grande de part et d'autre, et grand aussi le nombre des cadeaux, car Rostislav donna à Sviatoslav des zibelines et des hermines et des martres noires, et des renards blancs et des loups blancs et des dents de morse; mais en se séparant de son hôte, dans la matinée du lendemain, Sviatoslav invita à son tour Rostislav à accepter un diner chez lui, et le repas fut plus joyeux encore que celui de la veille, et Sviatoslav fit cadeau à Rostislav d'un léopard et de deux rapides coursiers caparaçonnés et richement enharnachés, et là-dessus ils rentrèrent chacun chez soi» [61]).

En commentant ces passages des annales nos historiens sont de l'avis que dans les deux cas il s'est agi de peaux de léopard [62]). «Le léopard», dit Zabéline, «était très bien connu aux anciens Russes, et les princes

s'offraient mutuellement, comme un précieux cadeau, des peaux de léopard qui, probablement tout entières avec leur poil, tenaient lieu de tapis» [63]). Dernièrement on a émis la supposition [64]) que les cadeaux en question ne consistaient pas en peaux de léopard, mais bien en léopards vivants, dressés à la chasse. Le fait est que, jadis, en Asie, la chasse à l'aide de léopards se pratiquait assez largement par les khans mongols; les léopards



Ure; d'après une gravure sur bois faite vers la fin du XV s. Voyage de Herberstein en Russie.

étaient dressés à courir les fauves, et l'on ne s'élançait à la poursuite de ceux-ci qu'après avoir lâché sur eux les léopards, absolument comme aujourd'hui encore aux Indes on se sert de guépards à la chasse à courre. Or, les défenseurs de la nouvelle hypothèse prétendent que nos ancêtres ont pu s'approprier la méthode de chasser avec des léopards en l'empruntant d'abord aux Polovtses ou bien, plus tard, aux conquérants tartares. Cependant, rien n'annonce et rien même ne fait supposer que la chasse à l'aide de léopards ait été exercée par les Polovtses; quant à la question de savoir, si les khans tartares la pratiquaient chez nous, nous manquons

tout autant d'indications claires qui auraient pu la résoudre. Il est vrai que les diplômes donnés par les khans tartares au clergé russe mentionnent [65]), entre autres personnes attachées à la chasse des khans, des «*pardousniki*», terme sous lequel on pourrait, à première vue, être tenté de comprendre des «dresseurs de léopards»; ainsi le diplôme, que le khan Ouzbek donna au métropolitain Pierre, contient le passage suivant..... «personne n'offensera en Russie l'église cathédrale du métropolitain Pierre, ni ses gens, ni ses ecclésiastiques, et personne ne se mêlera, en quoi que cela soit, des affaires de l'église ou du métropolitain, ni de leurs terrains et villages, ni de leurs chasses de toute espèce.... et en ce qui concerne les ouailles, qu'il s'agisse d'artisans ou de n'importe quels ouvriers, ou de chasseurs s'occupant de tel ou de tel autre genre de chasse, ou de fauconniers, personne des nôtres n'a droit d'intervenir dans leurs affaires, et notre devoir est de ne les frustrer en rien, et nos «*pardousniki*», et nos chasseurs, et nos fauconniers, et nos pêcheurs ne les incommoderont pas, et ne s'empareront pas de leurs armes et appareils, et n'emporteront rien de chez eux». Les mêmes «*pardousniki*» sont encore mentionnés dans les diplômes donnés par le khan Ataliouk au métropolitain Michel de Kiev, par le khan Mengou-Témir Oksan aux métropolitains russes, et par le khan Berdek au métropolitain Alexis de Kïev; mais dans les traductions russes de monuments historiques le mot russe «*pardousse*» dont la vraie signification est «léopard» ou «panthère», se trouve assez souvent employé au lieu du mot «*rysse*» qui signifie «lynx», de sorte que sous le terme «*pardousniki*» pouvaient très bien être compris des chasseurs courant les lynx, fauves qui alors existaient de toutes parts en grande quantité. — Le fameux zoologiste Brehm pense, que des léopards ont pu exister dans la Russie méridionale, dont les conditions climatériques répondent à la nature de cet animal; mais des notions positives faisant défaut, nous n'osons pas affirmer catégoriquement que des léopards aient existé en Russie et encore moins qu'ils y aient constamment vécu. Ce qui nous semble plus vraisemblable, c'est l'opinion du professeur

8

Oussof, que parfois les léopards, venant du Caucase, franchissaient les frontières de la Russie méridionale et devenaient alors le rare trophée de la chasse princière. Il nous semble que c'est ainsi que les choses ont dû se passer autour des années 1147 et 1159 et quelque peu avant cette époque, notamment du temps de Vladimir Monomaque. Dans son testament ce prince dit entre autres: «une bête féroce («*lioutoï zwère*») sauta sur ma cuisse et me renversa avec mon cheval». Ordinairement ce passage est interprété dans le sens que «*lioutoï zwère*» y signifie «loup», «*lioutoï zwère*» étant dans l'ancienne littérature le synonyme de «*volk*» (loup); cependant, chacun, même celui qui n'est pas chasseur, sait parfaitement que le loup est un grand poltron, qu'il n'attaque jamais, à lui seul, un homme en selle et qu'il lui serait difficile de renverser cheval et cavalier; voilà pourquoi nous croyons devoir donner la préférence à l'explication du professeur Oussof [66]) et supposer, avec lui, dans la bête féroce en question non pas un loup, mais un léopard. Il va de soi, que les peaux d'animaux aussi rares pouvaient être considérées comme un cadeau fort convenable, s'il s'agissait pour des princes de se conformer à l'usage en échangeant entre eux des présents.

L'ancienne Russie était encore plus riche en oiseaux qu'en quadrupèdes. Plus indépendants du climat les oiseaux sauvages y existaient partout, établissant leurs nids, les uns dans les forêts, les autres dans les marais. Cependant, les oiseaux chasseurs: les faucons, les éperviers et les autours habitaient presque exclusivement l'extrême Nord, les bassins de la Dvina septentrionale et de la Petchora.

Consacrant à la chasse beaucoup de travail et de temps, nos ancêtres ne se refusaient pas la satisfaction d'en utiliser le produit; nous avons vu comment ils employaient les fourrures de prix; disons maintenant quelques mots de l'emploi du gibier comme nourriture. La chair des oiseaux sauvages, tout comme celle des fauves quadrupèdes, se mangeait en Russie depuis des temps immémoriaux. Mais, la chair de certains

animaux étant, selon les régles canoniques, regardée comme impure, et l'église par conséquent n'en permettant pas l'emploi pour la nourriture, le clergé, qui sous ce rapport continue à soutenir une lutte acharnée, accusait de tout temps nos ancêtres de se nourrir de vivres défendus.



Ure; d'aprés une gravure du commencement du XVIII s.

Encore en 1036, Louka (Luc) Jidiata exhortait les habitants de Novgorod de s'abstenir de gibier impur: «Mes fréres, ne mangez pas de vilenie!» Cependant, la vie et ses besoins exerçant sur eux une influence plus forte que de telles admonitions et défenses, nos ancêtres, malgré les reproches et accusations de l'église, se sont toujours nourris de viandes trés variées, et dans la liste des mets, servis à leurs repas, les oiseaux, tués à la chasse, n'occupaient pas la derniére place. Les plumes n'étaient pas perdues non plus. John Milton rapporte «que les Russes

vendaient les plumes du gibier tué sur les bords de la Petchora, et qu'ils salaient la chair pour s'en nourrir pendant les mois les plus froids de l'année» (Moscovie, page 2e).

Sur la base de différentes données, on peut affirmer que les lièvres, par exemple, se servaient à table déjà du temps de St.-Vladimir, ainsi que cela ressort des exhortations des prédicateurs. Dans «Le riche et le pauvre», sermon prononcé au XII s., est énumérée la série des plats qui composaient le dîner d'un richard de ces temps-là, énumération qui prouve qu'au XII s. on mangeait la chair des lièvres, des cerfs, des sangliers et, en fait d'oiseaux, celle des coqs de bruyère, des gélinottes, des grues et des perdrix et que «la préparation de tous ces mets occupait beaucoup de cuisiniers qui travaillaient assidûment, à la sueur de leur front» [67]). En donnant une description des dîners de Vasili Ioannovitch III, Herberstein dit, que les jours gras, on présentait aux convives comme premier plat des grues rôties. Le grand-duc entamait au couteau trois des oiseaux placés devant lui; il goûtait aux trois, afin de voir, quel était le plus tendre qui devait être préféré aux deux autres.... «celui-là s'arrosait de vinaigre, après quoi on y ajoutait du sel et du poivre, car cela se mangeait en guise de sauce ou de potage» [68]).

En 1597 la cuisine du tsar fournissait à la table de l'ambassadeur d'Autriche: huit plats de cygnes, huit plats de grues aux légumes épicés, quelques petits coqs marinés au gingembre, des poulets désossés, des coqs de bruyère au safran, des gélinottes aux prunes, des canards aux concombres, des oies au riz, des lièvres aux nouilles et aux raves, de la cervelle d'élan, etc. [69]).

Nous possédons des récits qui datent du XI et du XII ss. et qui prouvent qu'à ces époques on mangeait de la viande d'ours [70]) et d'écureuil [71]). Dans le «*Domostroï*» (XVI s.) nous trouvons une longue liste de mets qui se préparaient de gibier: de différentes façons et assaisonnés de différents ingrédients s'apprêtaient alors des plats de grues, de cygnes, de cigognes, de canards, d'oies, de coqs de bruyère, de gélinottes, de per-

drix et d'alouettes, de viande de lièvre et d'élan. Le safran et le poivre, le vinaigre, l'oignon et le sel, en grandes doses, étaient les assaisonnements que nos ancêtres ajoutaient de préférence à leurs mets. Aux étrangers la cuisine russe plaisait peu, et Fletcher (XVI s.) par exemple la qualifie de grossière et lourde.

Vu le rôle si important que la chasse jouait dans les habitudes de nos aïeux, les prêtres russes ne pouvaient naturellement pas s'abstenir de toucher parfois dans leurs sermons à ce côté de la vie de leurs concitoyens. Toutefois l'ancien clergé russe inclinait sous ce rapport à un certain dualisme.

Dans un ancien manuscrit [72]) la manière du clergé d'envisager la chasse a trouvé une expression par trop sévère: «Quiconque surprend par ruse un ours ou tout autre animal et s'applique à la chasse, sera, pour avoir cédé à la tentation, puni d'interdiction et condamné à faire pénitence, et l'on s'abstiendra de toute communication avec lui». L'auteur du «*Domostroï*» lance une foudroyante philippique contre la chasse, il la condamne au même titre que l'adultère et d'autres péchés graves, menace ceux qui l'exercent de six ans d'interdiction et, en cas d'opiniâtre persistance dans le péché de la chasse, même d'expulsion du sein de l'église. «Si quelqu'un», dit-il entre autres, «ne vit pas conformément aux préceptes de Dieu et de la morale chrétienne, et s'obstine à toute force et contre tout droit à dresser des «*pérévesse*» ou tout autre appareil de chasse, ou bien organise des chasses à courre à l'aide de chiens ou de faucons, ou bien d'ours... et le Souverain, lui-même, et ses enfants, et ses chrétiens s'adonnent à ces occupations, sans que le Souverain les blâme... tous ensemble, tant qu'ils sont, iront aux enfers, et ici ils seront maudits» [73]).

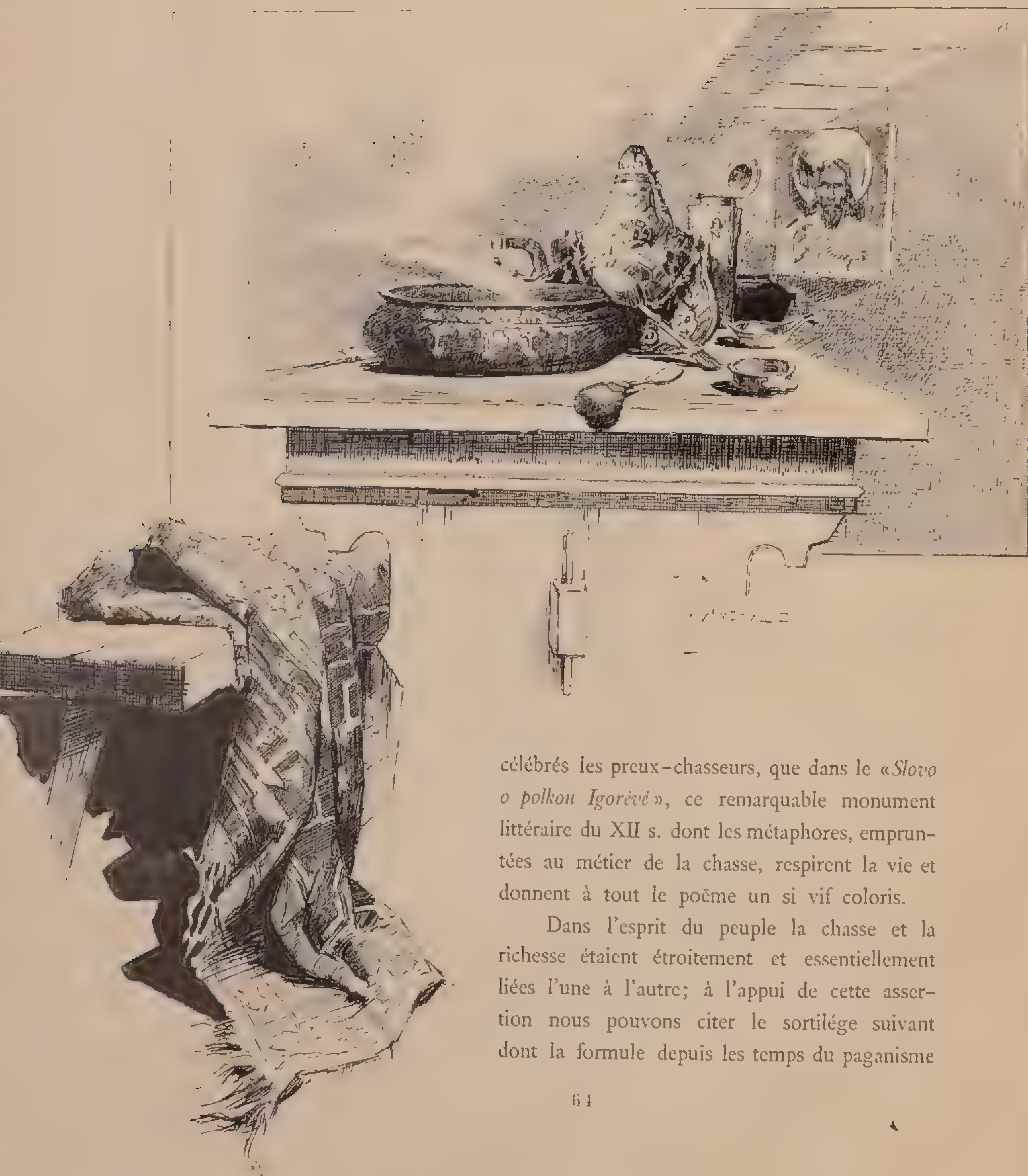


Mais dans ce même « *Domostroï* » nous trouvons un long registre de plats, préparés de gibier, et recommandés néanmoins par le *Domostroï* à l'usage des familles. Fort intéressante, cette contradiction entre la condamnation de la chasse, et les louanges prodiguées à son produit! Sans approuver la chasse comme occupation, le clergé n'en comprenait pas moins bien tous les avantages que l'on pouvait en tirer, et c'était toujours avec grand plaisir qu'il acceptait de la part des princes ce qu'ils lui abandonnaient de leur chasse. Si, dans le langage et dans les prédications du clergé, la chasse était ouvertement et rigoureusement condamnée, il faut en chercher l'explication dans le caractère même des anciens sermons russes: ceux-ci, pendant très longtemps, imitaient servilement les modèles byzantins et, tout en édifiant l'auditoire, ne tenaient aucun compte des conditions réelles de la vie, ni de la situation des personnes auxquelles ils étaient adressés. Mais aussitôt que la question, transportée du domaine de la théorie sur le terrain de la vie pratique, se présentait sous une forme concrète, le clergé résolvait,

lui-même, d'une manière simple et conforme aux circonstances, les dilemmes et malentendus qui pouvaient naître des passages de leurs sermons relatifs à la chasse. Ainsi, lorsqu'en 1156 Kirik avait demandé à l'évêque de Novgorod Niphon «s'il était permis, bien qu'on fût un jour de fête, de tuer des oiseaux, des poissons ou autres animaux», l'évêque répondit: «Chaque jour de fête l'homme doit se rendre à l'église, car un tel jour est consacré à Dieu; cependant, si les besoins des gens l'exigent, on peut tuer» [74]).

Les princes et les hommes du commun envisageaient la chasse tout autrement que le clergé, à un point de vue plus naturel et plus juste. Vladimir Monomaque a très bien exprimé les idées du peuple à l'égard de la chasse, en disant de l'abondance des quadrupèdes et des oiseaux: «tout ceci, Dieu l'a donné aux hommes pour que cela serve à leur contentement, à leur nourriture et à leur plaisir». Les princes comprenaient fort bien, combien la chasse était importante pour l'existence et pour l'éducation du peuple. Les fresques de la cathédrale de Ste Sophie à Kïev en sont une preuve manifeste.

En 1037, sous le règne de Yaroslav le Sage, les Petchénègues attaquèrent Kïev, mais ils furent battus à plate couture par Yaroslav, auquel s'étaient alliés les Varègues et les Novgorodiens; en mémoire de cet événement, Yaroslav construisit, sur l'emplacement même où venait d'avoir lieu la terrible lutte avec les Petchénègues, un temple consacré à Ste Sophie, et il en fit décorer les murs par des artistes-peintres grecs: les deux escaliers, qui conduisent au chœur, sont couverts de fresques qui représentent la chasse princière, la juridiction des princes et les divertissements du peuple. A la vue de ces peintures, placées à l'entrée même de la maison de Dieu, le peuple nécessairement devait se convaincre de plus en plus que la chasse, loin de constituer un péché ou un acte réprouvable, était, au contraire, une occupation nécessaire et de haute importance. Et cette idée, le génie du peuple l'a plus d'une fois énoncée depuis sous une forme poétique, autant dans les «*bylines*», où sont



célébrés les preux-chasseurs, que dans le «*Slovo o polkou Igorévé*», ce remarquable monument littéraire du XII s. dont les métaphores, empruntées au métier de la chasse, respirent la vie et donnent à tout le poëme un si vif coloris.

Dans l'esprit du peuple la chasse et la richesse étaient étroitement et essentiellement liées l'une à l'autre; à l'appui de cette assertion nous pouvons citer le sortilége suivant dont la formule depuis les temps du paganisme

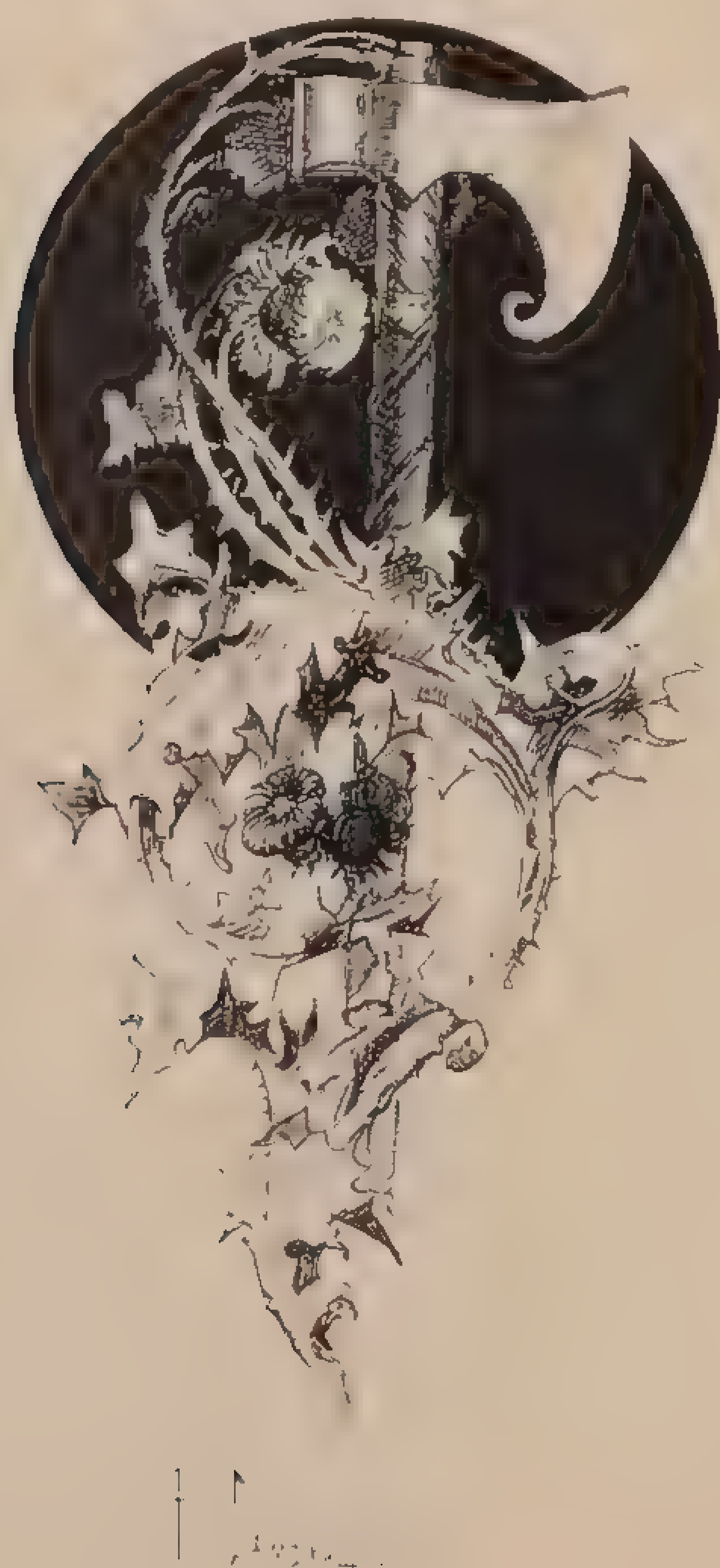
s'est conservée dans le pays de Novgorod: « J'irai dans un champ ouvert; là, à lui le premier quartier de la lune; de sa lumière naquit un jeune brave, il monte un coursier noir, les jambes du cavalier, jusqu'aux genoux, sont revêtues d'or, les bras, jusqu'aux coudes, d'argent, toutes les boucles de sa fougueuse tête sont à reflet d'or. Ce jeune brave tient une bourse en or, une hache en or et un couteau d'acier; la bourse en or contient de la viande, le jeune brave tranche la viande avec le couteau d'acier et la lance contre le volet de ma fenêtre.... et le brave jeune homme fit: holà! il y a ici des renards aux oreilles noires et aux moustaches noires, des renards au poil fauve, des lynx, et des goulus, et aussi des loups grisons; accourez tous sur mon terrain; restez réservés à mon foyer; devenez le butin de ma chasse, en plein jour au soleil, la nuit au clair de lune! Clé et serrure» [73]).

Mais si la chasse jouait dans l'ancienne vie russe un rôle aussi prépondérant et de première importance, on est naturellement amené à se demander: quelle influence elle exerçait sur le développement du caractère national et sur l'horizon intellectuel du peuple?

Tout peuple-chasseur par nécessité est accoutumé à compter plus que sur toute autre chose sur son initiative personnelle et sur sa sagacité; exposé constamment à des risques et périls et à l'imprévu, il parvient tout naturellement à acquérir une grande fermeté de caractère et une impassible et imperturbable intrépidité en face du danger. Certes, vouloir démontrer par des faits particuliers cet effet de la chasse sur le caractère de nos ancêtres serait de toute impossibilité, vu que l'histoire la plus ancienne de la Russie ne date que de l'époque où, à côté de la chasse, s'y exerçait déjà l'agriculture. Incontestablement les deux occupations ont influencé au même degré le développement de notre caractère national; mais, si le travail de l'agriculteur a eu le mérite de faire naître dans l'âme russe l'inclination aux idées calmes et contemplativement rêveuses, c'est à l'influence de la chasse qu'il faut attribuer des qualités de l'esprit national telles que l'inébranlable fermeté et le

courage à toute épreuve, qui, plus d'une fois, ont étonné le monde, et contre lesquelles, semblables aux vagues qui se brisent contre des rochers, sont venues se briser les calamités et les tempêtes du passé.

Après avoir retracé ainsi les conditions générales de la chasse dans l'ancienne Russie, nous allons essayer de caractériser maintenant les représentants de l'ancienne chasse russe: les grands-ducs.





Chapitre II.

Les Grands-ducs et les Tsars chasseurs.

Dans l'ancienne Russie les princes et le peuple menaient une vie simple et sans prétention; les habitudes et les occupations, les travaux et les divertissements des gouvernants et des gouvernés se ressemblaient sous bien des rapports. Elle n'était guère compliquée, la vie des temps anciens, et surtout elle ne se distinguait guère par une grande variété de passe-temps: un gai festin, des chansons et la danse, le combat singulier, l'équitation et, enfin, la chasse, voilà ce qui amusait nos plus vieux ancêtres. L'histoire universelle nous enseigne, que les genres d'amusement deviennent plus variés, comme forme, et plus élevés, comme choix, au fur et à mesure que l'intelligence et le moral de l'homme se développent davantage, et que sa vie intérieure devient plus riche. Mais l'ancienne période de notre histoire, à nous, la période de Kïev, était remplie tout entière d'interminables luttes acharnées: au dehors avec les



belliqueux nomades du voisinage, à l'intérieur avec les princes apanagés qui se disputaient entre eux le pouvoir. Autant cette époque était tempétueuse et signalée par de continuels bouleversements, autant les réjouissances de ce temps-là étaient bruyantes, effrénées et empreintes d'un caractère martial. Les festins et la chasse, c'étaient là les récréations favorites des princes de Kïev; ils s'y reposaient des soucis et tourments, si fréquents à cette orageuse époque. D'ailleurs, à vrai dire, la chasse, telle que s'y livraient les grands-ducs, était beaucoup moins un délassement qu'un changement d'occupation sérieuse; c'était un travail, un travail aussi attrayant que rude et souvent même des plus dangereux: «c'est à la sueur de mon front que j'exerçais la chasse», dit Vladimir Monomaque.

Donc, dans la période des grands-ducs de Kïev la chasse formait un élément constant de l'existence princière, tout en reflétant les particularités de l'époque et le caractère individuel de tel ou tel autre prince. On peut dire que durant cette période la vie entière des princes s'écoulait dans les champs et n'était qu'une série de combats, soit avec l'ennemi, soit avec les fauves; pour peu qu'il y eût un moment de paix, les princes s'empressaient de se rendre à la chasse et s'y abandonnaient avec un tel entraînement, qu'il leur est arrivé plus d'une fois d'oublier le danger qui les menaçait du côté des ennemis. Nous devons ajouter que le même

entraînement était propre aux princes de la Russie moscovite; en voici un exemple: l'an 1378, quand sous le règne du grand-duc Dmitry Donskoï les troupes russes se trouvaient au delà de la rivière Piânaya et ne se mettaient pas suffisamment en garde contre les invasions des Tartares «les princes et les plus anciens boyards, les grands-seigneurs et les vayvodes partirent tous pour la chasse, très décidés à s'amuser, comme s'ils étaient chez eux» [76]).

Plus le caractère individuel du prince était énergique, plus animée, plus largement organisée et plus importante était sa chasse: le hardi et infatigable grand-duc Vladimir Monomaque s'adonnait corps et âme à la chasse, il s'essayait dans tous les genres de ce sport et paraissait tenir à s'y exposer à des situations particulièrement dangereuses; par contre, Yaroslav le Sage, calme de tempérament et porté à la contemplation, préférait rester assis, une ligne à la main, au bord d'une rivière, renonçant à courir les fauves. Cependant, quelque grande qu'ait pu être la différence dans les caractères et les qualités personnelles, tous les princes de Kïev furent des chasseurs plus ou moins passionnés, ainsi qu'en témoignent des remarques fragmentaires et incomplètes, mais assez fréquentes, disséminées çà et là dans les annales et autres sources littéraires.

Le prince, mentionné le premier comme chasseur, est Igor Riourikovitch (912—945). Habitant Kïev sous la tutelle du païen Oleg, Igor s'occupait constamment de chasse, pour laquelle il se passionnait de plus en plus. La Providence a voulu que les chasses d'Igor devinssent le moyen de sauver la Russie en la civilisant par le christianisme, vu qu'elles sont étroitement liées à son mariage avec Olga, de laquelle a dit l'annaliste: «elle est le soleil et la lune de notre délivrance». Ne se contentant pas des terrains de chasse qui environnaient Kïev, Igor alla chasser dans le pays de Pskow (=Pleskov=Plescou) et dans les régions avoisinantes. Un jour lui et sa suite se dirigèrent vers le village de Vybout, à l'entrée duquel il rencontra une fort belle jeune fille; il arrêta son coursier et noua conversation avec elle; la villageoise répondit avec autant de modestie que



Le jeune grand-duc Sviatoslav Igorévitch.

d'esprit. Charmé par tant d'intelligence et de beauté, Igor la choisit pour épouse [77]). Mais, le bonheur même qu'il goûta dans le mariage ne refroidit pas sa passion pour la chasse. De retour à Kïev, il s'y abandonna avec le même entrain qu'auparavant. Tel était l'esprit de cette époque: la vaillance et la force ne se laissaient pas captiver par les joies tranquilles

et paisibles de la vie domestique, mais réclamaient les émotions fortes et aimaient à se donner libre carrière au milieu des champs et des forêts. Souvent, en partant pour la chasse, Igor prenait avec lui son jeune fils Sviatoslav, afin de l'habituer dès le bas âge à toutes les difficultés et à tous les dangers de la chasse. En général, il ne faut pas perdre de vue que, dans les temps anciens, la chasse était considérée à juste titre comme la meilleure école préparatoire des futurs guerriers au métier des armes. Et, tout aussi bien qu'Igor, Olga se rendait parfaitement compte de toute l'importance de la chasse au point de vue de l'éducation. Après la mort de son mari, elle continua à élever son fils dans le même esprit, en lui donnant personnellement l'exemple de la bravoure et de la persévérance à supporter les fatigues tant à la guerre qu'à la chasse. L'annaliste dit: «Accompagnée de son fils et de la «*droujina*», Volga» (Olga) «parcourait le pays des Drévlianes, établissant des règlements et des impôts; il y a là des «*stanovichtcha*» (endroits propres à l'établissement d'un camp) «et des «*lovichtcha*» (endroits tout particulièrement favorables à la chasse) «...Olga a des «*lovichtcha*» dans tout le pays... et des «*pérévesse*» (filets pour prendre des oiseaux) «dressés sur le Dniéper et sur la Desna» [78]). En passant par les endroits «bons pour la chasse» les troupes d'Olga, profitant de l'occasion, s'en donnaient assurément à cœur joie, et, sans aucun doute, la princesse elle-même y chassait avec son escorte. Bien que les sources écrites ne contiennent aucune indication directe qui vienne à l'appui de notre supposition, nous n'en sommes pas moins persuadés que parfois Olga participait aux chasses organisées là où se trouvaient ses «*lovichtcha*» et ses «*pérévesse*». Si elle n'a pas hésité à braver les dangers d'une campagne entreprise contre les Drévlianes, sur lesquels elle vengea si cruellement la mort de son mari, comment admettre qu'elle eût renoncé à la chasse qui, tout en étant moins périlleuse, devait être riche en aventures réjouissantes? Non, elle a dû partager avec sa troupe les plaisirs de la chasse, comme elle avait partagé avec elle tous les dangers de la guerre; en agissant ainsi elle remplaçait auprès de son fils le père qu'il venait de



perdre et qui avait été son premier maître dans l'art de lancer la flèche ou le javelot et de chasser le fauve. Et ceci s'accorde, on ne peut mieux, avec le caractère ferme et parfaitement mâle d'Olga. Certes, Vladimir Monomaque a dit vrai, en prétendant que «la chasse est affaire d'homme», mais c'est précisément à cause de cela que cet exercice ne pouvait être étranger à Olga, qui avait l'âme à tel point virile que les hommes les plus valeureux et les plus intrépides, même de ces temps héroïques, auraient pu la lui envier.

Sviatoslav (957—972) avait hérité les traits fondamentaux du caractère de ses parents, entre autres qualités leur passion pour la chasse. Initié par son père au métier de chasseur, dès l'enfance rompu aux fatigues et habitué aux dangers qu'offrait à chaque pas la chasse des bêtes féroces, Sviatoslav brillait par un caractère tellement ferme et inflexible que même sur un fond aussi martial qu'est celui de son époque il se détache comme un type réellement héroïque. Malgré les neuf siècles qui nous séparent de lui, on subit maintenant encore l'ascendant de l'étonnante puissance de son être et l'on se sent saisi d'admiration devant la grandiose simplicité de son genre de vie. Encore petit il savait lancer adroitement une flèche au fauve qui se ruait sur lui, tout jeune il était déjà un habile et audacieux cavalier et s'exerçait à manier la lance. Lorsqu'en 946 Olga marcha contre les Drévlianes pour tirer vengeance de la mort d'Igor, Sviatoslav se trouvait auprès d'elle, et c'est lui qui ouvrit le premier la bataille contre les Drévlianes: «Sviatoslav les attaqua de sa haste, qui partit entre les oreilles de son cheval et ne blessa qu'un pied de cheval, car elle avait été lancée par un bras d'enfant» [79]). Une chronique retrace le tableau suivant du caractère belliqueux et austère de Sviatoslav à l'âge adulte: «Quand le prince Sviatoslav eut grandi et atteint la virilité, beaucoup de braves guerriers commencèrent à s'associer à lui, car il était, lui-même, un preux, aussi brave qu'habile. Il avait l'allure aussi légère qu'un léopard, et il a entrepris de nombreuses guerres. S'il entrait en campagne, il n'avait avec lui aucun train de bagage, pas
10

même un chaudron, et ne faisait pas cuire la viande, mais découpait, en fines tranches, de la viande de cheval, de fauve ou bien de bœuf qu'il mangeait après l'avoir fait griller sur des charbons; il ne se servait pas non plus de tente, mais s'étendait sur le feutre qui avait été retiré de dessous la selle de son cheval et s'endormait, la tête appuyée sur la selle» [80]).

Après la mort de Sviatoslav une guerre ne tarda pas à éclater entre ses trois fils: Yaropolk, Oleg et Vladimir; elle dura cinq ans et aboutit à l'établissement de la monarchie de Vladimir. Notons ce fait intéressant que l'explosion de ces hostilités entre frères avait été occasionnée par un événement qui appartient à l'histoire des chasses grand-ducales.

En partant pour la Bulgarie, Sviatoslav avait, comme tout le monde sait, partagé ses possessions russes de la manière suivante entre ses fils: l'aîné, Yaropolk, qui n'avait que 11 à 12 ans, régnait à Kïev, le second fils, Oleg, résidait au pays des Drévlianes, et le plus jeune, Vladimir, avait reçu en partage Novgorod, où il vivait sous la tutelle de son oncle Dobrynia. Or, à Kïev, un certain Svéneld qui avait compté parmi les plus audacieux paladins de l'armée de Sviatoslav était, après la mort de ce dernier, rentré à Kïev où il jouissait d'un très grand crédit auprès du jeune Yaropolk. En 975 Luth, le fils [81]) de ce Svéneld partit de Kïev pour la chasse; courant un fauve et entraîné par l'ardeur de la poursuite, il franchit, sans s'en apercevoir, la limite des forêts qui faisaient partie du domaine d'Oleg, prince des Drévlianes. Le hasard voulut qu'à ce moment-là Oleg lui-même y chassait. Ayant remarqué que dans ses forêts à lui un étranger chassait, Oleg demanda: «qui est-ce?» et, sur la réponse de sa suite que c'était Svénelditch (le fils de Svéneld), il s'élança à la poursuite de Luth, le rejoignit et le tua raide, probablement offensé par une aussi éclatante violation des droits territoriaux de la chasse. Svéneld renferma au plus profond de son cœur toute la haine qui grondait en lui contre l'assassin de son unique fils bien-aimé, mais il jura de se venger d'Oleg; à cette fin il usa de son influence sur Yaropolk et sut éveiller et nourrir en lui l'esprit de domination, lui répétant sans cesse: «attaque ton frère,

Полети ты, соколъ, на синее море и

молодцу, не до тебя при



empare-toi de son pouvoir et sois le seul régnant». Et il réussit à réaliser son projet. A peine deux années s'étaient-elles écoulées depuis la mort de Luth, que Yaropolk entra en campagne contre Oleg et remporta une victoire sur lui; Oleg s'enfuit vers Vroutchaï (Ovroutch, en Volhynie), mais, renversé sur un pont au milieu d'une bagarre, il y périt, écrasé sous les pieds d'une troupe qui cherchait son salut dans la fuite. Yaropolk pleura amèrement la perte de son frère; montrant le corps broyé et défiguré à Svéneld, il lui dit d'un ton de reproche: «Regarde, ce que tu voulais, s'est accompli». Mais, après avoir allumé la guerre intestine, Yaropolk en devint bientôt, à son tour, la victime; pendant un armistice conclu entre lui et Vladimir, il fut traîtreusement assassiné par deux Varègues, achetés pour le mettre à mort: il eut les deux aisselles tranchées par leurs glaives. Sa mort mit fin à la guerre intestine, et dès lors Vladimir régna en monarque (980 — 1015).



Faute de renseignements dignes de foi, nous ignorons si Vladimir Sviatoslavitch était un passionné chasseur, s'il allait souvent à la chasse et s'il y brillait par des exploits d'adresse et de courage. Les annales se taisent même complètement à ce sujet. Peut-être leur silence provient-il de ce que toute l'attention de l'annaliste était absorbée par un fait d'une aussi colossale importance que l'est le baptême de la Russie et par tous les changements que cet événement a dû entraîner après lui dans les idées, dans la vie et dans les mœurs du peuple: quelle importance pouvait avoir, comparée à tout cela, la chasse — cet acte de chaque jour et qui, passé en habitude, n'offrait rien de nouveau? Cependant, il est tout aussi possible que les annales n'ont passé sous silence les chasses de Vladimir que parce que ce prince, ne se distinguant sous ce rapport par rien de particulier, ne s'élevait guère au-dessus du type moyen d'un prince chasseur. En prenant en considération le caractère historique de Vladimir, c'est-à-dire son caractère tel qu'il se dessine sur la base de données historiques dignes de foi, nous devons nous prononcer en faveur de la dernière des deux suppositions énoncées, bien qu'elle soit diamétralement opposée aux traditions contenues dans les chansons populaires et dans les *bylines* du cycle de Vladimir. Les *bylines* [82]) nous le représentent comme un chasseur hors ligne: sa troupe de chasseurs égalait en nombre «deux armées rangées en bataille»; tous les gens de sa chasse, tous les boyards et princes, et gardes, et pages sont vêtus d'or et d'argent. Quand toute cette société, se rendant à la chasse, sortait en procession solennelle de Kïev, chacun pensait qu'elle se composait de princes arrivés du monde entier pour s'asseoir à la table hospitalière du grand-duc Vladimir. A la chasse le grand-duc ne dépensait pas en vain ses flèches, ce n'est pas au vent qu'il dardait ses javelots ou portait ses coups de lance. Il chassait sur ses «prairies ducales», sur «les îles» situées près de Kïev et «réservées à ce genre de récréation». C'est là qu'il fut accosté un jour par des estropiés en pèlerinage qui lui demandèrent l'aumône. «Je n'ai rien sur moi» leur dit Vladimir, «je suis ici pour m'amuser à chasser, mais allez

à Kiev et adressez-vous à la Duchesse». Parmi les chasseurs qui composaient la suite de Vladimir il y avait d'étonnants héros («*bogatyri*»): l'un d'eux arrêta un taureau furieux en le saisissant par les cornes; un autre empoigna un ours d'une main et de l'autre lui abattit la tête d'un coup de glaive; un troisième déchira de ses mains la gueule d'un «*lioutoï zvère*» (léopard ou loup). Fort curieux aussi certains épisodes de la chasse de ces héros légendaires.

C'est ainsi qu'une *byline* contient le récit suivant: De l'illustre ville de Kïev sortirent chevauchant deux vaillants héros: Ilia de Mourom et son frère qui avait nom Dobrynia Nikititch; une fois en rase campagne, ils se dirigèrent vers la rivière Safate. Ilia de Mourom aperçut une fraiche empreinte de pieds et suivit ce vestige; il vit alors au milieu des champs un *bogatyr*, le *korolévitch* (fils de roi) Zboute Boris. Le jeune «Zboute *korolévitch*» se disposait à détacher de l'étrier son chien de chasse et à lâcher le faucon qu'il portait sur la main, et il disait au chien: «et maintenant je ne me soucie plus de toi, et, toi aussi, cours à travers les sombres forêts et nourris ta chaude tête», et il ordonne au faucon: «mon faucon à la vue perçante, prends ton vol vers la mer bleue, et nourris ta chaude tête, car d'autres soucis me préoccupent maintenant et je ne tiens plus à toi».

Un autre épisode se rapporte aux méfaits de la troupe de Tchourilo Plenkowitch, un preux, arrivé de l'étranger. Et lui-même et sa troupe se tenaient par trop librement. Voilà comment on se plaignit de la troupe de Tchourilo à Vladimir: au palais du prince se présentent environ trois cents hommes et adressent à Vladimir les paroles suivantes: «Vladimir, notre prince et lumière! nous avons parcouru la rase campagne, en amont de la rivière Tchéréga, les prairies réservées à ta chasse ducale. Et nous n'avons rien trouvé, ni vu bondir un fauve, ni fendre l'air un oiseau passager. Mais en rase campagne nous nous sommes heurtés contre une troupe d'environ cinq cents rudes gaillards; ils ont tué tous les animaux qui n'avaient pas réussi à s'enfuir, et nous, ils nous ont rossés et couverts de



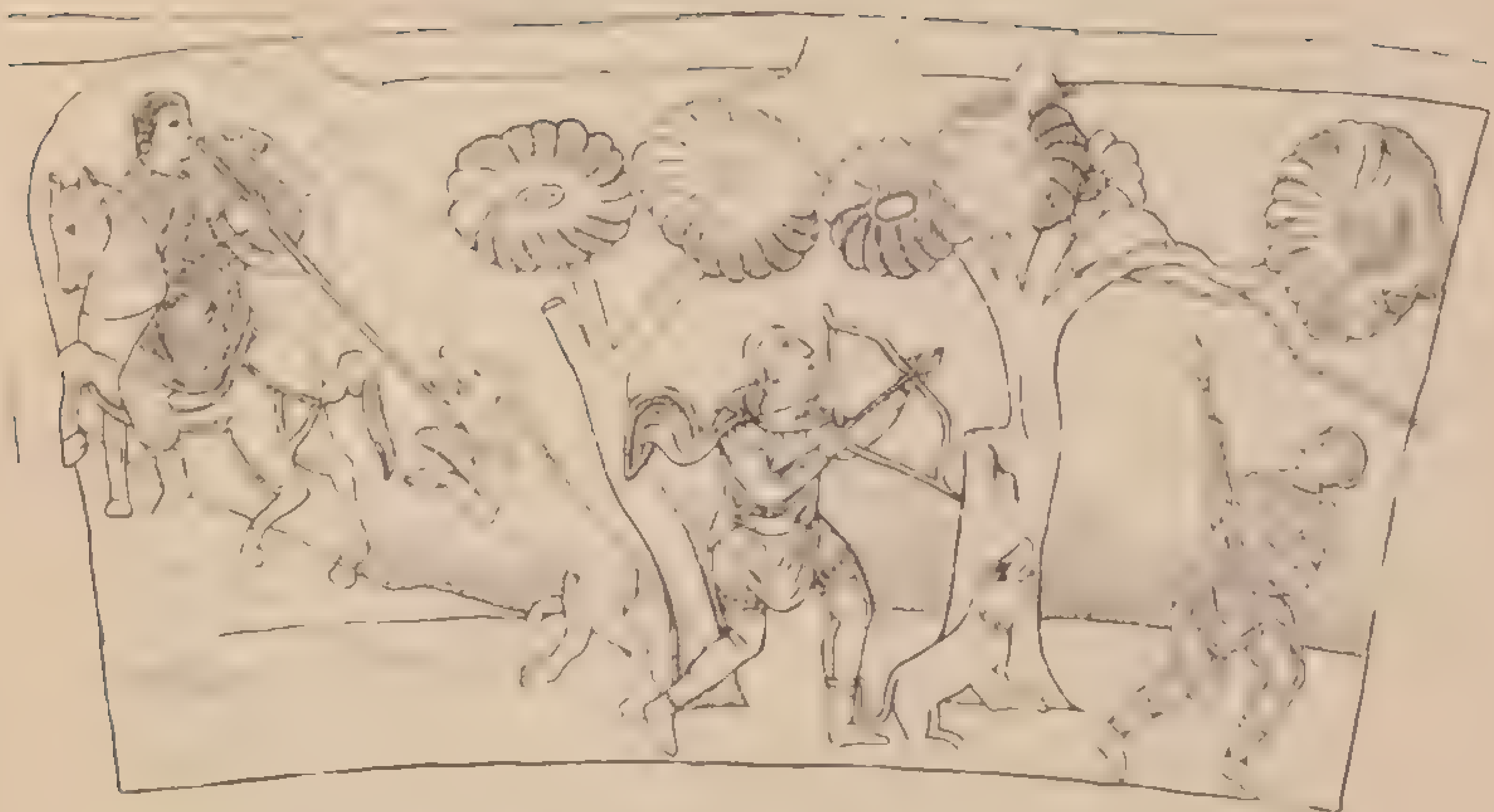
Copie d'une fresque de la cathédrale de Ste Sophie à Kiev; XI s. (fig. I).

blessures. Et nous voilà frustrés: toi, Seigneur, de tout butin, et nous des appointements que tu nous donnes». Après ce premier groupe s'en présente un autre, celui-ci de plus de cinq cents hommes, tous chasseurs-pêcheurs; ils sont meurtris, couverts de blessures et viennent aussi se plaindre à Vladimir: «Vladimir, notre prince et lumière! nous avons parcouru les rivières et les lacs et jeté les filets à ton intention, Seigneur,— mais sans rien attraper. Cependant, nous avons rencontré plus de cinq cents hommes qui ont pris tout le blanc poisson, les brochets, les carassins et tout ce qu'il y avait de petits poissons. Nous arrivons les mains vides et n'avons rien à t'offrir, et nous voilà frustrés, Seigneur, des appointements que tu nous donnes; nos femmes et nos enfants sont allés mendier».

Arrivent après eux chez Vladimir, apportant une plainte semblable, les dresseurs d'éperviers et les fauconniers: «Vladimir, notre prince et lumière! nous avons parcouru la rase campagne, en amont de la Tchéréga, toutes les prairies réservées à ta chasse, et les iles, où tu aimes à chasser;

nous espérions y faire du butin et te l'apporter. Cependant, nous n'avons rien vu, pas un faucon de passage, pas un épervier de passage. Seulement nous avons rencontré plus d'un millier de rudes gaillards. Ils s'étaient emparés de tous les faucons à l'œil clair, ils ont pris tous les blancs éperviers, et nous, oh Seigneur! ils nous ont roués de coups et couverts de blessures; ils s'appellent la troupe de Tchourilo».

D'après ce que nous en disent les *bylines*, les chasseurs de Vladimir exerçaient la chasse, soit à leur libre gré, soit sur l'ordre que leur donnait leur gracieux prince Vladimir de fournir à sa table des oies, des cygnes, de petits canards gris de passage. La chasse était suivie d'un festin dans la salle d'audience située au centre du palais et ornée de trophées de chasse: les murs y étaient revêtus de fourrures de castors gris, le plafond de zibelines noires; à table les seigneurs-chasseurs boivent du vin vert en portant à la bouche des gobelets dont chacun en contient autant qu'un «*vedro*» et demi (=1 seau et demi=24 cruches) et du doux hydromel, en vidant d'un trait des cornes de taureau qui en contiennent, chacune, jusqu'à un sixième de «*vedro*». Tel est le tableau que les *bylines* nous retracent de la vie des chasseurs à la cour du prince Vladimir. La vérité historique y est mêlée aux fictions poétiques. Une analyse strictement scientifique du contenu des *bylines* constate un assemblage de traits empruntés à différentes époques, de sorte que l'on aurait tort de vouloir l'appliquer exclusivement au règne de Vladimir Sviatoslavitch. Les historiens, en éliminant des *bylines* tout ce qu'elles contiennent de fantastique, les considèrent comme un tableau général qu'il est impossible de rapporter à telle ou telle autre époque historique chronologiquement déterminée. Le Vladimir des *bylines* n'est guère — Vladimir, fils de Sviatoslav, mais tout simplement le type, artistiquement conçu, de l'ancien duc «*in genere*», type, dont nous pouvons retrouver des traits particuliers aussi bien dans Vladimir Sviatoslavitch et Vladimir Vsévolodovitch Monomaque que dans beaucoup d'autres princes de l'ancienne Russie. En se basant simplement sur les faits avérés, l'histoire enlève à Vladimir Sviatoslavitch l'auréole chimérique dont



Copie d'une fresque de la cathédrale de Ste Sophie à Kiev; XI s. (fig. II)

l'avaient paré les *bylines*, et le caractérise tout autrement. Ce n'était nullement un prince belliqueux et de forte trempe; loin de là, il ne brillait guère par un excès de vaillance et de bravoure personnelles. Il ne ressemblait point à son père et paraissait même ne posséder aucun des traits du caractère paternel; il est plutôt probable que la nature l'avait moulé entièrement sur le modèle de sa mère. Celle-ci était l'esclave Maloucha, ménagère d'Olga; quant à savoir par quoi elle a pu inspirer une inclination à l'héroïque Sviatoslav, la chronique ne contient aucun indice qui aurait pu éclairer sur ce point; il n'y a de certain que ceci: une insatiable soif de vie voluptueuse et de douces et tendres émotions formait le trait fondamental du caractère de son fils. Vladimir — le païen, «dominé par la concupiscence et les désirs charnels», s'adonnait entièrement à ce penchant, «amenant chez lui des femmes mariées aussi bien que des filles» [83]). On admettra difficilement qu'une forte passion pour la chasse ait pu se concilier avec des sentiments aussi efféminés et exister à côté de tant de

11



Copie d'une fresque de la cathédrale de Ste Sophie à Kiev; XI s. (fig. III).

mollesse; voilà pourquoi nous ne saurions reconnaître Vladimir, à l'instar des *bylines,* pour un chasseur égal à ses prédécesseurs.

Vladimir eut douze fils, dont deux seulement, Mstislav et Yaroslav, se trouvent mentionnés dans les récits qui ont trait aux chasses princières. C'étaient là deux caractères peu ressemblants l'un à l'autre. Si Yaroslav avait, jusqu'à un certain point, hérité du caractère pacifique de son père, Mstislav, au contraire, était de tout point le portrait de son grand-père Sviatoslav: la même force physique gigantesque; la même puissance d'esprit, majestueuse dans le calme, terrible et foudroyante dans les moments de colère; le même caractère de fer et, pour comble, la même noblesse de cœur. Ce héros «à la face rouge et aux formidables yeux» semblait être éternellement tourmenté par la force exubérante dont la nature l'avait doué: tantôt nous le voyons faire la guerre aux Khozars de la Crimée, tantôt se précipiter effrayant et invincible sur les Kosogues du Couban et terrasser en combat solitaire leur géant Rédédia; si ce n'est sur un champ de bataille, c'est à table, au milieu de ses chers compagnons d'armes, si ce n'est là, c'est à la chasse, mais partout cette force prodigieuse éclate et déborde en torrent impétueux. Ce n'est pas sans raison que le «vieux Bayane» (barde de l'époque de Yaroslav I) lui consacre un chant; et l'annaliste consigne sa mort en peu de mots, qui n'en sont pas moins signifiants: «En 6544 (1036) Mstislav partit pour la chasse, se sentit mal et mourut»[84]).

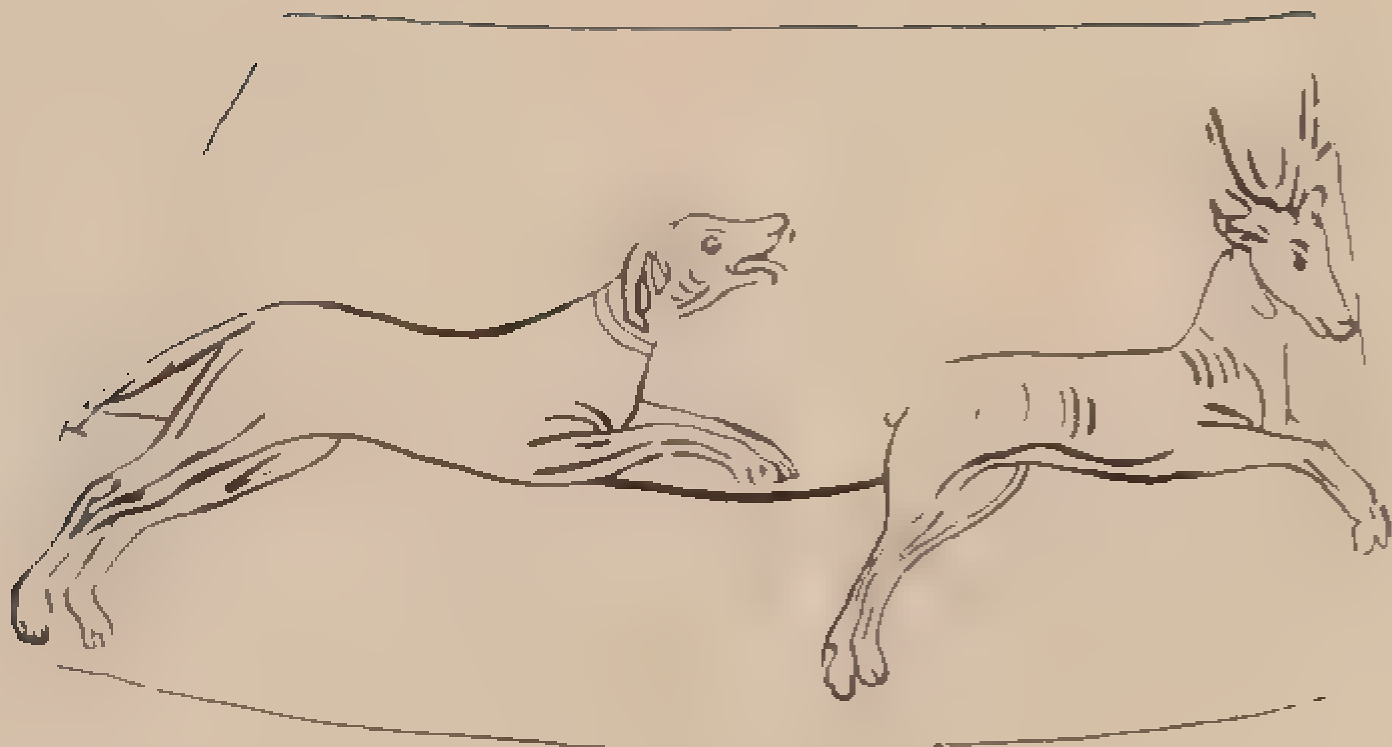
Les annales ne soufflent pas mot de la chasse du grand-duc Yaroslav (1019—1054). Cependant des historiens polonais relatent, que Yaroslav

se livrait en toute tranquillité et insouciance à la pêche sur les bords du Dniéper, quand s'approchait de Kiev (en 1018) l'armée inattendue de Boleslas le Brave[55]). Semblable en ceci à son père, il était peu fait pour devenir un passionné chasseur; c'était un prince tout absorbé par l'irrésistible désir de s'instruire, un amateur passionné de

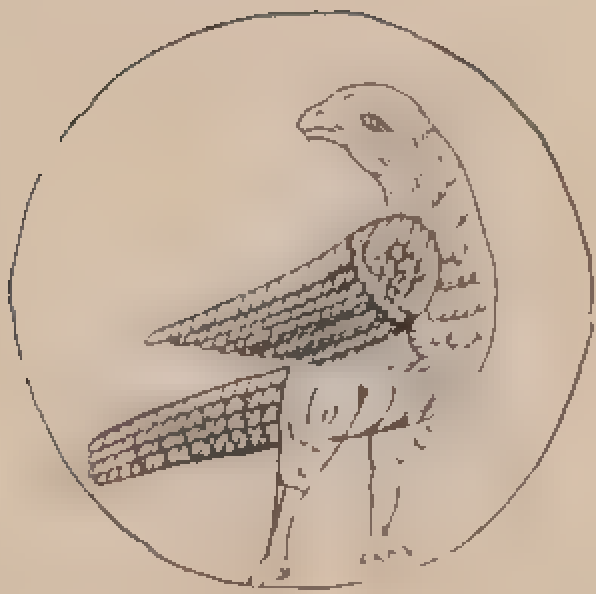


Copie d'une fresque de la cathédrale de Ste Sophie à Kiev; XI s. (pg. 11).

livres, sur lesquels il restait penché jour et nuit. Quoi d'étonnant qu'un aussi sérieux entraînement vers l'étude n'ait pu laisser dans l'âme de Yaroslav que peu de place pour le goût de la chasse? En outre, ce prince était boiteux, défaut des plus embarrassants pour tout chasseur. S'il s'était senti une vocation pour la chasse, il aurait recherché plus souvent, dans des moments de loisir, la société des hommes de sa suite militaire, auprès desquels ce penchant aurait rencontré de la sympathie et trouvé du soutien; mais Yaroslav, différent en cela des autres princes, «aimait extrêmement les prêtres et surtout les moines»[56]). Le choix d'un tel entourage prouve dé[illegible], à lui seul, que ce prince ne pouvait être grand amateur de la chasse[57]). D'ailleurs, il va de soi que l'absence d'une prédilection pour ce genre de passe-temps ne pouvait guère devenir un motif pour Yaroslav de s'en rapporter à elle avec une entière indifférence. Doué de grandes capacités et d'un esprit aussi vaste que lucide, il comprenait toutes les exigences de la vie, et appréciait parfaitement toute la haute importance que la chasse devait avoir pour le bien-être et le développement de son



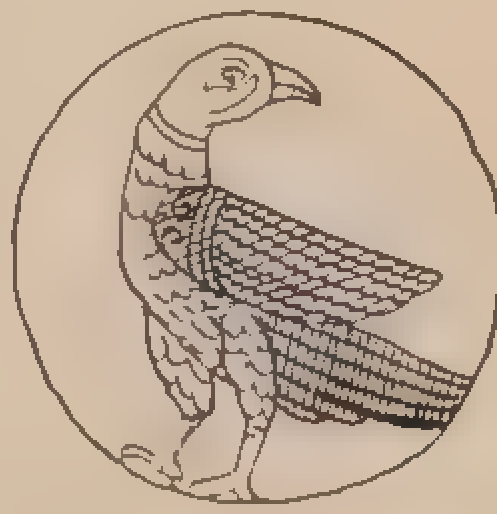
f. V.



f. VII



f. VI



f. VIII



f. IX

Copies de fresques de la cathédrale de Ste Sophie à Kiev; XI s.

peuple. Ceci ressort entre autres de deux monuments qui, l'un littéraire, l'autre matériel, datent tous les deux du règne de Yaroslav le Sage: dans le plus ancien recueil des lois russes, la «*Pravda Roussƙaya*» (Droit Russe), se trouvent quelques articles concernant la contravention aux droits de chasse des particuliers,— et les murs de la cathédrale, construite par Yaroslav à Kïev et consacrée à Ste Sophie, sont couverts de fresques dont quelques-unes représentent des épisodes de chasse, tandis que les sujets des autres sont empruntés, en partie à la juridiction des tribunaux princiers, et en partie à des scènes populaires. Au XVII s. les fresques furent ensevelies sous des couches de badigeon, sur lesquelles on exécuta d'autres peintures; mais cette deuxième couche de plâtre ayant été enlevée au XIX s., la première peinture, plus ou moins endommagée, reparut; aujourd'hui les fresques, exécutées sous Yaroslav, sont rafraichies et restaurées, de sorte qu'elles nous donnent une idée très claire de la chasse, telle qu'elle se pratiquait au onzième siècle.

Toutes ces compositions peuvent être divisées en deux groupes. Les unes représentent la chasse même: chasse pédestre, avec un chien, à l'écureuil (fig. II) et au sanglier (fig. III); chasse équestre à l'ours (fig. IV) et au «*lioutoï zvère*» (à la «bête féroce») (fig. IV, côté gauche); chasse, avec un lévrier, au cerf (fig. V) et chasse, avec le faucon, au lièvre (fig. VI). Les peintures de l'autre groupe concernent l'attirail des chasses princières: on y voit des oiseaux-chasseurs (faucons et éperviers) (fig. VII et VIII), des chevaux de chasse avec le chasseur (fig. I), un musicien (fig. X) et, selon toute apparence, un cuisinier (fig. IX) pour apprêter ce que l'on aura pris en fait de gros et de menu gibier. Dans ces compositions, les chasseurs ne sont armés que d'une lance et d'un arc, d'un casque et d'un bouclier. Sans nous initier à tous les détails de la chasse princière, ces fresques n'en témoignent pas moins de ce que celle-ci du temps de Yaroslav avait atteint un remarquable développement et jouissait déjà d'une certaine organisation, à laquelle Vladimir Monomaque donna plus tard la dénomination «*lovtchy nariad*».



Copie d'une fresque de la cathédrale de Ste Sophie à Kiev; X s. (fig. X).

Des fils de Yaroslav les annales ne mentionnent, à propos de chasse, que Vsévolod (1078—1093), nommément dans le passage suivant, extrêmement intéressant grâce à certains détails qui caractérisent les armes et les procédés des chasseurs du temps. «Lorsqu'en 6596 (1088) Vsévolod, se trouvant un jour à la chasse aux environs de Vychegorod, eut fait disposer les filets et pousser les cris qui font lever les animaux, un énorme serpent tomba des cieux à l'épouvante de tous» [88]). Or, il suit de là, que l'emploi combiné des filets et des cris poussés par un cordon d'hommes («*klitchany*» ou «*oblavtchiki*») qui entourent un certain espace de la forêt et se rapprochent de manière à n'en rien laisser échapper était déjà au onzième siècle usité à la chasse grand-ducale: on chassait ainsi non-seulement les lièvres, mais aussi d'autres animaux.

Avant de caractériser Vladimir Monomaque, citons encore un épisode de la chasse de Volodar Rostislavitch (environ 1120), neveu du grand-duc Yaroslav. Ce prince était au XII s. l'ennemi le plus redouté de la Pologne. Désirant s'en défaire, on envoya auprès de lui Vlaste, le fameux Danois, qui vivait à la cour de Boleslas le Brave. Sous prétexte qu'il était exilé il se présenta, suivi d'une trentaine d'hommes, à Volodar et vécut quelque temps chez lui. Un jour ils se rendirent ensemble à la chasse. A un moment donné, quand, à une grande distance de la ville, le prince, en courant une bête, s'était considérablement éloigné de sa suite dispersée dans la forêt, Vlaste et sa troupe se trouvaient seuls auprès de lui; profitant de l'occasion, ils s'emparèrent du prince et l'emmenèrent prisonnier en Pologne. Dans la suite, Vasilko, frère de Volodar, le délivra de captivité moyennant une forte somme, à laquelle il dut joindre la promesse de soutenir les intérêts des Polonais et de les aider dans leurs entreprises [89]).

Parmi les grands-ducs chasseurs une place tout-à-fait hors ligne est due à Vladimir Monomaque (1113—1125), petit-fils de Yarosłav le Sage et fils de Vsévolod I.

C'est que dans l'histoire des chasses grand-ducales Vladimir représente, en effet, le type artistique par excellence du prince chasseur consommé, type caractérisé par trois qualités fondamentales: une bravoure sans bornes, fondée sur la conviction que la mort n'arrive pas avant l'heure fixée par la Providence; une persévérance qui n'admet ni fatigue, ni besoin de repos, tant que la tâche assumée n'est pas accomplie; enfin, cette confiance dans les propres forces qui crée l'individualité, tant dans les hommes en général que dans les chasseurs en particulier, et qui a pour devise: «tout par moi-même — rien par les autres». Dans ces traits se résume toute la vie de Vladimir Monomaque, une vie toute remplie de constants travaux, de continuels exploits et de fréquents et très sérieux dangers. Dès l'âge de treize ans, Monomaque s'adonna aux occupations qui, selon les idées d'alors, formaient les attributs du rang princier, c. à d. à la guerre et à la chasse. La majeure partie de sa vie s'est écoulée en dehors de sa maison, et il a passé la plupart de ses nuits étendu sur le sol humide des champs ou des forêts; le nombre de ses voyages, en ne comptant que ceux dans des contrées éloignées, s'élève à 83. Chez lui, comme en chemin, à la guerre comme à la chasse, il avait l'habitude de faire toute besogne lui-même *), ne s'accordant de trêve ni jour, ni nuit, ni par les froids les plus rigoureux, ni par les plus accablantes chaleurs; il quittait le lit avant que le jour commençât à poindre, et, une fois levé, il entrait aussitôt en délibération avec sa *«droujina»*, ou bien expédiait des affaires judiciaires, ou bien se rendait à la chasse. Pour celle-ci il s'était passionné encore enfant, du temps où avec son père Vsévolod il allait chasser toute espèce de fauves — et dès lors cette passion, devenue dominante en lui, ne tarda pas à envahir sa jeune

*) De là son surnom «Monomaque» — le proverbe latin dit: *«a potiore fit denominatio»*.



Le grand-duc Vladimir Vsévolodovitch Monomaque;
portrait tiré du «Titouliarnik» du tsar Alexis Mikhaïlovitch.

âme à tel point que, plus les dangers, qu'il s'agissait de courir et que la chasse offrait à chaque pas, étaient grands, plus ils paraissaient avoir d'attrait pour lui et enflammer son ardeur. Il chassait «sans ménager son corps et sans prendre garde à sa tête»; mainte fois son coursier, lancé à fond de train, l'a désarçonné, et dans ces occasions Monomaque se blessa deux fois à la tête et souvent aux bras et aux jambes. Mais bien plus graves furent les accidents provenant de ses rencontres avec des bêtes féroces: deux fois lui et son cheval roulèrent à terre sous le choc des formidables cornes d'un taureau sauvage, et l'on sait que rencontrer les cornes d'un taureau furieux équivaut presque à rencontrer la mort; tantôt c'étaient des cerfs, tantôt des élans qui éprouvaient sur lui la solidité de leur bois ou de leurs sabots; un sanglier lui emporta le glaive que Monomaque, ayant mis le genou gauche à terre, tenait appuyé sur la cuisse droite; un ours déchira d'un coup de dents la housse de son cheval à un cheveu de distance du genou du cavalier; une bête féroce («*lioutoï zvère*») qui d'un bond s'était élancée sur sa cuisse, le renversa, lui et son coursier, «mais», dit Monomaque, «Dieu m'a conservé sain et sauf». Ce qui dans tous ces malencontreux accidents venait puissamment en aide à Monomaque, c'était sa prodigieuse force physique, sa rare habileté et sa grande expérience du métier, desquelles on peut se faire une idée par le seul fait, que de ses propres mains il capturait dans les forêts jusqu'à 10 ou 20 chevaux sauvages en un jour. Pour lui la chasse n'était pas un passe-temps, un simple amusement de prince, mais une affaire sérieuse et d'un intérêt vital, et qui, pour être couronnée d'un succès complet, demandait beaucoup d'ordre, une organisation systématique et une continuelle attention aux moindres détails.

Aussi Monomaque entrait-il lui-même dans les détails les plus minutieux de tout ce qui concernait la chasse: les palefreniers et les chasseurs de sa vénerie recevaient une instruction spéciale, lui-même avait l'œil à tout, aux faucons, aux autours et à tout l'attirail de la chasse; le travail qui aurait dû être fait par les valets, il l'exécutait en personne,

12

afin de leur montrer que tout ouvrage ne réussit que si chacun s'acquitte ponctuellement, consciencieusement et au moment voulu de la tâche qui lui incombe. Cette simplicité de mœurs et cette sévérité vis-à-vis de soi-même à l'égard des devoirs assumés, il les légua aussi (dans son «testament», autrement dit «instruction») à ses enfants, en leur recommandant surtout de ne pas craindre la mort: «Mes enfants, ne redoutez pas la mort, ni à la guerre en face de l'ennemi, ni en face des bêtes féroces à la chasse, mais acceptez et remplissez toute tâche virile, telle que Dieu vous l'enverra; rien ne pourra tourner à votre détriment, si Dieu s'y oppose, mais si Dieu vous envoie la mort, ni père, ni mère, ni frères ne sauront vous en préserver» [90]). Tel était ce prince-travailleur; le peuple lui a conservé un fidèle souvenir et a nourri longtemps une affection toute particulière pour «la race de Vladimir».

Ainsi que le prouve le «testament» de Monomaque, la chasse grand-ducale était parvenue, du temps de ce prince, à un degré de développement très élevé. Des plus variées, grâce à l'abondance des animaux, elle offrait un très grand choix à l'initiative personnelle. A côté de la chasse au faucon existait celle à l'autour et probablement aussi la chasse avec des chiens courants, bien que Monomaque ne fasse aucune mention des chiens. Mais, ce qui est l'essentiel, sa chasse était déjà réglementée, organisée: il existait un «*lovtchy nariad*», c. à d. un personnel d'employés, spécialement attachés à la chasse princière; il est à regretter que dans le «testament» de Monomaque rien ne nous dise, de quels employés se composait ce «*lovtchy nariad*», ni comment les fonctions étaient distribuées entre eux, ni en quelles spécialités se subdivisait le service du «*lovtchy nariad*»; tout ce qu'on peut considérer comme certain, c'est que les fauconniers et les palefreniers en faisaient partie; quant aux autres employés du «*nariad*» nous sommes privés de toute possibilité d'émettre des suppositions de quelque vraisemblance.

N'ayant pas l'intention de poursuivre au delà de Monomaque l'histoire des princes chasseurs de Kiev, nous tenons à dire quelques mots



Le grand-duc
Vladimir Vsévolodovitch Monomaque à la chasse.

des lieux, où ceux-ci chassaient d'habitude. Bien que Kïev fût entouré de grandes forêts qui, situées à très peu de distance de la ville, ne manquaient guère de gibier, les princes, en se rendant à la chasse, s'éloignaient parfois considérablement de leur résidence. Ainsi Igor alla chasser dans le pays de Pskow, Monomaque et son père en firent autant aux environs de Tchernigof et de Tourof. Mais cela paraît n'avoir eu lieu que s'il s'agissait d'organiser de grandes chasses dont le programme comprenait une durée assez prolongée. Pour la chasse qui n'était destinée qu'à procurer un délassement de quelques heures il y avait dans le voisinage de Kïev des endroits giboyeux, où se trouvaient des pavillons construits expressément à l'effet de servir de pied-à-terre aux princes les jours de chasse. Ainsi Vladimir le Saint avait construit sur les bords du Bérestof et de la Lybède le village Predslavléno; Vsévolod I construisit «*Krasny dvor*» (château rouge) qui dans la suite fut détruit par Boniakof, khan des Polovtses. Le château de plaisance de Vladimir était situé au milieu d'une épaisse futaie sur les hauteurs qui longent le Dniéper au nord-ouest de l'endroit où se trouve aujourd'hui la Laure des catacombes; quant au «*Krasny dvor*» de Vsévolod, on y arrivait en se dirigeant, au delà du Bérestof et de la Laure, vers les hauteurs qui dominent le fleuve; là, à peu de distance du monastère de Vydoubetsk, également au nord-ouest de celui-ci, s'élevait ce château sur une colline, dont le versant du côté du Dniéper était extrêmement escarpé. A l'ouest du château rouge existait du temps du grand-duc Vsévolod une petite colonie, autour de laquelle s'étendait un très vaste terrain, en partie boisé, en partie nu et sillonné de ravins et de cavées profondes; ce terrain s'appelait «*zvérinetz*» (parc au gibier), car c'est là que les princes chassaient de préférence, le nombre des animaux y étant très grand, autant dans les cavées que dans l'épaisseur de la forêt. Au delà du parc aux animaux et du château rouge se trouvait, au sud, le «*Sokolny Rog*» (corne aux faucons), propriété des grands-ducs assez étendue, coupée, elle aussi, de ravins et semée par ci par là de quelques rares bouquets d'arbres. Un tel terrain convenait,

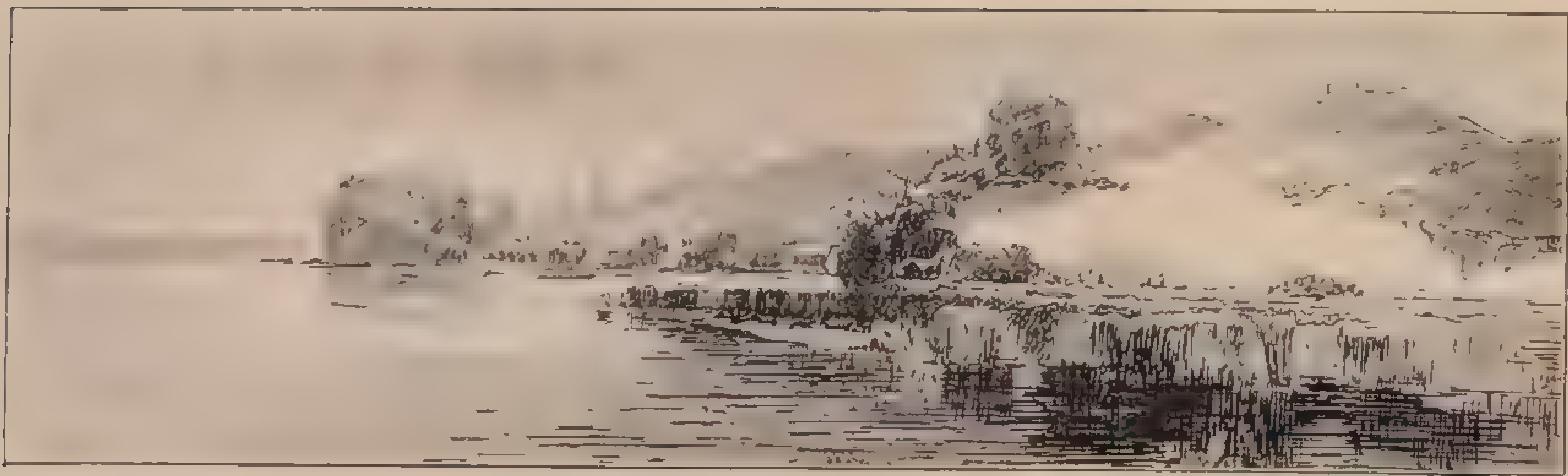




on ne peut mieux, à la chasse avec les faucons; de là son nom («*Sokol*» = faucon) qui, d'autre part, provenait, selon toute probabilité, du fait que ce terrain, en se prolongeant vers les hauteurs, s'y terminait en pointe sur une petite éminence, ce qui le faisait ressembler à une corne («*Rog*» = corne). Peut-être y avait-il là du temps de Vsévolod et de Monomaque une colonie où l'on entretenait et dressait les faucons des grands-ducs [91]).

Pareillement aux princes de Kïev, les autres princes de la Russie du Sud-Ouest — ceux de Tchernigof, de Galicie, de Volhynie — étaient, eux aussi, passionnés pour la chasse, qu'ils exerçaient avec le même entrain et avec tout autant d'art. Ce n'est pas seulement que le genre de vie et l'éducation étaient à peu près identiques, ici et là, mais la nature elle-même, cette riche nature de leur sol, alors encore tout couvert de forêts séculaires et abondantes en toute espèce d'animaux, rendait ces princes forcément chasseurs. A notre grand regret, les annales ne nous donnent pas la possibilité de poursuivre la filiation de cette passion de père en fils chez les princes de Tchernigof et de Galicie; mais nous y trouvons annotés certains épisodes qui se rapportent à la chasse de ces princes, et parfois l'annaliste nous retrace un prince chasseur.

Deux de ces épisodes concernent Sviatoslav Olgovitch, prince de Séversk et plus tard de Tchernigof. En 1180, au plus chaud de la guerre civile entre les Olgovitchs et les Monomakhovitchs, Sviatoslav, désirant expulser les princes Riourik Rostislavitch et David Rostislavitch du duché de Kïev, imagina de s'emparer de David à la première occasion. Or, un jour que David et la princesse, accompagnés de la *droujina*, chassaient en bateaux sur le Dniéper, Sviatoslav, se trouvant sur la rive gauche du fleuve, vis-à-vis de David, faisait semblant de chasser comme eux et masquait ainsi le projet qu'il avait conçu contre David; puis, profitant d'un moment favorable, il l'attaqua à l'improviste, de sorte que David eut à peine le temps de se sauver avec sa femme sur une embarcation, et que sa *droujina* et toutes les provisions («*tovary*» = marchandises) tombèrent entre les mains de Sviatoslav [92]).



Dix ans plus tard, en 1190, et cette fois sans arrière-pensée et sans nourrir de mauvais desseins contre les princes de Kïev, Sviatoslav Olgovitch chassait de nouveau sur les bords du Dniéper. A cette époque la discorde civile avec les Polovtses était apaisée, on avait conclu la paix, et voilà Sviatoslav se rendant avec Riourik, son adversaire d'autrefois, à la chasse, uniquement dans le but de s'amuser. Les expressions dont se sert l'annaliste en parlant de certains détails de cette partie de plaisir, sont très caractéristiques et offrent un grand intérêt au point de vue de l'histoire de la chasse. «L'an 6698 (1190) Sviatoslav et son allié Riourik, ayant rendu la paix à la terre russe et calmé les Polovtses, projetèrent de chasser ensemble sur le Dniéper et se rendirent en bateaux à l'embouchure de la Tesméne, où ils firent un très grand butin d'animaux, se divertirent beaucoup et resserrèrent leurs liens d'amitié, puis, après avoir passé toutes ces journées dans la joie, ils rentrèrent dans leurs foyers» [93]). Il est évident qu'avant d'entreprendre en commun cette chasse, les princes ont dû s'entendre sur la manière de l'organiser, de sorte qu'en s'y rendant ils agissaient d'après un plan arrêté d'avance; après cela, on ne trouvera pas étonnant que le

produit de la chasse fût des plus abondants et procurât aux princes beaucoup d'agrément et de plaisir. Intimement liés par une amitié que ne troublaient ni le souvenir de la discorde passée, ni les soucis que l'avenir aurait pu leur inspirer, les princes s'abandonnèrent entièrement aux impressions si salutaires de la chasse, s'amusant et plaisantant probablement au sujet des épisodes comiques et divertissants qui ne tardent jamais à se produire aux grandes chasses. Il faut supposer que cette chasse se fit à l'aide de chiens et d'oiseaux-chasseurs, vu qu'à la cour de Sviatoslav de Séversk la chasse avec des autours était très à la mode, et que son fils Igor en était grand amateur; celui-ci l'avait cultivée même pendant sa captivité chez les Polovtses après l'infortunée campagne de 1185 chantée dans le poëme «*Slovo o polkou Igorévé*». «Les Polovtses», dit l'annaliste, «lui donnaient pleine liberté de battre les forêts et les champs partout où le cœur lui en disait, et d'y chasser avec l'autour» [94]).

Les notions qui nous sont parvenues au sujet des chasses des princes de Galicie et de Volhynie se rapportent au XII et XIII ss. Ainsi Vladimir, fondateur du duché de Galicie, va chasser à l'embouchure de la Tismianitsa. Environ en 1166, à l'occasion de l'arrivée de l'empereur d'Orient, Andronic Comnène, Yaroslav de Galicie organisa une grande chasse de taureaux sauvages, à laquelle prirent part le prince de Kïev, Rostislav Mstislavitch, et d'autres princes russes. La chasse princière plut tellement à Andronic que, de retour chez lui, il résolut d'en introduire une à sa cour [95]).

Dans la deuxième moitié du XIII s. le trône du duché de Galicie était occupé par Daniel Romanovitch, prince chasseur des plus éminents, ainsi que l'on peut en juger par les faits suivants. En donnant en 1255 le pas de conduite à son armée jusqu'à Groubéchof, Daniel abattit chemin faisant de ses propres mains, au moyen d'un épieu, trois sangliers, son page d'armes en tua trois autres, et Daniel donna la chair de ces six sangliers à l'armée, pour qu'elle eût de quoi bien se nourrir en route [96]). La fondation de la ville de Kholm fut décrétée par Daniel

Romanovitch à la chasse. En chassant, en 1259, dans des champs éloignés de sa résidence, il fit une halte sur une colline boisée d'où l'on jouissait d'une vue extrêmement pittoresque. Cet endroit lui plut tellement qu'il résolut d'y fonder une ville à laquelle il donna le nom «Kholm» (colline) dont les quelques habitants indigènes avaient baptisé depuis longtemps ce ravissant coin de terre [97]). Le prince Vladimir Vasiliévitch de Volhynie, neveu de Danïel Romanovitch, est le dernier digne représentant des princes chasseurs de la Russie méridionale. Par sa fermeté de caractère et par son tempérament de vrai chasseur, Vladimir de Volhynie rappelle Vladimir Monomaque. Il possédait la même bravoure et une tout aussi forte passion pour la chasse, et lui aussi était de cette trempe qui fait aussitôt distinguer le chasseur né chasseur, le vrai chasseur, du chasseur amateur qui ne chasse qu'accidentellement. Si ce dernier se réjouit d'autant plus du succès, qu'il a eu moins de peine à l'obtenir, aux yeux du premier, au contraire, le succès n'a d'importance que s'il a été acheté au prix du danger, de la lutte et des efforts et s'il fournit au chasseur l'occasion de mettre à l'épreuve tout son courage et toute sa force et de se rendre compte du degré de son habileté et de son énergie; en un mot, le vrai chasseur ne tient pas tant au produit de la chasse qu'au drame lui-même et à toutes ses péripéties. C'est cette différence de types de chasseurs qu'a eu, sans doute, en vue l'annaliste en caractérisant dans les termes suivants le chasseur. Vladimir de Volhynie: «L'an 6795 (1287) Vladimir, arrivé malade de Ravo à Liouboml (Lublin), y resta alité tout l'hiver, et c'étaient ses serviteurs qu'il chargeait de chasser à sa place; c'est qu'il était lui-même un excellent et courageux chasseur qui, s'il rencontrait un sanglier ou bien un ours, n'attendait jamais le soutien de ses gens, mais attaquait rapidement et tuait lui-même chaque fauve; voilà par quoi il devint célèbre dans le pays entier, car Dieu lui donna du succès non pas seulement à la chasse, mais en toutes choses, le récompensant ainsi de ce qu'il était bon et juste» [98]). Celui qui écrivit ces lignes avait évidemment de la sympathie pour ce prince chasseur; s'il en eût été autrement,



aurait-il dans des termes aussi flatteurs fait allusion à la très grande différence entre Vladimir de Volhynie et les princes qui, soit à défaut de bravoure, soit parce que la nature ne les avait pas doués d'un tempérament de chasseur, renonçaient à profiter du moment le plus dramatique et le plus intéressant de la chasse, préférant abandonner à leurs obéissants serviteurs l'honneur de soutenir cette lutte suprême, où dans un effroyable corps-à-corps le fauve furieux se défend en désespéré

13

contre le chasseur. Ce n'est pas Vladimir qui, s'il rencontrait un sanglier ou apercevait un ours, aurait attendu que ses gens le rejoignissent; non, il marchait droit à la rencontre de l'animal féroce, comme s'il éprouvait de la joie à mesurer ses forces avec lui, un contre un, et chaque fois, par un coup bien visé et sûr, il le tuait. Aussi le succès et la gloire étaient-ils partout et toujours les compagnons de ce prince chasseur.

Les princes de Tchernigof, de Galicie et de Volhynie chassaient parfois près de leurs résidences; mais s'il s'agissait de chasses plus grandes, ils descendaient ordinairement le Dniéper en bateaux jusqu'à l'embouchure de la Tismianitsa, petite rivière dont le cours forme aujourd'hui la frontière des gouvernements de Kïev et de Kherson. A en juger d'après les résultats de la chasse, à laquelle Sviatoslav de Tchernigof et Riourik Rostislavitch firent un si riche butin en 1190, toute la contrée, qui avoisinait les bords de la Tismianitsa et surtout son embouchure, doit avoir été extrêmement giboyeuse; mais il faut supposer qu'en outre elle réunissait d'autres qualités particulièrement favorables aux grandes chasses régulières.

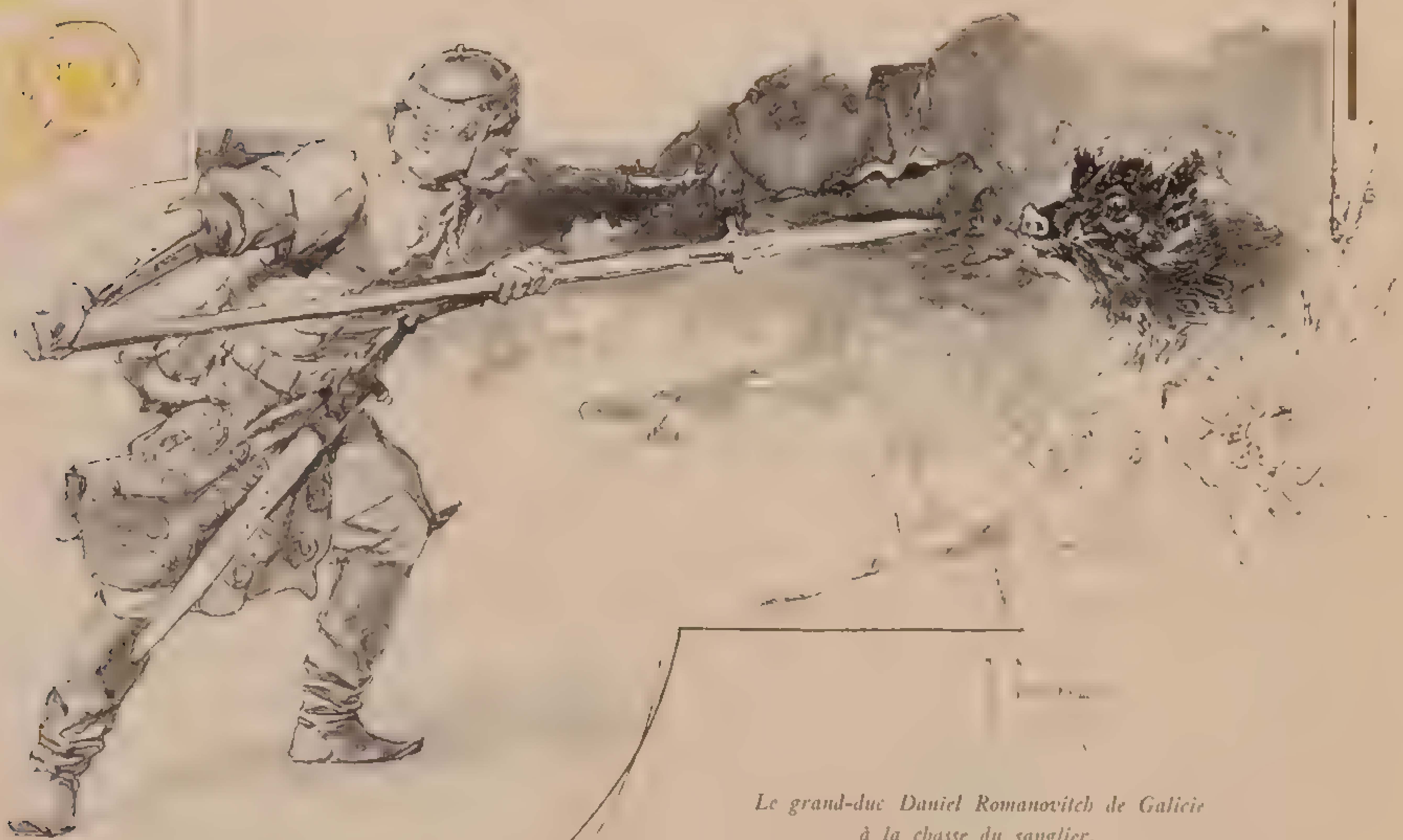
Au point de vue de la chasse, la Russie méridionale offrait un plus vaste espace, commode et avantageux pour ce sport, et plus de variété que la Russie du Nord-Est. Cependant, là aussi on ne manquait guère de tout ce qui pouvait faire prospérer la chasse. Novgorod la Grande et plus tard Moscou ont eu leurs princes chasseurs tout aussi typiques et passionnés que leurs confrères du lointain Midi. Il est même arrivé que l'entraînement outre mesure des princes de Novgorod pour la chasse les empêchait de remplir consciencieusement leurs devoirs directs de gouvernants et les amenait à léser ouvertement les droits établis et les limites de la chasse des particuliers. Sur ce terrain des démêlés fort curieux se sont produits plus d'une fois entre les princes et Sa Seigneurie Novgorod la Grande. L'histoire a consigné deux cas de ce genre. En 1135, après la victoire que les armées de Sousdal et de Rostof avaient remportée sur les Novgorodiens, ceux-ci, mécontents de la conduite de leur prince Vsévolod Mstislavitch, arrêtèrent ce prince et le maintinrent prisonnier





sous la garde d'une forte escouade. «Et voilà les torts qu'on lui reprochait: pourquoi ne prend-il pas soin des intérêts de la population; pourquoi voulait-il rester tranquillement assis à Péréslavl? puis, après avoir voulu marcher contre ceux de Sousdal et de Rostof et l'avoir fait, pourquoi, au lieu de se battre énergiquement, s'est-il enfui le premier? enfin, pourquoi aime-t-il à jouer et à s'amuser au lieu de gouverner les gens, et pourquoi tient-il des autours et une meute de chiens, au lieu de remplir ses devoirs de juge et de gouvernant?» [99]). L'autre cas eut lieu en 1270, sous le règne du grand-duc Yaroslav Yaroslavitch, et fut accompagné d'une explosion plus violente encore du mécontentement des masses. Gardiens jaloux de leurs anciens droits et las de supporter les injustices et les persécutions du prince, les Novgorodiens, décidés à ne plus le laisser enfreindre arbitrairement leurs privilèges de chasse, tant sur le Volkhov, qu'en d'autres contrées, se révoltèrent, prirent les armes, massacrèrent les amis et les conseillers du prince et, après avoir pillé leurs habitations, envoyèrent au prince lui-même une députation chargée de lui remettre dans son château une lettre ainsi conçue: «Pourquoi, Prince, commets-tu des injustices? et pourquoi tiens-tu tant de faucons et d'autours? Le Volkhov est envahi par tes chasseurs de garrots» (*anas clangula*) «et d'autres rivières par tes chasseurs de canards, et ta meute de chiens est grande, et tes chasseurs de lièvres nous privent de la possibilité de chasser dans les champs .... et ce n'est pas tout, Prince, tes autres torts vis-à-vis de nous sont nombreux, et, dorénavant, Prince, nous ne sommes plus en état de supporter tes violences; quitte nous, Prince, à l'amiable, nous saurons nous en choisir un autre» [100]). Si les Novgorodiens se sentaient offensés, ce sentiment et leur indignation n'étaient que très naturels et parfaitement légitimes, vu que cinq ans auparavant, en 1265, Yaroslav Yaroslavitch avait conclu avec eux un pacte, par la force duquel les endroits et la durée de la chasse princière étaient strictement déterminés, parfaitement d'accord avec «l'ancien usage», tel que celui-ci avait existé du temps de ses aïeux et de son père; et

11*



Le grand-duc Daniel Romanovitch de Galicie à la chasse du sanglier.

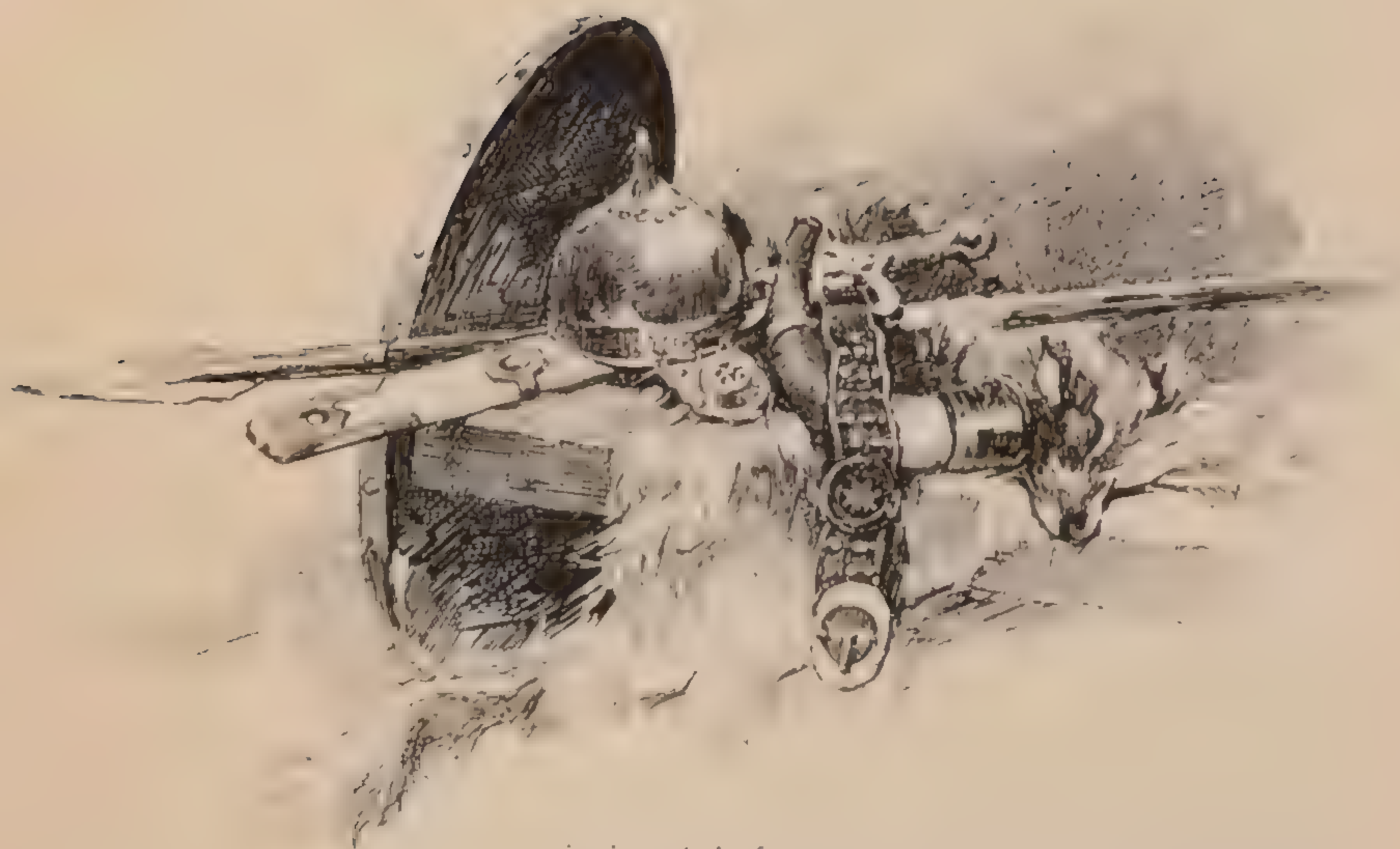
Yaroslav avait baisé la croix en témoignage de la sincérité de sa promesse et de la sainteté de l'acte [101]). En outre, les abus en question n'étaient nullement le résultat d'erreurs involontaires et qui, comme telles, auraient été pardonnables, mais elles se renouvelaient, au contraire, systématiques et avaient le caractère d'une violation du droit d'autrui sciemment commise dans un but ouvertement intéressé. Pour l'histoire de la chasse ce conflit entre les citoyens de Novgorod la Grande et leur prince est plein

d'enseignement, car il prouve d'abord, qu'au XIII s. la chasse avait atteint à Novgorod un haut degré de développement, ensuite, qu'au premier rang des intérêts vitaux des Novgorodiens figurait la chasse, et que le peuple veillait à ce qu'elle fût strictement réglementée et soigneusement protégée contre toute usurpation de la part des princes. Le motif d'une aussi jalouse surveillance des droits de chasse des particuliers doit être cherché dans la très grande importance économique que cette industrie avait pour les Novgorodiens: presque tout le commerce d'exportation de Novgorod se résumait en pelleterie et en marchandises fabriquées de fourrures. Voilà comment, à propos de chasse, les rapports entre les princes et le peuple ont pu s'aigrir, et comment ont pu surgir entre eux des mésintelligences dont Moscou, la voisine de Novgorod, n'avait nulle idée.

C'est sous l'année de 1147 que les annales mentionnent pour la première fois Moscou. Depuis cette époque jusqu'à la moitié du XVI s. ce petit bourg s'élève peu à peu, lutte pour s'emparer de l'hégémonie et finit par devenir d'une insignifiante dépendance de Vladimir, qu'il avait été au début, le centre unique de la vie politique de toutes les Russies. Durant cette longue période Moscou a eu à endurer toutes les calamités du joug tartare et à soutenir une lutte acharnée contre les pays adjacents de Riazan et de Tver, de Pskow et de Novgorod. Enfin sous Ivan III et Vasili III la centralisation de tous les pays russes sous l'unique sceptre de Moscou s'acheva: la Russie une fois unifiée, Moscou en devint le cœur, et les princes de Moscou régnèrent depuis en autocrates de toutes les Russies. Du XII s. au XV s. il n'y avait pas eu, parmi les princes de Moscou, un seul chasseur qui eût pu être comparé aux célèbres princes chasseurs de la Russie méridionale, et pour tout ce laps de temps il ne s'est conservé presque aucun indice relatif à la chasse personnelle des souverains de Moscou, bien que, naturellement, on ne puisse pas admettre qu'ils n'aient pas chassé du tout. Mais, si une chasse princière, régulièrement organisée, doit être considérée partout comme un symptôme certain d'une situation politique solidement établie,

il est évident qu'on aurait tort de vouloir la chercher là où l'ordre politique, en train de se constituer, lutte encore pour son organisation et par conséquent est sujet à toutes les éventualités d'un tel état de choses. C'est donc en vain que nous chercherions à découvrir à Moscou avant le XV s., et même avant le XVI s., des traces d'une chasse grand-ducale largement organisée. Les premiers princes de Moscou, plutôt que de voir dans la chasse une occupation, grâce aux traditions, jusqu'à un certain point obligatoire pour les princes et souverains, s'y intéressent surtout, sous le point de vue du fisc, comme à l'une des plus importantes sources alimentaires du budget de l'Etat. — Ivan Kalita, Siméon le Fier, Dmitri Donskoï protègent jalousement leurs terrains de la chasse à courre et de la chasse à l'oiseau. Tous très économes, c'est à peine s'ils étaient capables de consentir à de grands frais pour l'entretien d'une chasse grand-ducale aux vastes proportions. Mais aux XV et XVI ss., sous l'influence des fréquentes relations avec nos voisins d'Europe, le besoin d'élever la chasse au même niveau qu'elle occupait près des cours des autres souverains européens se fit de plus en plus sentir. Cette nécessité s'imposait autant à cause des usages, consacrés par les relations internationales, que dans l'intérêt de la propre dignité: le prestige des souverains de Moscou en aurait souffert, si l'on avait eu à rougir de la pauvreté des fêtes et divertissements de la cour moscovite.

C'est le règne de Vasili III qui doit être considéré comme l'époque de l'entier et somptueux épanouissement de la chasse grand-ducale à Moscou, et Vasili III, lui-même, comme le plus typique représentant des princes chasseurs moscovites de cette période. On peut dire de lui qu'il était né pour la chasse. Russe par son père et grec par sa mère, Vasili III réunissait en lui la «large nature russe» à la fougue du tempérament grec, qualités qui se manifestaient autant dans le domaine des affaires que dans celui des plaisirs. Il s'adonnait à la chasse comme le tragédien, ou tout autre artiste, s'adonne à son art, et il savait donner à ses chasses un aspect tel que l'imagination de ceux qui y



assistaient était forcément frappée par le grandiose du tableau général, la richesse des mille détails et l'entrain unanime de tous les participants. Une chasse de Vasili était chaque fois une fête bruyante, gaie et splendide. Voici une description que nous en a laissée un témoin oculaire, un étranger distingué, M. Herberstein: Vasili, lui-même, se trouve au centre du tableau; il est vêtu d'une courte tunique brodée d'or, sa tête est couverte d'un casque à deux visières, dont l'une protège le front, l'autre la nuque, et desquelles s'élèvent, en guise de plumes, des lamelles d'or qui, se balançant en avant et en arrière, miroitent au soleil; à ses hanches sont suspendus deux longs couteaux de chasse et un poignard, et à la ceinture une courroie, au bout de laquelle est attaché un boulet de métal. Il monte un grand et superbe coursier de la Cabardie, très magnifiquement harnaché. A la droite de Vasili chevauchaient l'ex-roi de Kazan Chigue-Aley, à la gauche du grand-duc deux jeunes princes, porteurs l'un d'une hache en ivoire, l'autre d'un baton de commandement garni de six plumes; derrière

eux une nombreuse et brillante suite de boyards chasseurs. En rase campagne tout le cortège de chasse ne comptait pas moins de 300 cavaliers. Parmi les serviteurs-chasseurs environ 50 hommes sont habillés de noir, 50 autres de jaune. Les chasseurs chargés du service de la meute, tenant en laisse des chiens de race, lévriers et aboyeurs, guettent le moment de les lâcher. Le grand-duc donne le signal, les chiens sont découplés, les chasseurs s'élancent après eux à bride abattue, et la joyeuse et très divertissante chasse au lièvre a commencé. Les environs retentissent des aboiements des chiens, des cris et des enthousiastes exclamations poussés par les chasseurs au moment où le lièvre est attrapé. Qu'elle était gaie cette chasse et pleine d'animation! Quelle joie pour les chasseurs de tendre l'oreille à tout ce bruit, quelle émotion de suivre d'un œil avide les hauts-faits de leurs chiens, en se demandant, le cœur serré, la meute duquel d'entre eux l'emportera sur les autres et sera proclamée la meilleure; car le propriétaire de celle-là devenait le héros du jour. On se figure aisément les mille sensations diverses que devait faire naître une telle chasse. Amateur passionné de l'art de chasser avec des chiens courants, Vasili partait pour la chasse chaque automne: il allait — comme on s'exprimait alors — «*ossénévat*», c'est à dire «faire sa saison d'automne»[102]). Les endroits où il aimait le mieux à chasser étaient Volok Lamsky (aujourd'hui Volokolamsk, petite ville du gouvernement de Moscou) et Mojaïsk, surtout le premier des deux. A Volok il n'avait commencé à chasser qu'en 1515, c. à d. lorsque deux années s'étaient écoulées depuis la mort de Fedor Borisovitch, dernier prince Volotskoy, et Vasili prit l'habitude d'y passer un mois et plus. C'est ainsi qu'en 1519 il séjourna à Volok depuis le 14 Septembre jusqu'au 26 Octobre [103]).

Pour la dernière fois Vasili chassa en 1533 aux environs de son cher Volok Lamsky, et c'est ici que la mort l'atteignit, presque à la chasse même. Vers la mi-Août il avait été sur le point de quitter Moscou pour aller, suivi de sa cour, chasser à Volok, lorsque le 14 Août le bruit se répandit à Moscou que les Tartares de la Crimée marchaient sur Riazan.

Convention conclue entre Novgorod la Grande et le grand-duc de Tver Yaroslav Yaroslavitch en 1265 et déposée à Moscou aux Archives des affaires étrangères.

Il fallut bien échanger pour quelque temps la laisse contre le glaive. Les Tartares furent bientôt mis en fuite, et le 25 Septembre, le prince, accompagné de son épouse Hélène Glinskaya et de ses enfants, et, content de s'être débarassé des Tartares, célébra la St Serge à la Laure de la Ste Trinité près de Moscou. De là il partit pour commencer la chasse qui avait été ajournée bien contre son gré; mais dans son village d'Ozéretsk il s'aperçut d'un mal qui, tout d'abord, parut n'offrir aucun danger: à la jointure de la jambe et du pied gauche s'était formée une érosion, pas plus grande qu'une tête d'épingle et ne sécrétant pas de matière purulente, mais qui n'en était pas moins douloureuse. Il arriva souffrant à Volok; le dimanche qui suit la fête de la Protection de la Ste Vierge, il assista au diner donné par son favori, le maréchal de Tver Ivan Touryévitch Chigona-Podjoguine, et le lendemain, après avoir pris un bain à la russe, il dina en compagnie des boyards, mais déjà très indisposé et dans ses appartements particuliers. Le mardi matin, par un temps superbe, le prince malade ne put s'empêcher de faire quérir ses veneurs Fedor Mikhaïlovitch Nagoï, Boris Vasiliévitch Diatlof et Ivan Alexéyévitch Bobrichtchef-Pouchkine, et se rendit avec eux au village Colpe; mais la chasse ne fut pas heureuse. Malgré la maladie qui allait toujours s'aggravant, Vasili envoya de Colpe avertir son frère André Ivanovitch qu'il l'invitait à venir chasser, et, lorsque celui-ci fut arrivé, Vasili, bien que cela lui coutât de grands efforts, partit à cheval, voulant à toute force chasser avec des chiens courants; cependant, il ne put avancer qu'à une distance de deux verstes du village. Revenu de la chasse à Colpe, il y dina avec son frère, dans un état de grande prostration de forces; c'était son dernier repas, pris en société; sorti de table, il prit définitivement le lit. On manda le médecin de la cour, Nicolas Boulef, qui ne put soulager le prince; Vasili fut transporté à Moscou, où il ne tarda pas à expirer [104]), après avoir transmis le pouvoir à son fils Ivan IV, âgé de trois ans.

Dans l'histoire de la chasse Ivan IV Vasiliévitch le Terrible apparaît sous la face d'un personnage très original et tout-à-fait exceptionnel, et



Le grand-duc Ivan III Vasiliévitch;
portrait tiré du «Titouliarnik» du tsar Alexis Mikhaïlovitch

son règne prouve à l'évidence, combien, sous l'influence des qualités personnelles du souverain, la chasse grand-ducale russe pouvait parfois subir de modifications, tomber en décadence et changer de caractère. D'une nature richement douée, mais nerveuse et impressionable au possible, ce prince a été dès l'enfance très mal dirigé par les boyards chargés de son éducation. Ceux-ci flattaient ses mauvais penchants et éveillaient en lui de bas et charnels instincts. Les favoris (les Chouisky et les Glinsky) dépravaient systématiquement le jeune Ivan et faisaient de leur mieux pour lui inspirer et développer en lui la cruauté. Encore enfant Ivan commença à chasser, mais on aurait dit que ce qui formait pour lui le principal attrait de la chasse, était plutôt le spectacle du sang répandu et des tourments dans lesquels expiraient les animaux, que tout autre motif d'un ordre supérieur. Même en dehors de la chasse Ivan aimait à tourmenter les animaux, il les précipitait du haut d'un escalier de plusieurs étages et trouvait un inconcevable plaisir à repaître ses yeux des convulsions prémortelles de ces pauvres bêtes agonisantes.

De la cruauté dont il faisait preuve vis-à-vis des animaux il n'y avait qu'un pas à la cruauté envers les hommes. En 1545, se trouvant avec son armée devant Colomna où le khan de Crimée devait venir le saluer, Ivan était un jour occupé à chasser aux environs de la ville, quand cinquante arquebusiers de Novgorod se présentèrent devant lui, pour lui adresser une plainte. Ivan ordonna aux gens de sa suite de disperser cette foule de pétitionnaires. Les Novgorodiens résistèrent, un combat s'en suivit, les fusils furent mis en joue, les sabres brillèrent au clair, et l'incident ne se termina pas sans que le sol fût jonché de blessés et d'hommes tués. Jusqu'en 1547 Ivan chassait très souvent en compagnie de son frère Youri Vasiliévitch et de son cousin Vladimir Andréyévitch et, suivi d'un très grand nombre de boyards, de personnes attachées à sa cour et de serviteurs, il se donnait ce divertissement à Volok Lamsky, à Mojaïsk, Vladimir, Tver, Rjef, Novgorod et Pskow. La chasse qu'il préférait à toutes les autres était celle aux ours; parfois on tenait un



Le grand-duc Vasili III Ivanovitch;
portrait tiré du «Titouliarnik» du tsar Alexis Mikhaïlovitch.

certain nombre de ces animaux tout préparés d'avance à cette fin dans les villages des domaines tsariens.

De 1547 à 1560, sous l'influence de Sylvestre et d'Adachef, un grand revirement s'opère dans l'humeur du tsar. Ivan se repent de ses péchés de jeunesse, il prie le peuple de les oublier et promet de se vouer dorénavant tout entier à la tâche de régner en souverain juste et clément. Et ici commence, en effet, une lumineuse époque de travaux sérieux et persévérants, consacrés tant à la prospérité et au bien-être de la nation elle-même qu'au succès de la politique extérieure. Des voyageurs étrangers, des anglais, font les éloges du tsar russe, disant qu'il ne se lasse pas de s'occuper d'affaires et que, plongé dans les soucis du gouvernement, il évite les distractions, ne pense ni à la musique, ni à la chasse, laquelle, selon la très caractéristique mode de ce temps-là, se désignait par le mot «*prokhlada*» (rafraîchissement, délassement d'esprit, récréation). Dans ces conditions la chasse commença à languir, et son organisation à se détériorer. Ainsi, la guerre une fois terminée, Etienne Bathori fit prier Ivan, par un envoyé extraordinaire, de lui céder quelques éperviers rouges, Ivan ordonna de répondre à Bathori «qu'il enverra en chercher sur la Dvina et sur les côtes de la Mer Blanche, car les éperviers exquis qu'il possédait dans le temps, n'existent plus, et il y a longtemps qu'il a cessé de cultiver la chasse, de grands chagrins étant venus l'affliger». Ceci se passait sur le déclin de la vie d'Ivan, dont le règne à ce moment-là, depuis plus de 22 ans (nommément depuis l'année 1560) était entré dans une troisième et dernière période, la sanglante période de l'«*Opritchnina*», de continuelles condamnations à mort et d'épouvantables cruautés de toute espèce. La chasse, si longtemps oubliée, à la cour d'Ivan, y était en quelque sorte redevenue de mode, mais alors elle avait changé de rôle, Ivan lui en ayant réservé un autre tout exceptionnel: celui d'exécuter dans certains cas les cruels desseins du tyran, en devenant l'instrument de révoltants supplices! Ivan qui habitait, entouré de ses «*Opritchniks*», le bourg d'Alexandrovsk, passait

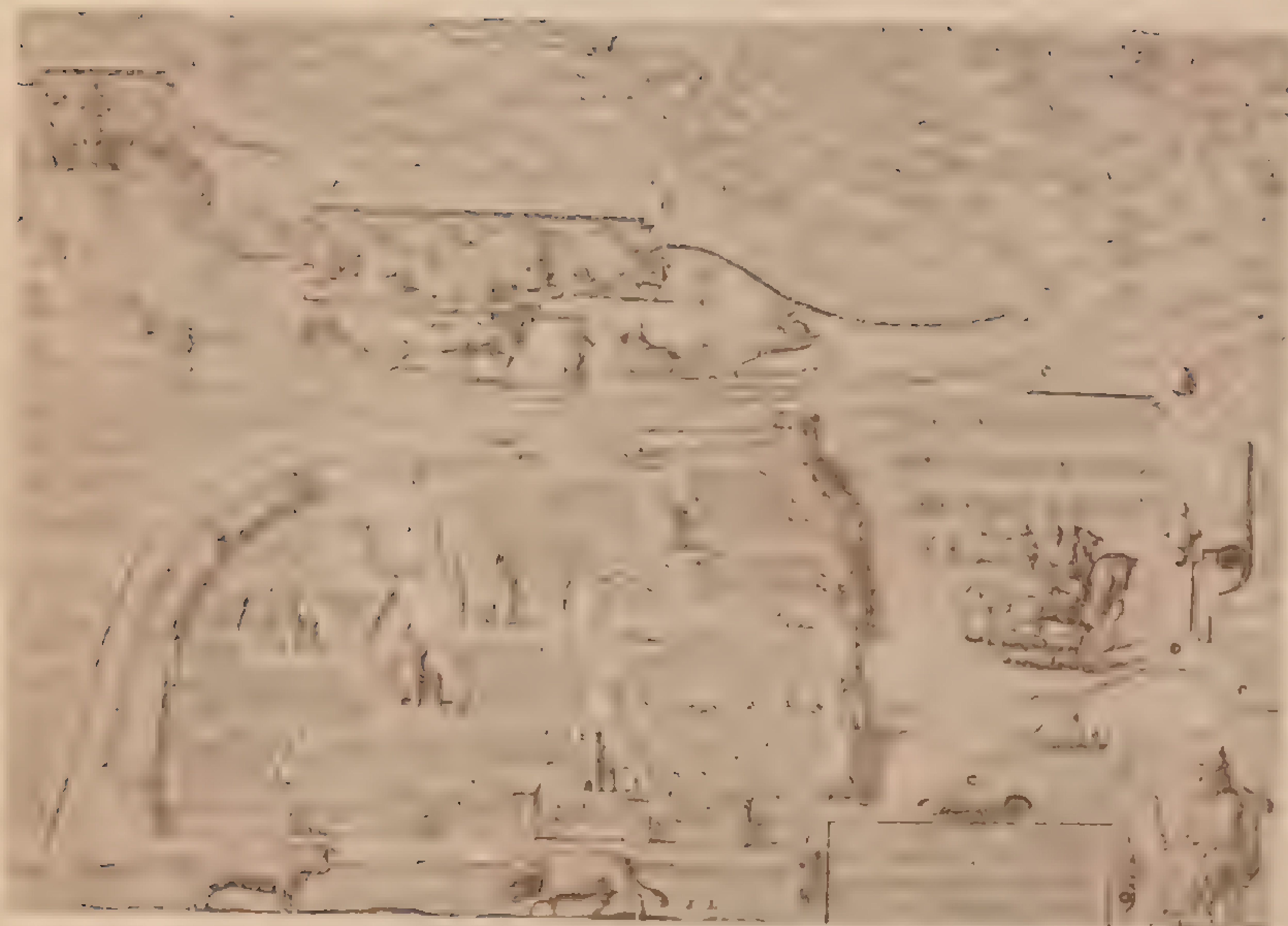






Le baron Sigismond de Herberstein,
revêtu du costume russe qui lui avait été conféré par le grand-duc Vasili III Ivanovitch;
d'après une gravure sur bois contemporaine.

souvent des heures entières dans la prière, il priait jusqu'à la défaillance, plus souvent encore il cherchait à s'étourdir en s'adonnant à de bruyants banquets et à la débauche, et maintes fois il lui est arrivé de se rendre directement à la chasse des fauves, en sortant des lieux où l'on venait



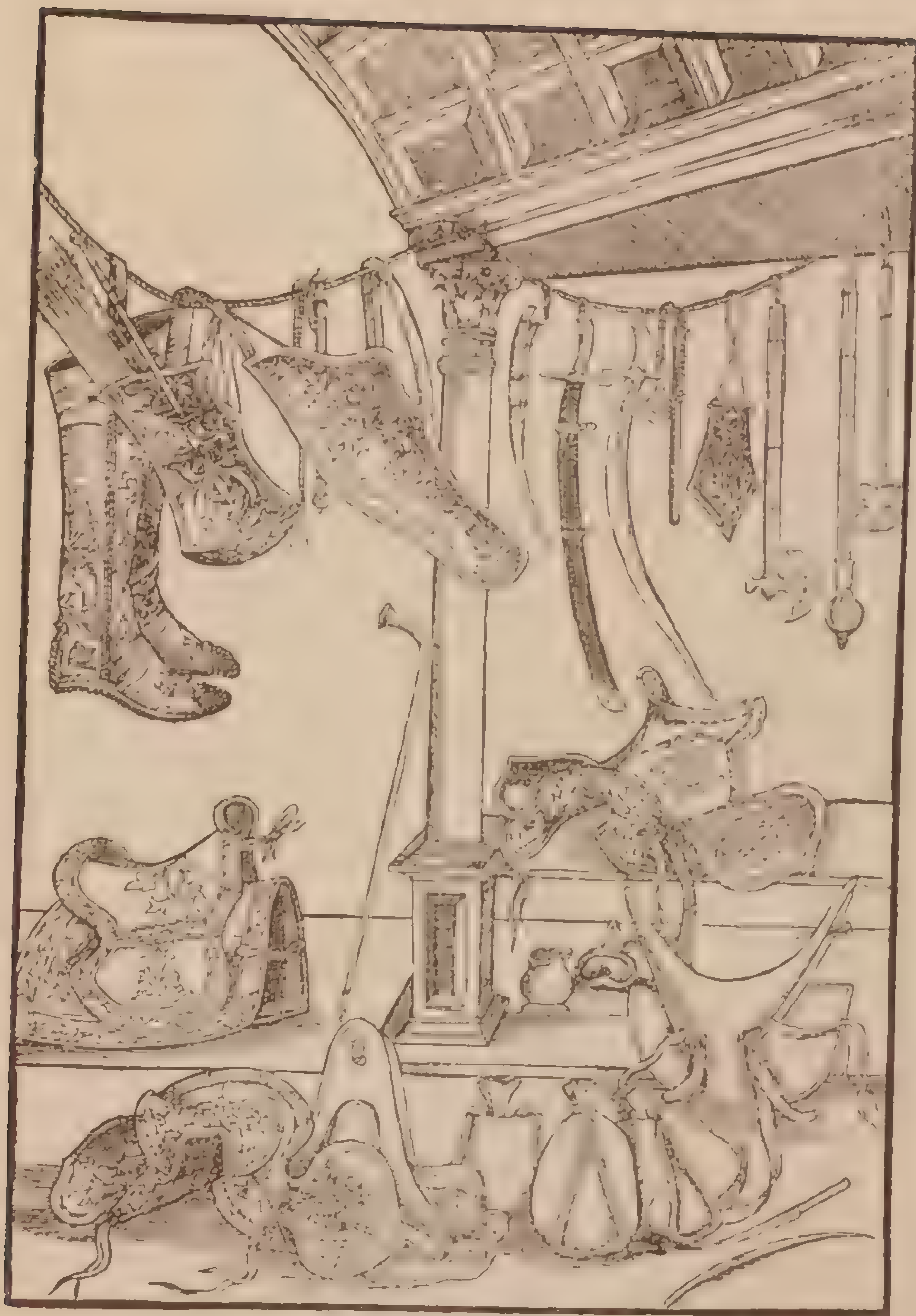
Vue de la ville de Moscou à vol d'oiseau;
tiré du «Voyage en Russie» de Herberstein; fin du XVe s.

de supplicier des condamnés. Comme par le passé, il aimait la chasse aux ours; mais alors la fantaisie lui vint de modifier cette chasse de façon à ce qu'il ne fût plus question de faire tuer l'ours par des hommes, mais de faire déchirer des hommes par des ours; si par hasard un rassemblement de gens du peuple se faisait devant le palais, Ivan donnait l'ordre de lâcher sur eux deux ou trois ours, et il s'amusait à assister à l'effroyable alarme qui en résultait et aux cris désespérés des malheureuses victimes de cette atroce plaisanterie; d'ailleurs, les personnes mutilées dans ces occasions étaient toujours récompensées par lui: il leur donnait une pièce d'or ou même plus. Un étranger, Pierre de Erlésund, raconte le fait

15

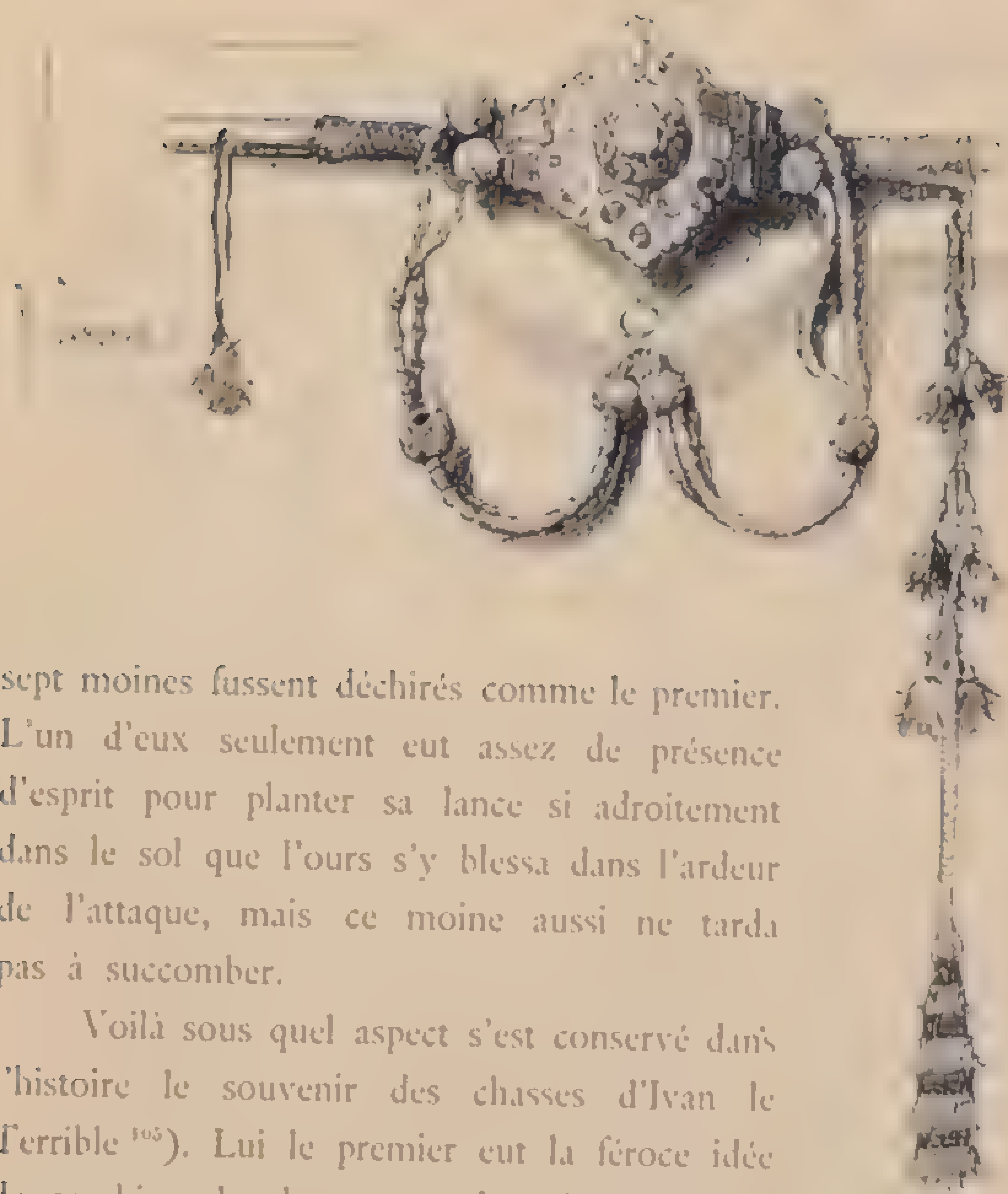


Carte de la Moscovie tracée par Herberstein; collection de P. Y. Daschkow.



suivant: «Le Terrible, peu de temps avant sa mort prenait plaisir à se donner le spectacle de la lutte entre des prisonniers et des ours; parmi les prisonniers il y avait un polonais, homme à la fois robuste et agile, qui employa la ruse d'introduire dans la gueule de l'ours une pierre de dimensions moyennes, de saisir la langue de l'ours et de s'y cramponner avec une telle force, que l'ours ne tarda pas à suffoquer; ce trait aussi hardi qu'adroit enchanta le Terrible qui fit relâcher le polonais et lui donna un cadeau». Dans cette période, Ivan commence à se servir des ours et des chiens, non-seulement dans des buts de chasse, mais encore pour faire mettre à mort par eux les personnes auxquelles il lui plait de faire subir la peine capitale, et les contemporains furent dés lors plus d'une fois témoins de scènes atroces dont la stupéfiante cruauté dépassait tout ce que l'imagination d'Ivan avait enfanté jusque-là d'horribles tortures. En 1575, le Terrible, ayant retiré sa grâce à Léonide, archevêque de Novgorod, le fit revêtir d'une fourrure d'ours et déchirer par des chiens; et cette scène amusa à un tel point le tsar qu'«il ne sût plus», selon l'expression de Pierre d'Erlésund, «sur quel pied danser». Une autre fois le Terrible livra aux ours des moines tombés en sa disgrâce, et voici la description qu'un étranger, l'anglais Horsey, nous a laissée de ce supplice: Le Terrible ordonna d'amener au bourg d'Alexandrovsk de grands ours sauvages et affamés qu'on introduisit dans une arène assez spacieuse et close de toute part par une haute muraille; aprés cela on y fit entrer successivement sept gros et graves moines dont chacun tenait d'une main une croix et un chapelet et de l'autre, grâce à une haute faveur du tsar, en guise d'arme de défense, une lance de cinq pieds de longueur. Quand fut déchainé le premier ours, il s'élança, la gueule béante, vers le mur, se jeta avec férocité sur le moine, l'étouffa, le mit en pièces et le dévora comme un butin très bien-venu, après quoi, pour comble d'amusement, les gardes du corps couchèrent l'ours en joue et l'abattirent. Sur ce un autre moine fut introduit et un autre ours, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les





sept moines fussent déchirés comme le premier. L'un d'eux seulement eut assez de présence d'esprit pour planter sa lance si adroitement dans le sol que l'ours s'y blessa dans l'ardeur de l'attaque, mais ce moine aussi ne tarda pas à succomber.

Voilà sous quel aspect s'est conservé dans l'histoire le souvenir des chasses d'Ivan le Terrible [105]). Lui le premier eut la féroce idée de combiner la chasse avec la peine de mort; mais l'impartialité nous force d'avouer que des combats d'homme à ours, ce spectacle grossier et inhumain, avaient commencé encore sous le règne de son père et n'ont pas été aussitôt abolis par ses successeurs.

A l'égal de son père et de son grand-père, le tsar Fedor Ivanovitch aimait à assister aux «comédies d'ours» et aux combats avec des ours. Parfois on lui procurait le divertissement de courir le loup ou le renard. Les sources russes ne sont que peu explicites à ce sujet; quelques-unes attestent que parfois il chassait à l'oiseau aux environs des villages «Bratochino» et «Toninskoyé». Nicolas Varkatch, ambassadeur de l'empe-



Le tsar Ivan IV Vasiliévitch;
portrait tiré du «Titouliarnik» du tsar Alexis Mikhaïlovitch.

reur romain, raconte qu'en Octobre de l'année 1593 Fedor Ivanovitch a chassé des élans pendant deux jours de suite et pris de ses propres mains, en cette circonstance, un renard noir. Sous son règne le matériel de la chasse tsarienne s'est complété de chiens de races anglaises, des marchands anglais lui ayant fait présent de douze chiens pur sang, chiens d'arrêt et lévriers, et, en outre, de bouledogues et de deux lions dressés et accompagnés du petit tartare qui les avait apprivoisés. Mais, somme toute, Fedor Ivanovitch n'a pas laissé après lui de trace très marquée dans l'histoire de la chasse: c'était un homme maladif, peu intelligent et apathique [106]).

Quant à Boris Godounof, il ne nous est parvenu que le seul récit de Horsey, par lequel nous apprenons que Godounof chassait avec des faucons. D'après ce récit Boris, bien avant qu'il ne parvînt à porter la couronne des tsars, se rendit un jour à la chasse avec quelques faucons et prit avec lui Horsey, afin que celui-ci pût observer «comment dans les airs les éperviers poursuivent les grues, les cigognes et les cygnes sauvages, jouant de leurs griffes pointues, ni plus ni moins que s'ils étaient des rois, toutefois en se gardant bien de léser ou de tuer le gibier». Bientôt un nombre assez considérable de boyards arrivèrent au même endroit dans l'intention d'y chasser à leur tour; mais un pauvre moine ayant averti Boris, non sans faire une claire allusion à ce groupe de boyards, qu'il aurait tort de prendre pour des amis tous ceux qui viennent assister à ses récréations, Boris eut hâte de s'éloigner du champ, traversa la rivière à gué et gagna le palais par des voies où il se savait à l'abri de toute poursuite [107]).

Avec l'avénement du faux Dimitri une grande animation se fit remarquer dans la chasse tsarienne, une transition très accentuée — des combats avec des ours et de ces divertissements qui consistaient à faire attaquer un fauve en champ clos par une meute de chiens — à la véritable chasse active dans les forêts et en rase campagne. Evidemment, la chasse tsarienne pouvait alors s'attendre à une époque de réorganisation et d'amé-



Le tsar Fedor Ivanovitch;
portrait tiré du «Titouliarnik» du tsar Alexis Mikhaïlovitch.

liorations d'après le modèle de la chasse très bien ordonnée et très perfectionnée des rois de Pologne et des princes de la Lithuanie. En Pologne, la chasse royale avait pris un grand développement aux XI, XII et XIII ss.; la régale de la chasse (« *pravo lesné* ») y avait été introduite. Sous le règne de Henri le Barbu (XIII s.) figuraient parmi le personnel de la chasse royale: un grand veneur (« *venator* »), un fauconnier (« *falconarius* ») et un chef de la chasse aux castors (« *castorarius* »). Au XIV s. Jagellon se distingua par une grande passion pour la chasse, et au XVI les trois Sigismonds (I, II, III) furent des chasseurs tout aussi intrépides que lui. D'après ce que relate l'historien lithuanien Strikovski (Hist. Pol., livre X, pag. 116), Guédémine (XIV s.), que nos annalistes appellent le premier grand-duc lithuanien, se fixa dans la ville de Troki, fondée par lui et nommée ainsi à cause du grand nombre d'animaux tués sur cet emplacement par ses chasseurs qui avaient pour habitude d'attacher à leurs selles le butin de la chasse (le mot polonais « *troki* » signifie « liens », « courroies »). Un jour ce prince chassait sur les bords de la Vilia, couverts alors de très épaisses forêts; il y arriva suivi de toute sa cour et tua de ses propres mains un taureau sauvage, sur une montagne qui jusqu'à nos jours s'appelle « *tourovaya gorà* » (montagne du taureau). Les cornes de cet animal, montées en orfèvrerie, furent longtemps conservées au trésor princier. Aux festins que donnait Vitold, on lui servait ordinairement ces cornes remplies de vin, et en 1429 il fit cadeau de l'une d'elles au roi de Hongrie Sigismond, lors du célèbre congrès des souverains et princes à Loutsk [108]).

C'est à la cour de Sigismond III qu'avait été reçu le faux Dimitri [109]). Doué d'une intelligence incontestable, de beaucoup d'énergie et d'initiative, et en même temps très grand amateur des jouissances de la vie, Dimitri commença, dès les premiers jours de son règne, à habituer la société russe — qui jusque-là avait langui dans d'étroites habitations et s'était morfondue dans l'austérité et le rigorisme de ses mœurs — aux agréments de l'ouverte et joyeuse vie européenne. La musique, les danses et la chasse,

16



Le tsar Boris Féodorovitch Godounof;
portrait tiré du «Titouliarnik» du tsar Alexis Mikhaïlovitch.

les promenades et les courses de chevaux devinrent les distractions de presque tous les jours. Le faux Dimitri, malgré sa laideur, avait de la prestance, et il était adroit et d'une galanterie chevaleresque; il avait l'œil à tout, et dirigeait tout lui-même. Si l'on arrangeait, comme par le passé, des combats avec des ours, loin d'en rester simple spectateur, Dimitri entrait lui-même dans l'arène et, en présence de sa cour et du peuple, portait de main de maître le coup mortel à l'ours; ce qui, naturellement, ne manquait pas de donner un intérêt tout particulier à ces sortes de combats. D'après ce que raconte le pasteur protestant Martin Baer, le faux Dimitri, se trouvant une fois avec des boyards au village «Taïninskoyé», donna ordre de déchainer un ours sauvage, lui sauta en croupe et le tua du premier coup. Cependant, il préférait chasser avec des chiens ou avec des faucons et, en se rendant à la chasse, il montait toujours un coursier dont l'ardeur approchait de la frénésie; s'il lui arrivait d'aller prier dans les églises, il ne s'y rendait pas en grand carrosse d'apparat, mais faisait avancer le plus fougueux de ses chevaux, s'élançait lestement en selle et partait travaillant son coursier en cavalier consommé, — selon l'expression de l'étranger Pierre d'Erlésund «comme un vrai chevalier»; Dimitri ne permettait pas aux palefreniers de lui apporter un banc pour arriver plus facilement à l'étrier; il détestait cette manière de se mettre à cheval, qui avait été celle des grands-ducs, ses prédécesseurs. Ses contemporains attestent que dans sa meute se trouvaient les meilleurs chiens anglais, dressés tout exprès pour attaquer l'ours [110]). Toutes ces données nous permettent de croire que le faux Dimitri promettait de devenir un réorganisateur très énergique et très entendu de la chasse russe. Mais, au milieu des troubles étourdissants qui ne tardèrent pas à éclater, les Russes eurent autre chose à faire qu'à s'occuper de chasses et de réjouissances, de sorte que l'on peut considérer le faux Dimitri comme le dernier de la série des princes chasseurs de l'ancienne Russie.

L'avénement de la dynastie des Romanof inaugure dans l'histoire de la chasse un nouveau période. Le boyard Fedor Nikititch Romanof, père

16*

du tsar Mikhaïl Fedorovitch, avait été amateur passionné de la chasse et excellent cavalier. Sa beauté, sa mise élégante et son très grand air étaient passés à l'état de proverbe. En 1601 il fut accusé d'avoir voulu attenter à la vie de Godounof, on le fit moine à son corps défendant et on l'interna au couvent de St Antoine de Siisk; son épouse Xénia Ivanovna dut également prendre le voile et fut exilée au delà de l'Onéga, dans le district de Yégorief; enfin, leur fils en bas âge, Mikhaïl, et sa sœur furent envoyés à Biéloozéro. Forcé de prendre le froc, Fedor Nikititch qui, depuis qu'il était entré en religion, s'appelait Philarète, souffrait de la séparation de sa famille et passait ses jours dans le chagrin au monastère. «Que je suis malheureux! Souvent, lorsque je pense à ma femme et à mes enfants», disait-il, «j'éprouve au cœur comme un coup de lance». A la suite d'un rapport qu'avait présenté l'inspecteur Voyéïkof, Godounof écrivit au mois de Mars de l'année 1605 à Yone, supérieur du monastère de St Antoine: «mais le moine Philarète ne vit pas conformément à la discipline du couvent, il est toujours à rire, on ne sait trop de quoi, et parle de choses mondaines, d'oiseaux-chasseurs et de chiens». Ce passage de la lettre, tout laconique qu'il est, ne laisse pas d'être fort instructif à l'égard du fait que la passion de la chasse est héréditaire dans la dynastie des Romanof et qu'elle a été particulièrement forte dans Alexis Mikhaïlovitch, petit-fils de Fedor Nikititch, et dans Pierre II, arrière-petit-fils d'Alexis Mikhaïlovitch [111]).

Ce que nous venons de dire des princes chasseurs qui ont régné en Russie du IX au XVI s. caractérise, nous semble-t-il, suffisamment la marche générale du développement de la chasse princière dans l'ancienne Russie. Nous avons vu, comment dans le cours des temps, le caractère de la chasse s'est peu à peu modifié, comment aux différentes époques les circonstances particulières et les qualités personnelles des princes s'y sont constamment réfléchies. Les transformations que subissaient au cours de ces huit siècles le genre de vie et les conditions économiques du peuple russe, devaient nécessairement réagir sur le rôle que la chasse jouait dans



la vie des princes et dans l'organisation générale de l'existence nationale. Tout d'abord, au début de la vie russe, la chasse princière avait eu une signification plus vaste et plus compliquée qu'aux époques plus rapprochées de la nôtre, où la chasse n'était plus qu'un agréable passe-temps des princes. Pour ceux de l'ancienne Russie elle avait été avant tout une école qui les préparait à la guerre. C'est à la chasse que Sviatoslav Igorévitch et Vladimir Monomaque se familiarisent avec le métier des armes, c'est là qu'ils s'habituent à toutes les fatigues et privations, comme à tous les dangers de la vie du guerrier, et qu'ils développent en eux les qualités indispensables à un prince appelé à porter les armes contre l'ennemi et à gouverner ses sujets. On connait des cas où des princes se sont rendus directement de la chasse à la bataille: en 1193 Rostislav Riourikovitch, s'étant préalablement entendu avec les Clobouks noirs (petite peuplade nomade de la Russie méridionale), partit de Tchernobyl, où il venait de chasser, et attaqua subitement les

Polovtses, «sans s'être donné le temps d'aller auparavant prendre congé de son père» [112]).

Mais ce qui avait encore plus d'importance pour les princes c'était



Le faux Dimitri;
d'après un portrait contemporain conservé au château de Vichnévetski.

le côté économique de la chasse. Les princes de l'ancienne Russie chassaient autant pour leur plaisir qu'à cause du butin. Ainsi Sviatoslav Igorévitch (X s.) tire du produit de la chasse les moyens d'entretenir son armée. Vladimir Monomaque (XII s.) appelle sa chasse directement

un « travail ». Vladimir de Volhynie (XIII s.), étant alité pour cause de maladie, envoie ses serviteurs tuer du gros et menu gibier. Bien que parfois les princes, comme par exemple Sviatoslav de Tchernigof et Riourik Rostislavitch en 1190, se rendissent à la chasse uniquement dans l'intention de se divertir, il faut, cependant, avouer que presque jusqu'au XVI s. la chasse des grands-ducs avait principalement le caractère d'un métier lucratif. En poursuivant plus loin l'histoire de la chasse grand-ducale et tsarienne nous verrons (au chapitre IV) que les princes étaient possesseurs de domaines de chasse, auxquels ils tenaient beaucoup, car ces domaines représentaient une partie très considérable du revenu des grands-ducs. Ce n'est que sous le règne de Vasili III, que d'une part, sous l'influence des relations qui s'étaient établies avec les autres cours d'Europe, d'autre part, grâce au développement général qu'avait pris la vie économique et industrielle du peuple russe, la chasse des grands-ducs acquiert principalement la signification d'un divertissement du souverain, toutefois sans perdre entièrement l'importance matérielle qu'elle avait eue jusque-là et qui dorénavant sera reléguée au deuxième plan.

Outre cela la chasse avait encore une certaine importance comme moyen de nouer et d'entretenir de bonnes relations avec les souverains étrangers. Depuis les temps les plus anciens, l'usage s'était établi de donner, en cadeau, aux ambassadeurs des puissances étrangères de précieuses fourrures. Encore Igor (X s.), après avoir ratifié la paix conclue avec Byzance, fit présent aux ambassadeurs grecs, au moment de les congédier, de différentes marchandises russes, parmi lesquelles de magnifiques fourrures brillaient au premier rang. Du temps du joug tartare les khans recevaient des princes russes, outre le tribut, des cadeaux qui tantôt consistaient en fourrures de grand prix, tantôt en oiseaux-chasseurs. De tels cadeaux, en quelque sorte obligatoires, s'appelaient «*pominecki*» (souvenirs), et même après que les Russes eurent secoué le joug tartare, ces cadeaux se maintinrent dans les usages, particulièrement vis-à-vis des khans de la Crimée, des sultans turcs et des schahs de Perse. En 1494, lors de



la conclusion de son alliance avec le khan de Crimée Mengli-Ghiréï, Ivan III ordonna à notre ambassadeur, le boyard Nikita Béklémichef, de consentir, en cas d'insistance de la part du khan, à ajouter le passage suivant au traité de paix: «Toi, grand-duc, assumes l'obligation de me donner à moi, le roi, tous les ans des souvenirs ou cadeaux». Ce Mengli-Ghiréï aimait à recevoir des présents! il priait de lui envoyer des éperviers et des fourrures de zibeline pour le sultan de Turquie — et Ivan III les donnait. Dans la description bien connue que le marchand Afanassy

Nikitine fit de son voyage aux Indes il est dit que l'ambassadeur de Mengli-Ghiréï, s'en retournant de sa mission auprès d'Ivan, transportait une énorme quantité d'éperviers, jusqu'à 90 de ces oiseaux: «J'ai attendu», dit Afanassy Nikitine, «à Novgorod pendant deux semaines l'ambassadeur tartare Chirvachine Assambeg, et quand il revint de chez le grand-duc Ivan il avait avec lui 90 éperviers». Il est difficile d'admettre qu'Afanassy Nikitine fût dans le vrai, en parlant d'un nombre aussi considérable d'éperviers, nombre absolument improbable: le prix des éperviers étant très élevé et leur transport des plus embarrassants, vu qu'il occasionnait toujours de très grandes difficultés, on n'offrait ordinairement en cadeau qu'un petit nombre de ces oiseaux. Sous Vasili III Mengli-Ghiréï renouvela l'alliance avec Moscou; en y expédiant en 1508 le projet du traité à conclure, il prie entre autres que Vasili lui envoie des oiseaux-chasseurs et des dents de morse [113]). Un autre khan, Saïne-Ghiréï, après l'invasion qu'il fit en Russie, demanda également au grand-duc de l'argent, des oiseaux-chasseurs, un boulanger et un cuisinier [114]).

Vingt ans plus tard, en 1556, Ismaïl, prince de la horde de Nogaï, écrivit à Ivan le Terrible: «Envoie moi trois oiseaux (un épervier, un faucon et un autour) et beaucoup d'étain, et beaucoup de safran, et des couleurs en quantité, et beaucoup de papier, et 500,000 clous» [115]). Lorsqu'en 1600 on envoya en Perse une ambassade russe qui, composée du prince Zasékine, du gentilhomme Zasetsky et du secrétaire Charapof, était chargée de conclure un traité d'alliance avec le schah Abbas, elle prit avec elle, entre autres objets destinés à être offerts en cadeau de la part de Boris Godounof et du tsarévitch Fedor Borisovitch au schah, quelques éperviers, des fourrures de zibeline et de renard noir, deux arquebuses à rouet, une boite à poudre allemande, gravée au burin, et, selon le désir du schah, un ours dressé à faire lever des ours de leurs tanières, deux lévriers et deux chiens de cette belle race russe des «*médélians*» qui sont de taille tellement énorme qu'ils attaquent l'ours en combat singulier [116]). Quant aux sultans de Turquie, il est notoire que lorsque le sultan Soliman fit

17



Chasseurs moscovites;
d'après une eau-forte exécutée par Van de Laer vers la fin du XVI s. Collection de P. Y. Daschkow.

partir pour Moscou vers la fin de l'année 1530, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, le turc Akhmet, chargé de porter à Vasili III l'expression des sentiments d'amitié du sultan, il donna en même temps l'ordre à Akhmet d'acheter à Moscou quelques éperviers et des fourrures de zibeline [117]).

Les relations avec les souverains européens étant devenus de plus en plus fréquentes aux XV et XVI ss., la chasse plus d'une fois fut appelée à y jouer un rôle et à concourir dans une certaine mesure à la réalisation de buts politiques. Tout d'abord nous rappelerons ici l'intéressante correspondance, occasionnée par le fait que des habitants du territoire limitrophe russe avaient licencieusement chassé sur le territoire lithuanien. En 1456 le roi Casimir écrivit à Ivan Fedorovitch, grand-duc de Riazan: «Le prince Dmitri Poutiatitch nous a fait savoir que des sujets à toi, domiciliés sur ton territoire, chassent sur le nôtre, s'emparent des ruches, tuent des castors sur les bords des rivières et y prennent du poisson, où cela leur est interdit, et qu'ils y occasionnent beaucoup d'autres dommages: or, tu ferais bien d'ordonner à tes gens, qu'ils s'abstinssent



Halte des chasseurs;
d'après une gravure allemande du commencement du XVII s.

de chasser sur notre territoire, de toucher à nos ruches, de tuer les castors de nos rivières et de pêcher notre poisson, là où de tout temps l'accès leur a été interdit; car nous ne permettons pas que chacun à qui bon semble viole ton sol, en se montrant sur des terrains et rivières, où de tout temps l'accès était interdit» [118]).

A la fin du XV s. «Moscou» et la Lithuanie étaient en pourparlers à propos du mariage projeté entre Hélène, fille d'Ivan III, et Alexandre, grand-duc de Lithuanie, et par la suite ce mariage eut effectivement lieu. Pendant les négociations qui y aboutirent, il arriva entre autres que le gouverneur de Polotsk Yane Zabérezki envoya à Novgorod demander la permission au vayvode Yakov Zakharine d'acheter deux éperviers. Yakov en fit son rapport au grand-duc et celui-ci répondit que les éperviers n'étaient qu'un prétexte, et que sans doute on n'avait envoyé auprès de lui que dans l'intention de profiter du séjour en Russie et de l'occasion que fournirait l'achat de ces oiseaux pour s'orienter au sujet de l'autre

17*



Groupe de cavaliers et de piétons sortant de Moscou pour se rendre à la chasse; d'après une gravure allemande du commencement du XVII s.

affaire (c. à d. du projet de marier Hélène); que par conséquent Yakov devait choisir dans son entourage un homme intelligent pour accompagner les éperviers et pour faire remettre une lettre concernant l'affaire en question: «S'ils consentent à ce que cela s'arrange, tant mieux, et que Dieu nous accorde Sa bénédiction; si rien ne s'arrange, il n'y aura en tout ceci aucune humiliation pour nous» [119]). Quand elle fut mariée, Hélène adressa à Ivan III la prière de lui faire parvenir des fourrures d'écureuil et d'hermine, du poisson frais et du poisson essoré, des fourrures entières de zibeline et finalement des éperviers. En lui expédiant 500 fourrures d'hermine et 1500 fourrures d'écureuil, Ivan ordonna à Gouba Moklokof, qui devait les remettre entre les mains de la princesse, de rapporter à celle-ci les propres paroles du père: «Pour ce qui est de ton désir de recevoir de la zibeline noire tout entière, avec les quatre pattes, garnies



[illegible] orsky, furent envoyés à Ratisbon [illegible]



Ambassadeurs envoyés par le khan de Crimée Mengli-Ghireï au grand-duc Vasili III Ivanovitch.

d'ongles, que les paysans-chasseurs lui retranchent habituellement, nous avons donné ordre à ces chasseurs de nous apporter des zibelines telles que tu les veux: et aussitôt que nous serons en possession de ces zibelines noires, nous te les enverrons sur l'heure. Pour ce qui est de l'ordre que tu m'as fait parvenir de t'envoyer des éperviers, ceci nous est impossible pour le moment: les chemins sont encore impraticables; aussitôt qu'ils seront devenus meilleurs, je t'enverrai des éperviers sans retard». Le 8 Mars 1504, dans la deuxième semaine du grand carême («après

le sbor», c. à d. après le premier dimanche du carême que les gens du peuple appellent encore de nos jours «sbor») Ivan expédia, en effet, à Hélène cinq éperviers en même temps que des écureuils de Sibérie et du poisson séché. Ce convoi dirigé sur Cracovie partit sous les ordres de Constantin Zamytsky, fils d'un boyard, et passa par Viasma, Smolensk et Vilno; pour ne pas rencontrer d'obstacles ou éprouver du retard en chemin, Constantin Zamytsky avait été muni par Ivan III de lettres adressées aux gouverneurs de ces villes, et ces lettres contenaient l'ordre de veiller à ce que les éperviers et le poisson trouvassent à tous les relais de bons véhicules et de bons chevaux, afin d'arriver à temps et en bon état au lieu de leur destination [120]).

Environ à la même époque Ivan III avait noué des relations avec Maximilien, empereur d'Allemagne, et, à cette occasion aussi, les éperviers n'ont pas manqué de rendre service. En réponse à la première ambassade de Maximilien, Ivan députa, à son tour, dans les dernières années du XV s. les deux ambassadeurs Trakhaniote et Kouchelef qui, de sa part, remirent à Maximilien à Nuremberg un épervier. En 1504 arriva à Moscou l'envoyé Hartinger, muni de deux lettres de Maximilien: dans l'une d'elles l'empereur romain écrivait que, si Ivan avait besoin de son soutien ou de ses conseils, il n'avait qu'à lui en faire part; mais le vrai motif de la mission était expliqué dans l'autre lettre, dont voici le texte: «Très illustre et puissant chef et très cher frère! Comme nous ne possédons pas d'éperviers blancs, nous avons le vif désir de nous procurer quelques oiseaux de cette espèce, et t'envoyons notre fauconnier Hartinger, en te priant de lui permettre de nous apporter de Vos contrées quelques éperviers blancs». Et dans la réponse à cette lettre il est dit qu'Ivan envoie un épervier blanc et quatre éperviers rouges [121]).

Quand sous le règne d'Ivan le Terrible des relations animées s'établirent avec l'Angleterre, cette fois encore les choses ne se passèrent pas sans oiseaux-chasseurs. Dans des vues politiques, autant que dans des vues personnelles, le Terrible tenait à toute force à arriver à une alliance

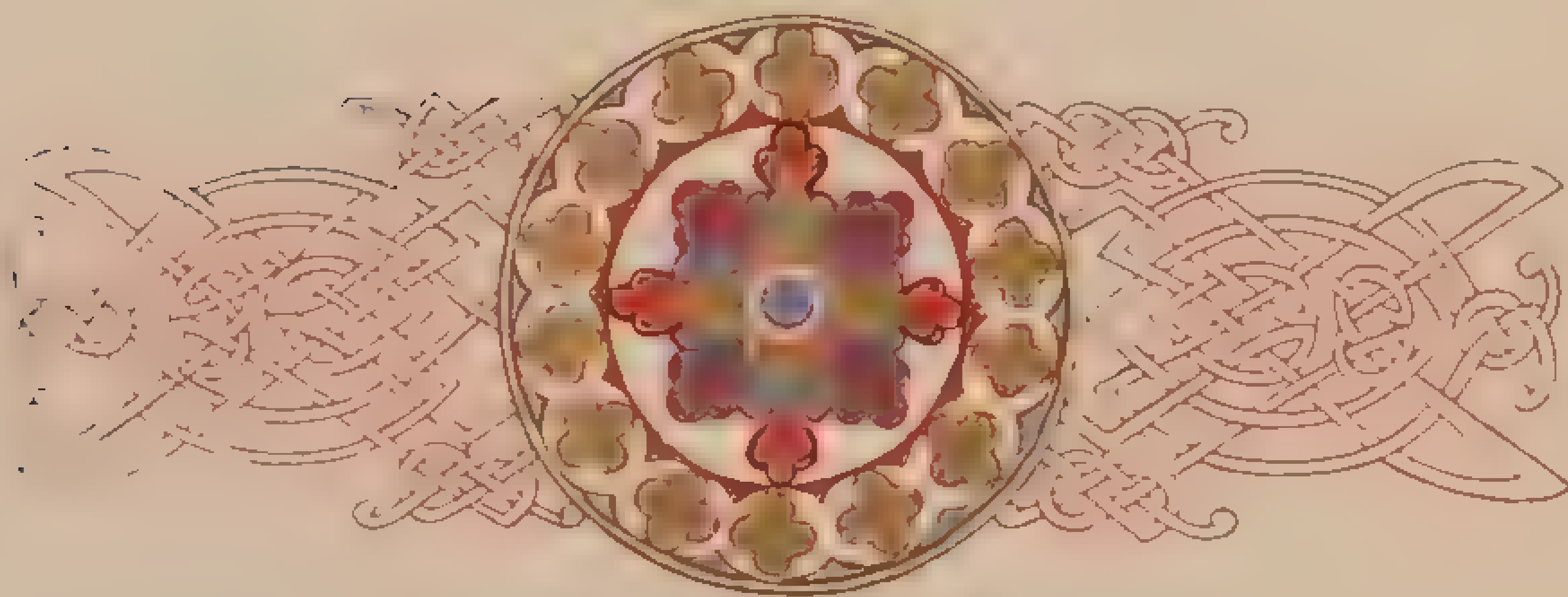
avec l'Angleterre, de sorte qu'il saisit avec empressement la première occasion qui se présenta d'entrer en relations avec cet Etat. Un navire de commerce anglais, commandé par le capitaine Chansler, ayant mouillé à Kholmogory en 1556, le Terrible fit partir sur ce vaisseau son ambassadeur Yosif Népéya Vologjanine, chargé de porter des présents à la reine d'Angleterre; mais le vaisseau fit naufrage sur les côtes de l'Ecosse, les cadeaux du tsar furent perdu, et c'est tout au plus si Népéya put mettre sous les yeux de la reine le registre des cadeaux, au nombre desquels étaient mentionnés 4 zibelines vivantes avec chaînes et colliers et un épervier blanc avec tambour en argent et filet doré [122]). En 1595 on expédia à Rodolphe, empereur romain, au lieu d'argent, en guise de subside pour aider ce monarque à soutenir la lutte contre le sultan de Turquie, une énorme quantité de diverses fourrures, qui furent évaluées par les négociants de Prague à 400.000 roubles, et encore faut-il ne pas perdre de vue que ceux-ci renoncèrent à taxer les 3 meilleures espèces de zibelines, vu la qualité hors ligne de ces fourrures [123]). Le rôle que la chasse grand-ducale jouait dans la sphère de la politique extérieure gagnait encore en importance par le fait que d'habitude les ambassadeurs des puissances étrangères étaient invités à participer aux chasses des grands-ducs. Nous avons vu plus haut que Herberstein chassait avec Vasili III, Horsey avec Godounof. On avait aussi la coutume d'offrir aux ambassadeurs, en témoignage de faveur et de gracieuse attention, une partie du produit de la chasse tsarienne: ainsi, en 1593 Fedor Ivanovitch envoya par son «*Yéguermeistère*» (veneur) Vasiliévitch à l'ambassadeur d'Allemagne Varkatch 7 grands élans et de plus un grand ours, à son fils un élan et un renard noir, lequel avait été attrapé par le tsar personnellement, et à deux gentilshommes attachés à l'ambassade un élan à chacun [124]). C'est à cette coutume que se rapporte un curieux incident arrivé du temps d'Ivan le Terrible et consigné dans le «journal des ambassades». Un employé de la chasse se présenta de la part du tsar aux ambassadeurs de Lithuanie et leur remit des lièvres tués à la



« Stolnik »,
porteur de cadeaux du tsar
(fourrures de zibeline)

chasse du tsar et dont le souverain avait bien voulu leur faire présent; les ambassadeurs firent servir du vin à l'envoyé, mais le laissèrent partir les mains vides, après quoi les inspecteurs crurent de leur devoir d'envoyer faire demander aux ambassadeurs, pourquoi, en raison du cadeau que le tsar venait de leur faire, ils n'avaient rien donné à l'employé. Alors les ambassadeurs envoyèrent, de leur part, 4 pièces d'or, et de la part de leurs gentilshommes 2 pièces d'or, et le porteur de cette somme dit à l'employé

en la lui remettant: «les ambassadeurs te récompensent et les gentilshommes te saluent». L'employé prit les deux pièces d'or des gentilshommes et refusa d'accepter les 4 qui étaient offertes par les ambassadeurs: il se sentit offensé par les mots «te récompensent» [125]). — En ce qui concerne les cas où des princes étrangers ont chassé sur le territoire russe, nous nous bornerons ici à citer le fait suivant: en se rendant à Moscou en 1602 le duc Jean, frère du roi de Danemarc Chrétien et promis de Xénia Godounova, s'amusa à chasser sur le Volkhov et sur d'autres rivières; se servant d'une arquebuse à rouet, il abattit force canetons, ce qui retarda considérablement son arrivée à Moscou, où il entra gai et très content de sa chasse [126]).

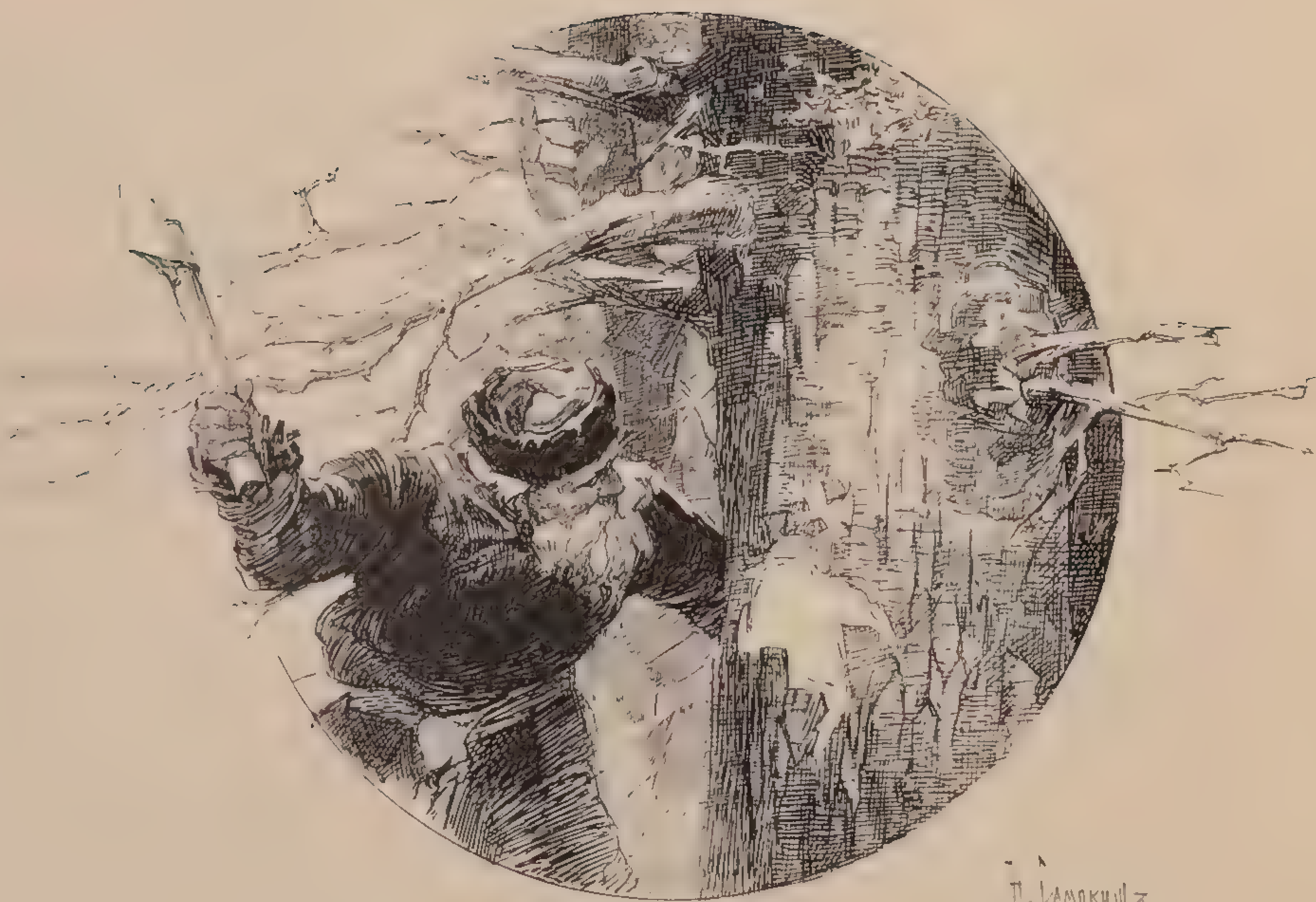


Chapitre III.

Les méthodes, les armes, les appareils et le personnel de service des chasses grand-ducales.



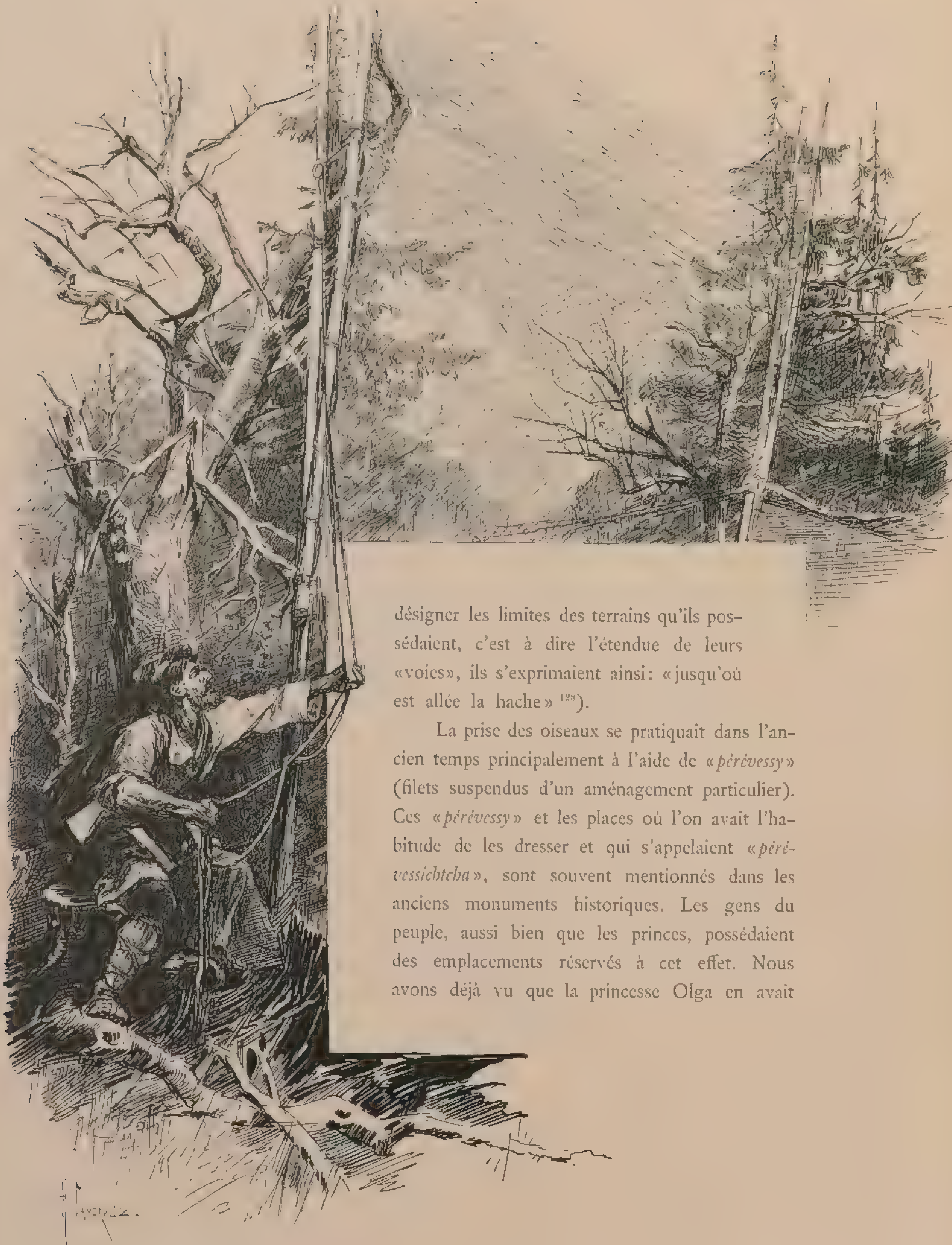
Compliquée et ingénieusement organisée, comme elle est, la chasse régulière contemporaine, avec son riche inventaire, rappelle peu celle des temps anciens, car celle-là manquait d'organisation et ne disposait que d'un petit nombre d'armes plus ou moins primitives. La chasse correcte, conforme en toût point au règlement, produit l'impression d'une discipline et d'un ordre parfaits. Toutefois cet état de belle et parfaite ordonnance de la chasse contemporaine n'est obtenu que par la stricte observation de la règle, que le rôle de chacun des chasseurs doit rester subordonné à un plan général qui rend presque impossible tout élan de l'initiative individuelle, ne laissant à celle-ci que très peu d'espace à se produire



librement. Mais dans notre chasse ancienne, telle qu'elle se pratiquait à des époques qui se perdent dans la nuit des siècles et auxquelles il eût été impossible de s'occuper d'une réglementation quelconque, chacun chassait à ses risques et périls et devait, exposé à tous les dangers qui pouvaient naître d'incidents imprévus dans la lutte avec les bêtes féroces, s'en rapporter entièrement à ses forces personnelles; or, la sagacité, la présence d'esprit et l'habileté, la force physique et la bravoure étaient les meilleures armes de nos ancêtres chasseurs. — Le ton dominant de l'ancienne chasse est le courage personnel; c'est pourquoi la chronique, quand elle veut

louer quelque prince chasseur, dit de lui: «à la chasse il était courageux au delà de toute expression» [127]).

En fait de méthodes et de procédés nos aïeux n'en connaissaient pas de bien variés. On peut, en général, diviser l'ancienne chasse russe, sous le rapport des méthodes d'après lesquelles elle s'exerçait, en deux grands groupes: la prise d'animaux et la chasse proprement dite. Pour les princes comme pour le peuple, la prise d'animaux avait une grande importance au point de vue économique, et pour cette raison elle se pratiquait de façon à arriver aux plus grands résultats possibles, tout en dépensant le moins possible de force, de sorte que dans ce genre de chasse la part qu'y prenait le chasseur était plus ou moins passive, c'était aux appareils et aux armes qu'était réservé le principal rôle. Entouré de toute part de forêts et de bêtes sauvages, l'habitant de la Russie devenait par la force des choses preneur d'animaux; dans la forêt, au milieu de laquelle se trouvait son foyer, il traçait de tous côtés des sentiers — («*pouti*», «*poutiki*», voies, petites voies) — en abattant de la hache les branches qui par leur rigidité ou parce qu'elles étaient trop touffues ou trop serrées, l'empêchaient d'avancer rapidement; à certains endroits il faisait des entailles sur les arbres, «des signes», pour ne pas confondre son chemin avec celui d'autrui; sur tout le parcours de la «petite voie» il suspendait ça et là sur les branches des lacets, pour y prendre des oiseaux, ou dressait au pied des arbres des trappes pour les quadrupèdes. Encore au XVI s. ces «petites voies» existaient presque partout; on les appelait «*silovnyié*» (*silov* = lacet) si elles étaient destinées à la prise des oiseaux, et «*pasnyié*» si l'on y tendait des pièges aux quadrupèdes. Elles se sont conservées même jusqu'à nos jours, toutefois exclusivement au fin fond des épaisses forêts de la région septentrionale, où n'ont pas encore pénétré les progrès de la vie industrielle. Mais il y eut un temps, où, sur toute l'étendue de notre territoire, on n'avait que cet unique moyen de se créer des moyens d'existence. Pour prendre des oiseaux ou des fauves nos ancêtres étaient obligés de se frayer une voie, la hache à la main; aussi, s'ils voulaient



désigner les limites des terrains qu'ils possédaient, c'est à dire l'étendue de leurs «voies», ils s'exprimaient ainsi: «jusqu'où est allée la hache» [128]).

La prise des oiseaux se pratiquait dans l'ancien temps principalement à l'aide de «*pérévessy*» (filets suspendus d'un aménagement particulier). Ces «*pérévessy*» et les places où l'on avait l'habitude de les dresser et qui s'appelaient «*pérévessichtcha*», sont souvent mentionnés dans les anciens monuments historiques. Les gens du peuple, aussi bien que les princes, possédaient des emplacements réservés à cet effet. Nous avons déjà vu que la princesse Olga en avait

sur les bords du Dniéper et de la Desna, ce qui prouve que dans l'antiquité on établissait ces sortes de filets à proximité des rivières. Certaines indications, appartenant à une époque bien plus rapprochée de la nôtre, se trouvent en parfait accord avec ce que nous venons de dire: en 1604, Trofime Nazarof et Andreï Savine, tous les deux paysans d'un district de la Tavrénega, déposèrent devant le dizenier, devant le bailli préposé à la surveillance de cent maisons et devant tous les braves gens du district de la Tavrénega ce qui suit: «Mes seigneurs, on a abattu, sans que nous sachions qui en accuser, notre sapin sur lequel se trouvait notre anneau; nous y suspendions notre filet au-dessus des eaux de la Tavrénega pour prendre des canards . . . et nous n'avons plus où suspendre nos filets, on nous a dévasté notre terrain de chasse, pris notre gagne-pain!» [129]). Dans les anciens monuments on cherche en vain une description détaillée de cet appareil; cependant, les expressions employées dans la «*Rousskaya Pravda*», là où il y est question des «*pérévessy*», nous donnent lieu de supposer, que ces filets se dressaient sur des perches ou poteaux et se suspendaient au moyen de cordes. Des filets d'un semblable aménagement et destinés à prendre des oiseaux s'emplôient aussi aujourd'hui, mais seulement dans les régions les plus éloignées du centre de la Russie, et principalement en Sibérie. L'idée qui fit inventer cet appareil étant si simple que c'est à peine si celui-ci saurait prêter à un perfectionnement technique, il est permis de croire que le «*pérévesse*» contemporain ne diffère point, ou ne diffère que peu, de l'ancien. Pour l'établir, on découpe dans une épaisse futaie de sapins ou de saules des percées de cinq toises de largeur, la plupart du temps du sud-est au nord-ouest, c. à d. dans la direction du vol des canards. Afin de suspendre le «*pérévesse*» on place de chaque côté de la percée, ou «*plokha*» comme on dit au gouvernement de Tobolsk, un poteau sec et bien lisse dont la hauteur dépasse quelque peu ou égale celle de la forêt; ces poteaux, qu'on appelle «*jouravli*» (grues), s'attachent aux arbres voisins au moyen d'un nœud coulant arrangé de façon à permettre de les abaisser et de les relever facilement

en cas de nécessité. Parfois, au lieu de poser des «grues», on fixe une fois pour toutes de courtes perches aux branches supérieures des arbres. Au bout de chaque «grue» est attachée une «*vekcha*» (poulie en bois ou en os), sur la roue de laquelle est passée une longue et fine corde de chanvre («*vozgia*» = la guide; plur.: «*vozgi*»). Entre les «grues» on tend, à hauteur d'homme, une grosse corde, à laquelle on fixe, en l'y nouant, le bord inférieur du «*pérévesse*», c. à d. d'un filet rectangulaire, tout aussi large que la percée elle-même et d'une hauteur telle qu'il atteint les poulies des «grues»; les mailles de ce filet sont assez fines. Les «*vozgi*» (guides) sont attachées, chacune par l'un de ses deux bouts, aux «oreilles» du «*pérévesse*»; près de ces bouts on suspend des objets quelconques d'une suffisante pesanteur; les deux autres extrémités des cordes, passées sur les poulies, restent libres en attendant. Après cela on érige les «grues», on les fixe au moyen de «*razbouïny*» (cordages latéraux), et le «*pérévesse*» est dressé. Il ne reste plus qu'à tendre le «*podetone*», c. à d. un filet à mailles grossières, lequel se dispose entre les arbres au-dessous du «*pérévesse*»; près de l'une des «grues» se pose le «*stanok*» (le banc sur lequel s'assied le chasseur et auquel aboutissent les «guides» qu'on y attache d'une certaine manière). Le «*sidiachtchy pérévessom*» (surveillant du *pérévesse*) se rend à son poste vers 8 ou 9 heures du soir, au moment où le jour commence à baisser. Après avoir examiné le filet, après avoir essayé de le lever et de le baisser et s'être assuré que les «guides» «ne mordent» (n'accrochent) nulle part et que tout est en ordre, il lève le «*pérévesse*», en s'appliquant à le tendre de façon qu'il n'y ait pas de rides. Pour peu que le «*pérévesse*» soit bien dressé, c. à d. de surface absolument unie, il serait difficile de l'apercevoir dans la percée même en plein jour, mais à la tombée de la nuit il est absolument invisible, et seul un coup de vent ou de brise, en le ridant, pourrait le trahir. Le «*pérévesse*» une fois dressé, le chasseur attache les bouts libres des «*vozgi*» à la «*nastorogcka*», c. à d. à un long bâton, dont il garde un bout constamment dans sa main, tandis qu'il appuie contre la terre l'autre, auquel sont fixées les «guides».

Quand le tout est mis en ordre, le chasseur s'assied sur le «*stanok*» et attend en silence .... Voilà que dans les airs, de bien haut et de loin, un sifflement tout particulier se fait entendre, un sifflement rapide et sonore: c'est le bruissement des ailes de garrots qui viennent de passer.

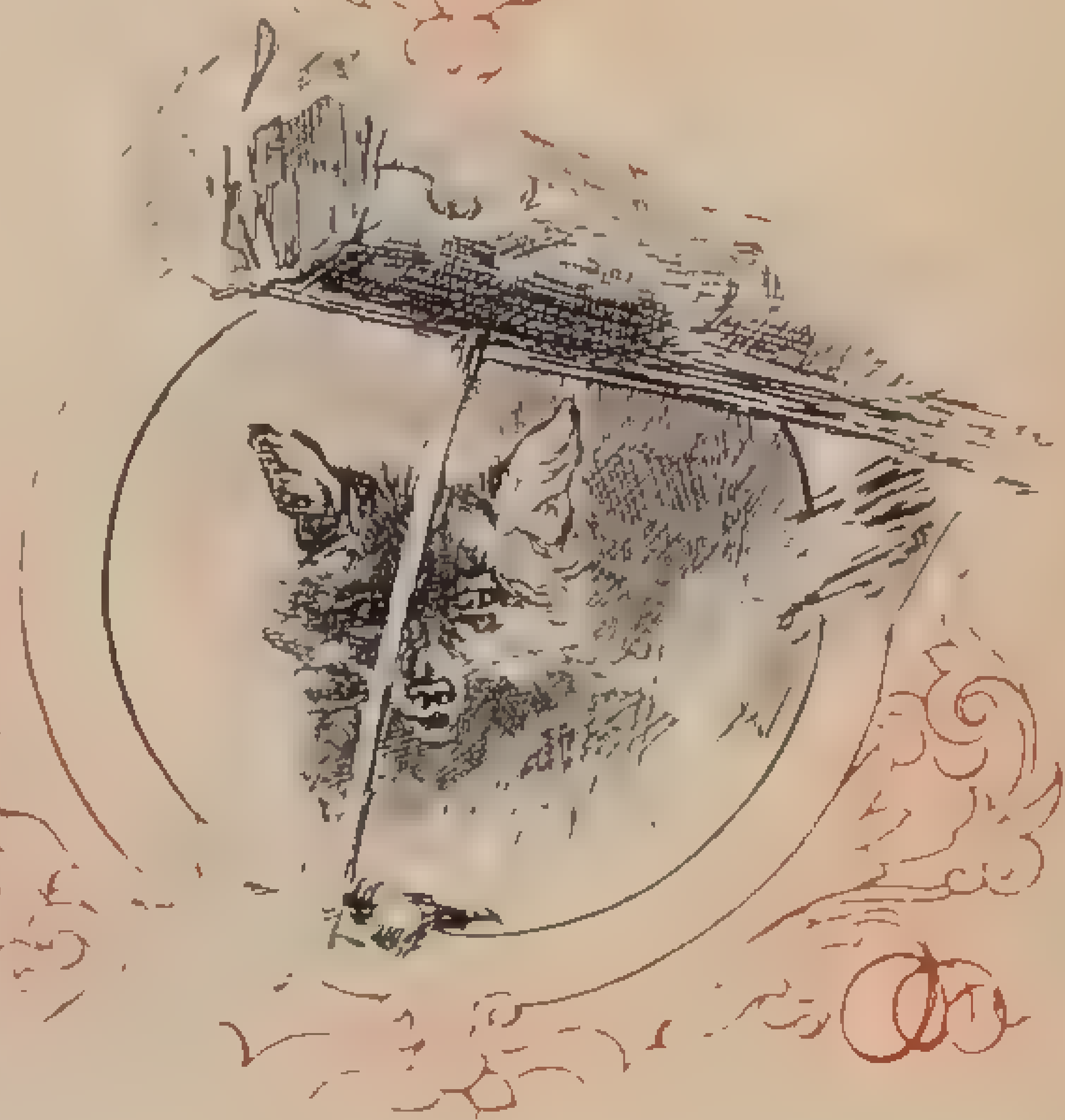
Maintenant le chasseur concentre toute son attention sur le «*pérévesse*». Tout à coup il voit au centre même du «*pérévesse*» se débattre une masse foncée; à peine l'a-t-il aperçue, qu'il lâche la «*nastorogeka*» et, sous le bruit des roues des poulies, le «*pérévesse*» s'abat. Le chasseur, baissant la tête afin de ne pas l'engager dans quelque maille du «*podetone*», accourt pour examiner et retirer le butin. Dans la poche formée par le «*pérévesse*» au-dessus du «*podetone*», s'agitent quelques oiseaux. On les tue à l'instant, ordinairement en leur brisant d'un coup de dents le cervelet, et après leur avoir croisé les ailes que l'on a eu soin de casser pour empêcher que dans aucun cas les oiseaux ne puissent s'envoler, on les jette dans un sac tenu prêt à cet effet. Le «*pérévesse*» est aussitôt hissé de nouveau; la pièce recommence et se joue





toute la nuit jusqu'au point du jour. La prise d'oiseaux au moyen du «*pérévesse*» est très avantageuse et ne manque pas d'attraits, vu qu'elle exige de la part du chasseur de l'adresse, du savoir et de la persévérance [139]).

Par suite des avantages que la chasse avec le «*pérévesse*» offre au point de vue du lucre, cet appareil, anciennement répandu dans la Russie entière, constituait dans chaque ménage une des appartenances les plus importantes et, en cas de vente d'une propriété territoriale, il figurait au même rang que les champs, les forêts, la pêche et les autres dépendances. Le «*pérévesse*» contemporain, dont nous venons de donner une description, exige absolument que le chasseur luimême surveille la marche de la chasse; quant à celui



d'autrefois il faut supposer qu'il était d'une construction quelque peu différente, notamment en ce que la prise des oiseaux se produisait automatiquement, sans la participation du chasseur; autrement il eût été difficile, si non impossible, de voler du gibier pris dans un «*pérévesse*», car de tels cas sont arrivés à ces époques-là; ils font l'objet d'un article spécial de la «*Rousskaya Pravda*» qui désigne quel sera le châtiment pour ce genre de vol: «quiconque aura coupé un poteau ou dérangé les cordes d'un «*pérévesse*» ou commis un vol dans le «*pérévesse*» de quelqu'un, sera passible d'une amende de 30 copecks et aura à payer au propriétaire pour le poteau et pour les cordes dix copecks en martres.

En fait d'autres appareils et instruments, employés anciennement en Russie pour la prise des oiseaux et des quadrupèdes, on peut dire que presque tous sont encore de nos jours en usage là où la chasse s'exerce dans un but industriel. Quelques-uns d'entre eux étaient destinés à attraper, vivant et sans l'endommager, l'oiseau ou le fauve: tels étaient les filets, les lacets ou lacs, les rets que l'on disposait là où l'on croyait avoir le plus de chance, et qui retenaient prisonniers, en les entortillant, les animaux qui s'y étaient engagés, par exemple des lièvres et des chamois; les «*cochi*» (grandes corbeilles d'osier, employées à la prise des castors) ainsi que les fosses masquées de branchages et de feuillages, où tombaient, en venant passer dessus, des loups et des renards imprudents, avaient la même destination; c'est à cette catégorie aussi qu'on peut rapporter les «*yozy*» (gords, dont on se servait pour attraper des poissons et des castors de rivière: le gord était une cloison formée de pieux pointus par un bout, plantés au fond d'une rivière et disposés en triangle; une ouverture y était aménagée de façon à permettre aux castors d'y entrer, mais non pas d'en ressortir). D'autres appareils avaient pour but d'attraper des animaux en serrant si fortement une partie de leur corps entre les deux branches de tenailles solides, que s'ils n'étouffaient pas dans l'appareil, celui-ci du moins les empêchait de s'échapper: tels étaient le «*siletse*» et la «*cliaptsa*», auxquels répondent aujourd'hui le traquenard et la chausse-trape appelés

19*

«*osselki*» et «*capcany*». Enfin, il existait encore des instruments d'une construction telle que les animaux qui cédaient à la tentation d'y toucher, étaient aussitôt automatiquement tués: notamment les «*colodki*» ou «*pocolodvy*»; ceux-ci servaient à prendre des castors [131]) et, probablement, aussi d'autres bêtes. Les anciens monuments littéraires ne contiennent pas de description de cet appareil; mais dans certains endroits, peu nombreux d'ailleurs, de la Sibérie du N. O. des animaux (principalement la zibeline) s'attrapent encore maintenant au moyen de «*coloditsy*» et de «*colodtsy*». A en juger d'après la ressemblance des termes, on est porté à croire que les «*coloditsy*» de la Sibérie contemporaine et les «*colodki*» et «*pocolodvy*» d'autrefois appartiennent au même type d'instruments. Les «*coloditsy*» de Sibérie se construisent d'après le principe des abattants; la partie essentielle de leur mécanisme consiste en une «*colodka*», c. à d. un gros et lourd bloc de bois, penché et soutenu par une perche à laquelle est suspendue une amorce; au moment où l'animal, alléché par l'amorce, la saisit, la perche se déplace, par suite de quoi la «*colodka*» s'abat et écrase par son poids l'animal [132]). A l'aide des instruments mentionnés, des filets et des appareils automatiques se pratiquait la prise d'oiseaux et de menus quadrupèdes, tels que lièvres, castors, hermines et zibelines. Bien que cette chasse au moyen d'appareils donnât un rapport abondant et qu'elle fût aussi facile que commode, vu qu'elle n'exposait le chasseur à aucun danger et n'exigeait pas absolument qu'il fût présent lui-même, elle ne put, malgré tous ses avantages, même aux époques où nos ancêtres chassaient dans un but de lucre, les empêcher de se livrer à la véritable chasse active. Le gros gibier, les animaux forts et de grande taille ne tombaient pas dans ces pièges; le menu gibier, grâce à d'amères épreuves apprenait avec le temps à éviter prudemment les trappes ou bien finissait par réussir à surpasser en finesse le rusé chasseur, inventeur de ces ingénieux appareils; enfin, celles des bêtes, qui par inadvertance avaient donné dans le piège, étaient souvent dévorées soit par quelque chasseur rapace de l'ordre des carnassiers, soit par des oiseaux de proie. Et voilà comment dans l'ancienne

Russie, à côté de la capture d'oiseaux et de quadrupèdes au moyen d'appareils, a de tout temps existé la vraie chasse dont le succès dépendait surtout des forces physiques que possédait le chasseur et du degré de développement qu'avaient atteint son expérience, son agilité et sa dextérité à manier l'arme avec laquelle il attaquait la bête.

Les monuments littéraires ne nous apprennent pas grand' chose au sujet des armes usitées à la chasse. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, Monomaque chassait les bêtes féroces ceint d'un glaive («un sanglier m'emporta le glaive que je tenais appuyé sur la cuisse»). Daniel de Galicie tua trois sangliers en les enferrant avec un épieu. De la description qu'a faite Herberstein d'une chasse de Vasili III, il appert qu'en partant pour la chasse, Vasili avait pris avec lui les armes suivantes: deux longs couteaux de chasse, un poignard de longue forme, une courroie au bout de laquelle était attaché un boulet en métal, une hache à manche en ivoire et le «*chestopeurre*» (bâton de commandement garni de six «plumes»*); et Chigue-Aleï, qui participa à cette chasse, s'était muni d'un arc et de deux carquois garnis de flèches. — Les armes à feu ne commencèrent à être employées à la chasse que sous le règne d'Ivan le Terrible, et les premiers essais de ce genre de chasse furent faits de son temps au moyen d'arquebuses à rouet, dressées sur des pieds quand on voulait en tirer, et d'autres arquebuses que l'on déchargeait sans les poser à terre.



Tireur d'arc; d'après un dessin du livre «Isbornik Sviatoslava» (1073).

*) Voyez la description du *chestopeurre* à la table des illustrations (de la reliure).

En examinant les fresques de la cathédrale de Ste Sophie de Kïev, nous y constatons sur les chasseurs des armes très différentes: une hache (voyez notre dessin XI), une «*rogatina*» (un épieu: dessins III et XI), un «*drotik*» (un javelot: dessin IV), un arc et une flèche (dessins II, XII et XIII), une lance («*kopio*»: dessin IV) et des boucliers (dessins II et XI). En général on peut supposer que dans l'ancienne Russie, surtout de la période de



fig. XI.
Copie d'une fresque de la cathédrale de Ste Sophie à Kïev, XI s.

Kïev, on employait à la chasse les mêmes armes qu'à la guerre; ce qui, entre autres, parle en faveur de cette supposition c'est le fait, déjà rapporté plus haut, qu'en 1193, Rostislav Riourikovitch, sans être rentré au préalable chez lui, partit directement de la chasse, pour attaquer les Polovtses. Afin de faire mieux connaître les anciennes armes russes, en usage approximativement aux X—XII ss., il ne sera pas superflu de décrire les spécimens découverts récemment lors des fouilles faites au pays des Drévlianes, ainsi que de celles qui au printemps de l'année 1892 furent exécutées à Kïev sur l'emplacement même de l'ancien palais grand-ducal. Dans les tombes

des Drévlianes on trouva un poignard, le bout d'une flèche en fer et quatre lances en fer. Les bouts des lances n'étaient pas grands, ils n'avaient que 29 à 30 cm. de longueur et se composaient d'une pointe relativement petite et de la douille. Le poignard était formé d'une lame triangulaire longue de 39 cm. et du manche long de 10 cm., tous deux forgés d'une seule et même pièce de fer; dans la partie large de la lame, à la base du triangle, était pratiquée, évidemment pour rendre l'arme plus légère, une ouverture

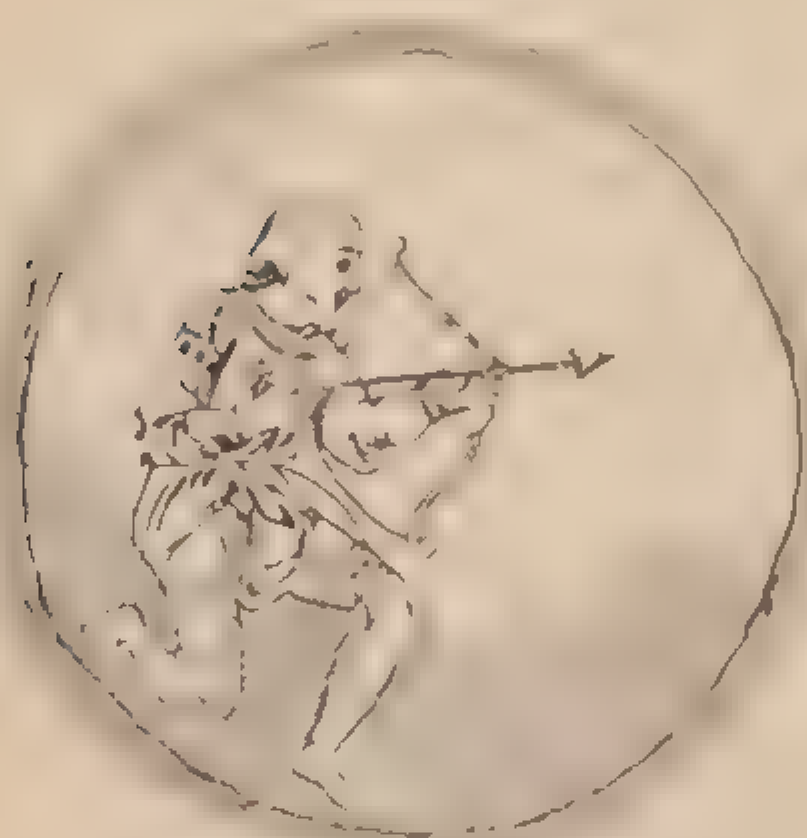


fig. XII.



fig. XIII.

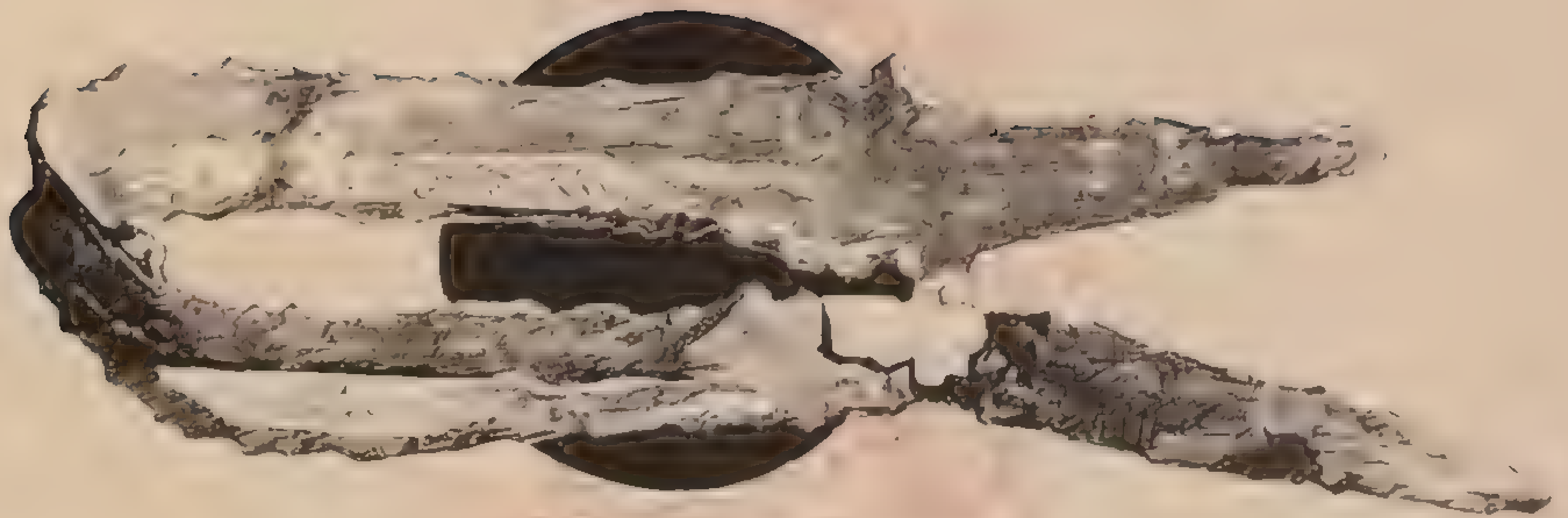
Copies de fresques de la cathédrale de Ste Sophie à Kiev, XI s.

triangulaire traversée, pour plus de solidité, par deux tiges de fer. Le bout de la flèche est plat, il a la forme d'une lancette et 4 cm. de longueur et se termine par une petite queue, moyennant laquelle il se fixait au bois de la flèche. On y trouva aussi des bouts pyramidaux à 4 faces, sans douille et plats en arrière; peut-être étaient-ce des bouts de javelots [132]).

Bien plus intéressants encore et plus précieux sont les objets découverts sur les lieux où s'élevait jadis à Kiev le château grand-ducal. C'était une hache de combat, en fer, puis un glaive précieux, un glaive de fer, un arc, un carquois et des flèches, une lance et des bouts pointus de javelots. La hache de fer appartient à l'époque de Yaropolk I (X s.) et diffère de la hache domestique, qui sert aux besoins

du ménage, par des particularités qui la caractérisent comme hache de combat: la tête étroite se joint par un cou carré au tranchant lequel, très long comparativement à l'exiguïté de la tête, s'arrondit en arc vers le manche de la hache. Le glaive précieux a sans aucun doute appartenu à quelque grand-duc, car sa gaîne était en or, et lui-même était incrusté d'or. Ce glaive est en acier et tout droit, il a en tout 92 cm. de long; la lame, sans poignée, en a 80; la largeur de la lame, près de la poignée, est de 42 millim., vers le milieu elle n'est plus que de 32, et c'est en diminuant graduellement qu'elle finit par se terminer en pointe. L'un des bords du glaive est tranchant dans toute sa longueur, l'autre en majeure partie obtus, mais, en approchant de la pointe, environ le dernier quart de la lame est acéré des deux côtés. Près du bord émoussé du glaive, les deux surfaces de la lame sont légèrement creusées en gorge, sur à peu près les trois quarts de sa longueur à partir de la poignée. Cette rainure qui a environ 10 mm. de largeur, et près de la poignée un peu plus de 10 mm., est tapissée d'une fine lamelle de cuivre recouverte d'une lamelle d'or, sur laquelle sont gravés au burin de fins ornements représentant une sorte de rameaux de fantaisie disposés en ligne ondulée. Le dessin de ces ornements n'est pas tout à fait le même des deux côtés de la lame; pour plus de solidité du fourreau la feuille d'or qui le revêt est doublée de cuivre. Ce glaive fut trouvé dans une tombe grand-ducale; l'usage des temps anciens voulait qu'aux funérailles le glaive et son fourreau fussent brisés sur le genou; mais ce glaive ne se brisa pas, il ne fut que courbé en deux endroits. Pour des raisons d'histoire et d'archéologie le savant qui a découvert ce glaive croit devoir le considérer comme ayant appartenu à Yaropolk II, fils de Vladimir Monomaque (XII s.). L'autre glaive, retiré de la tombe d'un simple guerrier, est de fer; la rouille l'a rongé à tel point qu'il n'en reste plus que des morceaux détachés les uns des autres. Le carquois est fait d'écorce d'arbre, recouverte de cuir; il est orné de plaques rectangulaires en os lesquelles, ayant chacune environ 10 mm. carrés de surface, sont fixées au carquois au moyen de petits clous de

Рогатина
Великаго Князя
Бориса Александровича Тверскаго
1425 г.

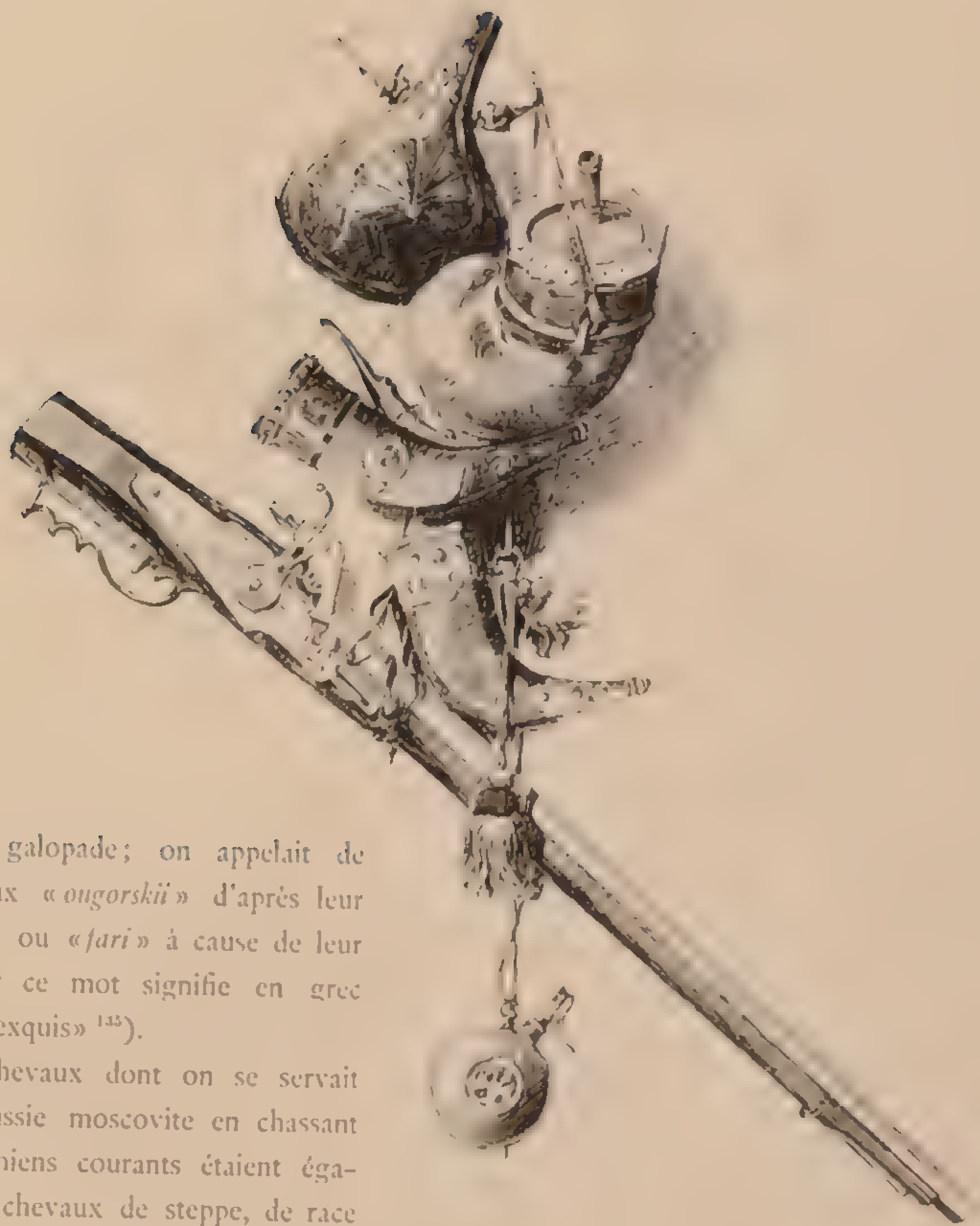


cuivre. Avec le carquois avait été enseveli la courroie à laquelle on le suspendait aux épaules, mais de cette courroie ne s'est conservée d'autre trace que la boucle en cuivre et la garniture en métal du bout libre de la courroie. Dans le carquois se trouvaient environ 50 flèches, différentes de grandeur, de forme et de poids; leurs bouts ont de 4 à 10 cm. de long sans compter la queue (ou la tige) que l'on faisait entrer jusqu'à $^{3}/_{4}$ ou un verchok de sa longueur dans le bois de la flèche. Autour de cette partie du bois courait un fil solide qui était enduit de cire et s'appelait «*chpagate*». De la lance, dont la pointe s'était émiettée, il ne restait plus que la douille longue de 13 cm.; son diamètre extérieur est de 32 mm., le diamètre de l'ouverture, dans laquelle s'engage la hampe, n'est que de 24 mm.; la douille, très solide et lourde, est faite de fer massif; elle contenait encore le clou transversal qui l'avait attachée à la hampe; le diamètre de la douille diminue peu à peu jusqu'à 15 mm., et

ici la lance commence à s'élargir, puis, après avoir atteint une largeur de 62 mm., elle se rétrécit graduellement et finalement se termine en bout pointu; à en juger par là, les lances du X s. doivent avoir été très lourdes, et un coup porté avec une telle arme pouvait très bien percer même une cotte de mailles [134]).

Une catégorie non moins importante de l'inventaire de la chasse grand-ducale comprenait les chevaux. La chasse, surtout en rase campagne, exige des chevaux de qualités spéciales: ils doivent être rapides, légers et surtout infatigables. Nous sommes renseignés par le testament de Vladimir Monomaque sur la chasse que l'on exerçait à cheval: un jour que ce prince se trouvait à la chasse, le cheval qu'il montait eut la housse déchirée par les dents d'un ours; une autre fois Vladimir et son coursier furent renversés à terre par une bête féroce qui s'était jetée sur le cavalier. Vladimir s'étant chargé parfois de remplir lui-même la besogne de ses palefreniers, et ayant veillé à ce que «une instruction spéciale fût donnée autant aux palefreniers qu'aux chasseurs de sa vénerie», il faut croire que la chasse princière, déjà à cette époque-là, était pourvue d'une écurie particulière de chevaux de chasse. Parmi les fresques de la cathédrale de S[te] Sophie à Kiev il y en a aussi qui représentent des chasseurs à cheval (dessins II et IV) et des palefreniers tenant en main chacun plusieurs chevaux de chasse (dessin I). Il est hors de doute que pour la chasse on employait des chevaux de steppe. Les chevaux sauvages que Monomaque attrapait de ses propres mains par dizaines et par vingtaines pouvaient, une fois dressés, devenir d'excellents chevaux de chasse.

Selon le témoignage de l'Empereur d'Orient Constantin Porphyrogénète, les Russes achetaient des chevaux de la peuplade nomade des Petchénègues, bien entendu non pas les chevaux de travail, mais des chevaux de steppe dressés à l'équitation; parfois les princes russes recevaient des chevaux en cadeau de la part des Polovtses, par exemple de Cotiane, khan des Polovtses. Mais, outre cela, la Russie du S.-O. faisait venir de la Hongrie des chevaux qui marchaient l'amble et des chevaux qui avaient



une belle galopade; on appelait de tels chevaux *«ougorskii»* d'après leur provenance, ou *«fari»* à cause de leur qualité, car ce mot signifie en grec «coursiers exquis» [145]).

Les chevaux dont on se servait dans la Russie moscovite en chassant avec des chiens courants étaient également des chevaux de steppe, de race asiatique; on les achetait à des Tartares Nogaïs. Ceux-ci en amenaient d'énormes *«tabounes»* (troupeaux de chevaux) pour la vente; ainsi furent amenés de la Horde en 1474 et 1531 jusqu' à 90.000 chevaux. Des indigènes de villages cosaques, gens qui s'y entendaient, choisissaient encore sur les lieux, à Astrakhan et à Kazan.

6000 à 8000 des meilleurs «pour la maison du souverain»; une fois timbrés et inscrits sur les registres ces chevaux étaient dirigés sur Moscou sous la surveillance des «*tabounechtchiki*» (gardiens du troupeau); chemin faisant les cosaques chargés de l'expertise marquaient les «*argamacs*» (chevaux de la Cabardie, chevaux de race) et les meilleurs chevaux de selle pour les réserver à l'écurie du souverain; à Moscou on procédait à leur taxation dans la cour du palais, l'argent était versé par le trésor de l'Etat, et les chevaux que l'on avait choisis faisaient dès lors partie de l'inventaire de la Direction des écuries grand-ducales, à la tête de laquelle était placé un «*coniouchy*» (écuyer), charge créée par Ivan III. Les chevaux du pays des Nogaïs étaient particulièrement estimés en Russie, comme étant infatigables, de sorte que même le «*piatno*» (tache, marque), c'est à dire l'impôt qui se payait pour la marque appliquée sur la robe d'un cheval au moyen d'un fer chaud, s'appelait la «tache nogaïe». Dans le but d'améliorer la race chevaline on organisa sous le règne d'Ivan III le premier haras de la couronne au village Khorochow près de Moscou, haras qui prit le nom du village.

Sous Vasili III tout le service des écuries pour la chasse à courre dépendait, sans aucun doute, de la «Chancellerie des écuries», fondée en 1511 [136]). Les chevaux de chasse de Vasili III, Herberstein nous l'atteste, se distinguaient par leur beauté et appartenaient, pour la plupart, à la race cabardienne [137]). Ivan le Terrible, lui aussi, préférait pour la chasse les «*argamacs*», «ces bons étalons», comme il disait dans une lettre adressée à Bathori. De même le faux Dimitri était grand amateur de bons chevaux; sous son règne d'énormes «*tabounes*» nogaïs arrivaient à Moscou, ce qui procura l'occasion à Margeret, capitaine aux gardes du faux Dimitri, de voir jusqu'à 40 mille chevaux nogaïs à la fois [138]).

La chasse grand-ducale et tsarienne se pratiquait de deux différentes manières: à l'oiseau et avec des chiens courants. Ces deux genres de chasse princière, aussi anciens que l'Etat russe et restés en usage à travers



toute la période considérée ici, offraient tantôt un aspect plus où moins florissant, tantôt tombaient dans un état plus ou moins prononcé de décadence. Parfois les deux genres étaient cultivés par les princes simultanément, l'un à côté de l'autre; parfois ils s'exerçaient séparément, ce qui se comprend d'autant mieux que les conditions de terrain ne sont pas les mêmes pour les deux. Afin d'arriver à plus de clarté dans notre exposé de l'ancienne chasse princière, nous allons grouper ce que nous savons sur ces deux genres, de façon à parler d'abord de l'un, puis de l'autre.

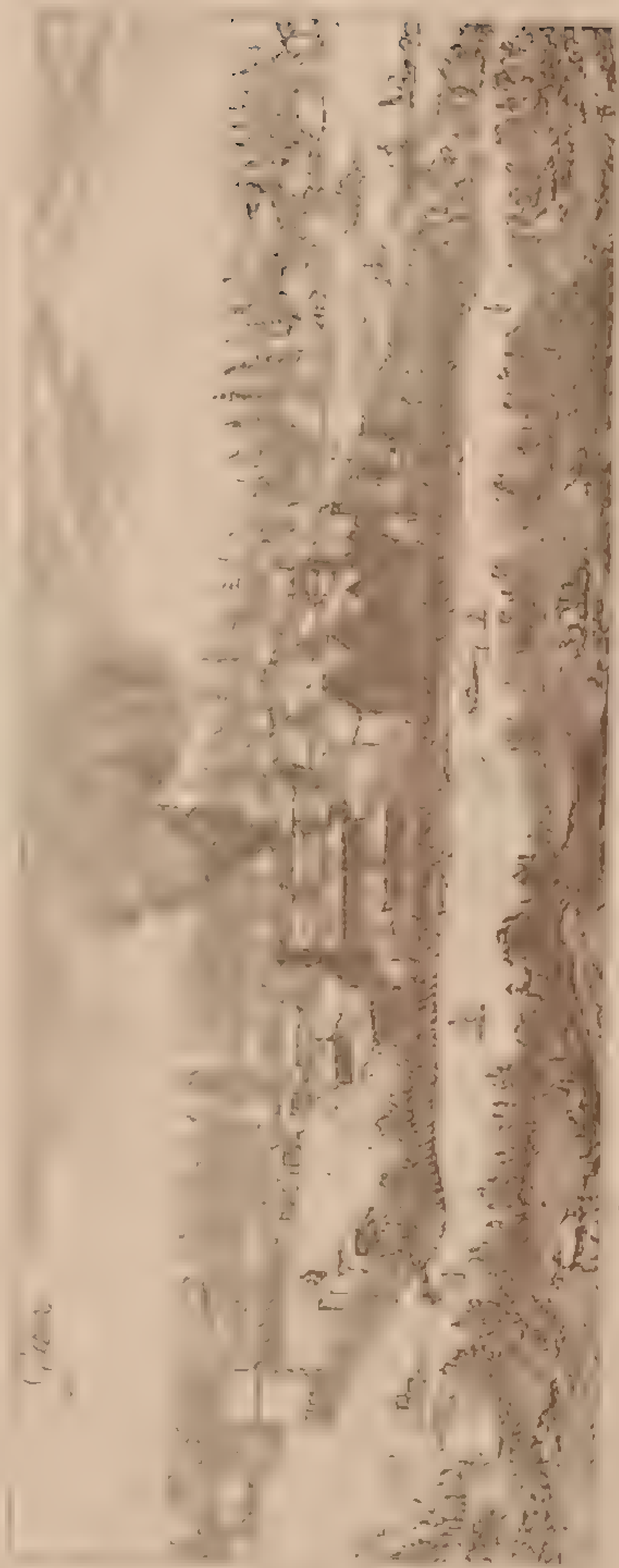
La chasse à l'oiseau, connue dans le monde entier pour avoir dès l'antiquité la plus reculée formé un divertissement vraiment royal, a été, chez nous aussi, cultivée de temps immémorial par les princes de Kiev et par ceux de Moscou. Il est plus que probable que les princes varègues l'ont importée en Russie de l'extrême Nord, patrie de la meilleure espèce

de faucons, le *Falco islandus**). Peut-être est-ce Oleg qui le premier a chassé au faucon dans la Russie méridionale, où il fonda une fauconnerie à lui à Sokolié (« *sokol* » = le faucon), près de Kïev, au pied de la montagne sur laquelle fut élevée plus tard l'église de la Naissance du Seigneur. La chasse au vol entra dès lors dans les habitudes des anciens princes russes, ainsi que cela appert de la trace qu'elle a laissée dans les monuments littéraires et dans les « *bylines* » (épopées populaires). Les oiseaux-chasseurs, faucons et autours, sont mentionnés pour la première fois dans la « *Rousskaya Pravda* », monument juridique du XI s., et c'est à la même époque qu'appartiennent les peintures *al fresco* de l'escalier de la cathédrale de Ste Sophie à Kïev, où nous voyons représentés des oiseaux-chasseurs (dessins VI, VII et VIII). Plus tard, au XII s., Vladimir Monomaque parle dans son testament de faucons et d'autours.

Parmi les princes de la Russie méridionale Igor de Séversk était l'amateur le plus passionné de la chasse au vol (fin du XII s.). Il est hors de doute que dans la Russie du N.-E. la chasse à l'oiseau était plus répandue qu'au Midi de la Russie, vu qu'au N.-E. le caractère du sol et la proximité des lieux de provenance des oiseaux-chasseurs la favorisaient tout particulièrement. C'est ainsi que s'explique comment les princes de Novgorod ont eu un si fort penchant pour ce genre de chasse. Lors du conflit des habitants de Novgorod avec leurs princes, en 1135 avec Vsévolod Mstislavitch et en 1270 avec Yaroslav Yaroslavitch, les Novgorodiens leur firent un grave reproche de ce penchant; au premier ils disaient: « pourquoi as-tu rassemblé un aussi grand nombre d'autours et de chiens »? et ils écrivaient à l'autre, c. à d. à Yaroslav: « pourquoi tiens-tu tant de faucons et d'autours »? Quant à la chasse à l'oiseau des princes de Moscou, les premiers renseignements qui nous soient parvenus à ce sujet ont trait au XIV s., notamment aux époques des règnes de Siméon

*) = Hierofalco arcticus, Hierofalco islandicus, Hierofalco grœnlandicus s. candicans s. Hœlbellii; il diffère peu du Hierofalco gyrfalco s. norvegicus. Voyez: Brehm, « Thierleben ». Grosse Ausgabe, 2' Aufl., 2 Abtheilung, Bd. I. Leipz., 1878; pages 533—536.

le Fier [139]) et de Dimitri Donskoï [140]). Vers la fin du XV s. la chasse au faucon commence à prendre un grand développement à la cour des princes moscovites, ainsi qu' on peut en juger par le fait suivant. En 1476 et 1478 le grand-duc Ivan III Vasiliévitch visita Novgorod; là, pendant les fêtes et solennités, organisées par les Novgorodiens à l'occasion de son arrivée, des notables de la ville lui firent beaucoup de riches présents, parmi lesquels figuraient: de l'orfèvrerie et de l'argenterie, de l'argent monnayé, des vins, des draps provenant d'Allemagne, des chevaux et aussi des oiseaux-chasseurs (nommément sept gerfauts et un faucon) [141]). Les gerfauts ayant été offerts au prince en même temps et au même titre que les autres susdits objets précieux, il est évident que ces oiseaux avaient un très grand prix aux yeux des princes, et ceci nous donne une idée du développement considérable que



Colonie de « pomestchiks », site dans l'un des cinq districts du territoire de Novgorod; d'après une gravure allemande du XVII s.



Fauconnier; d'après une gravure russe du commencement du XVII s.

la chasse au faucon avait atteint sous le règne d'Ivan III. Du temps de son successeur Vasili III Ivanovitch elle s'exerçait à côté de la chasse avec des chiens courants, mais il est certain que Vasili III accordait une préférence très marquée à cette dernière, ce qui ne l'empêchait pas de chasser de temps à autre à l'aide de faucons, dont il possédait, à ce que nous affirme Herberstein, un très grand nombre. Dans la deuxième période du règne d'Ivan le Terrible (de 1547 à 1560), pendant laquelle le tsar, entièrement absorbé par les affaires de l'Etat, ne témoignait plus aucun intérêt à sa fauconnerie, celle-ci, négligée de plus en plus, finit, comme déjà nous l'avons mentionné plus haut, par tomber dans un grand désordre. Après le décès d'Ivan le Terrible on la réorganisa, et jusqu'à la fin de l'époque à laquelle se limitent les recherches qui font le sujet de ce volume, la chasse à l'oiseau a continué à être exercée sans éprouver de nouvelle interruption. Fedor Ivanovitch, Boris Godounof et le faux Dimitri aimaient à se divertir parfois en faisant manœuvrer «leurs bons gerfauts et faucons». Cultivé à travers plus de 7 siècles (du IX jusqu'à la fin du XVI s.) ce genre de chasse n'avait, cependant, jamais atteint les proportions et la somptueuse organisation qui lui furent données au XVII s. sous le règne du tsar Alexis Mikhaïlovitch.

La chasse à l'oiseau s'exerçait à l'aide d'autours, de faucons et de gerfauts dressés, c. à d. systématiquement apprivoisés à attraper des oiseaux et de menus quadrupèdes en poursuivant le gibier au vol et

en s'abattant tout à coup sur lui à plusieurs reprises. A cause de leur plus grande aptitude pour ce genre de chasse les faucons et les gerfauts étaient préférés aux autours. C'est au fin fond des régions septentrionales, nommément dans les bassins de la Dvina et de la Petchora, que l'on se procurait les oiseaux-chasseurs; mais on en attrapait aussi, du moins au XVI s., au centre de la Russie près de Péréyaslavle. Les contrées lointaines du Nord, froides et austères, couvertes de forêts



Gerfaut blanc des bords de la mer Blanche;
d'après une gravure sur bois allemande de la fin du XVI s.

séculaires et hérissées de monts et rochers, voilà la vraie patrie des oiseaux-chasseurs; là, au milieu d'une nature sauvage, au plus profond des forêts vierges, sur les cimes des plus hauts arbres ou sur les sommets de rochers inaccessibles, vivaient ces oiseaux-rois; là «siégeaient les faucons et les gerfauts». Les endroits où l'on prenait des faucons et des gerfauts s'appelaient anciennement «*pomtchichtcha*» (sing.: «*pomtchichtché*»), et les individus, qui savaient attraper ces oiseaux, «*pomytchiki*» (sing.: «*pomytchik*»). L'antiquité ne nous a transmis aucune notion sur les moyens et procédés dont se servaient les «*pomytchiks*» pour s'emparer de ces oiseaux. Et cela se conçoit: de tout temps le Russe n'aimait pas

21



à communiquer son savoir à autrui, surtout si l'intérêt matériel était en jeu; il renferme jalousement en lui chaque secret industriel, et les gens du peuple, voyant ses succès, disent en pareil cas: «il connaît le fin mot»; ce n'est qu'en mourant qu'il passe «ce mot» à son fils ou à l'aîné de la famille.

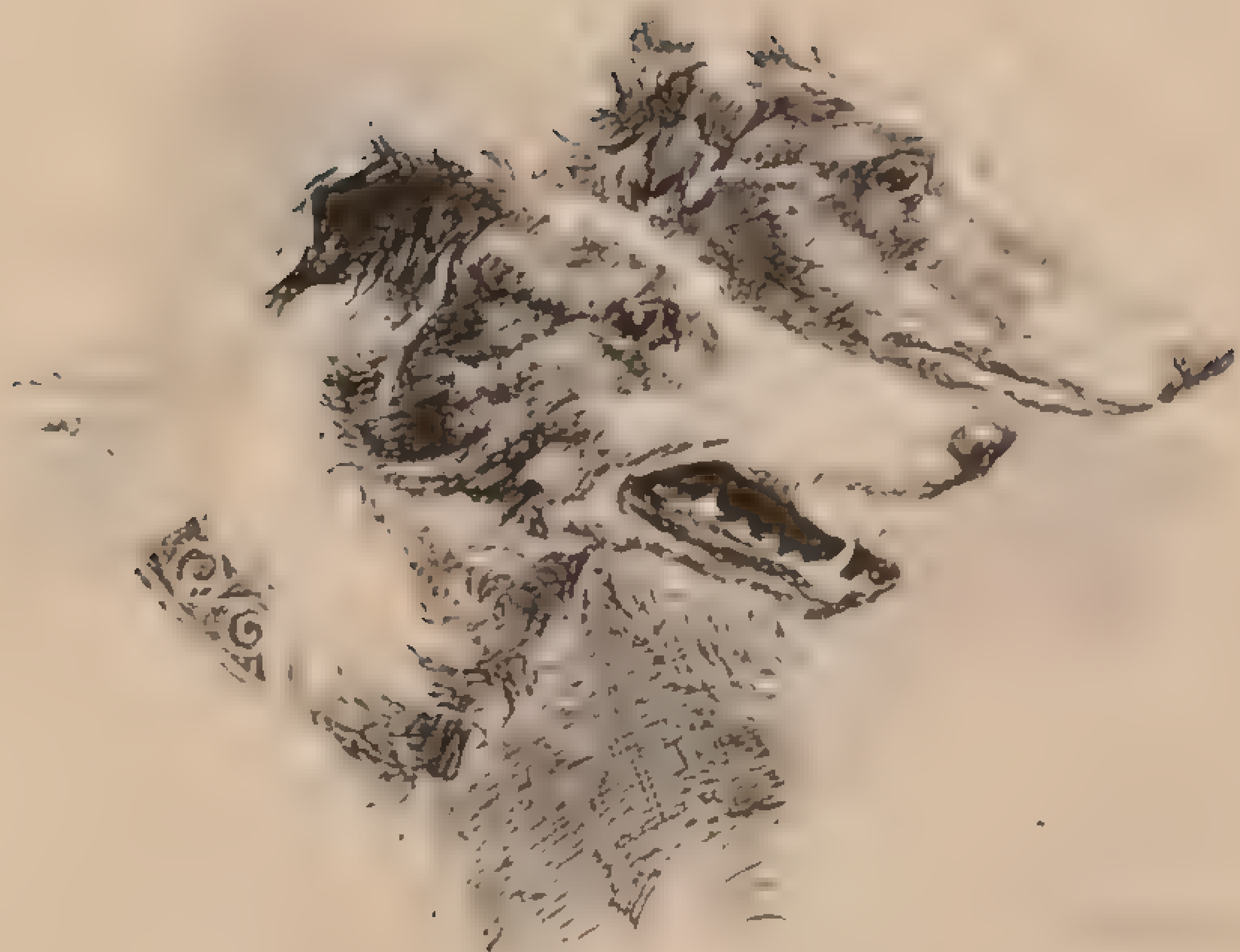
La prise («*pomykanié*») des faucons et des gerfauts était chose fort difficile et dépendait exclusivement de l'expérience et de l'initiative inventive

individuelles; il n'y avait donc rien que de très naturel, si les preneurs d'oiseaux de chasse tenaient à cacher, les uns vis-à-vis des autres, les procédés dont ils usaient. En se fondant sur les données d'une époque relativement récente (XVII s.) [144]), on peut croire que, dans les anciens temps aussi, la capture des faucons et des gerfauts se faisait à l'aide de filets auxquels on attachait, en guise de leurre, des colombes vivantes. On prenait des faucons de tout âge, mais les vieux s'apprivoisaient plus difficilement; c'est pourquoi on préférait les tout jeunes à ceux qui n'étaient pris qu'après avoir eu des petits dans leur état sauvage. Quand il s'agissait de faire un choix parmi des faucons jeunes, on attachait de l'importance à la question de savoir, s'ils avaient quitté tôt le nid et s'ils y étaient retournés ou non, — particularités, selon lesquelles on désignait les faucons en Pologne au XIV s. sous de différentes dénominations: ceux qui encore tout petits avaient abandonné le nid et volaient de branche en branche s'appelaient «*galezniki*» (faucons branchiers); tout en étant bons pour la chasse ils donnaient, à cause de leur sauvagerie, beaucoup plus de fil à retordre à ceux qui étaient chargés de les apprivoiser; par contre les jeunes, restés au nid plus longtemps que les autres, s'appelaient «*gniazdowki*» (faucons des nids) et s'estimaient plus haut, car ils étaient plus obéissants, plus dociles et leur dressage demandait bien moins de peine et de patience [145]).

Une fois adultes, les gerfauts et les faucons étaient grands de taille et beaux de plumage; les gerfauts, par exemple, atteignaient l'énorme hauteur de 2 pieds. Plus que tous les autres étaient appréciés les gerfauts tout rouges ou blancs, après eux les rougeâtres et les bigarrés («*croplennyié*»), les bais ou fauves et les gris. Les faucons et les gerfauts, pris par les «*pomytchiks*» s'expédiaient une fois par an à Moscou, à la fauconnerie grand-ducale, ordinairement à Noël ou, tout au plus tard, dans la semaine folle qui précède le grand carême. Leur transport était des plus difficiles. Il s'agissait de faire le voyage avec eux par un bon et commode chemin d'hiver, lorsque le trainage s'était définitivement

21*

établi: nous avons déjà eu l'occasion de raconter comment Ivan III se trouvait dans l'impossibilité d'envoyer à sa fille Hélène les gerfauts qu'elle désirait avoir, et comment cet envoi avait dû être ajourné uniquement par la raison que les chemins étaient encore mauvais, c. à d. pas encore assez bons pour l'envoi des gerfauts. Ordinairement on les transportait dans des véhicules expressément construits à cet effet, en y plaçant dans chacun par 4, 5 ou 6 oiseaux [146]). Ce véhicule était une espèce de panier posé sur des patins et tout tapissé à l'intérieur de peaux de moutons [147]) afin de garantir les gerfauts contre les secousses qui, occasionnées par les inégalités du chemin, auraient pu endommager leurs plumes. Arrivés à Moscou, les gerfauts entraient à la fauconnerie princière, et c'est là qu'on commençait à les dresser pour la chasse, besogne dont étaient chargés les fauconniers du grand-duc, versés à fond dans cet art. Pour vaincre le naturel farouche des gerfauts et pour leur apprendre à être «polis», c. à d. entièrement obéissants au chasseur, on les assujettissait à la faim et les privait de sommeil, le fauconnier ne s'en séparait ni jour ni nuit et pendant les premières 36 à 48 heures ne leur permettait pas de s'assoupir ne fût-ce que pour un instant; ensuite on les accoutumait à divers objets de l'équipement du chasseur et au gibier pour lequel on se proposait de dresser l'oiseau tout spécialement; dans ce but on lui donnait à tuer ce gibier vivant mais garotté; à défaut d'exemplaires vivants on se contentait de l'amorcer par du gibier rapporté de la chasse ou même par du gibier empaillé; l'affaitage (l'apprentissage) se terminait par le «*vablénié*», c. à d. qu'on lui enseignait à arriver en volant aussitôt qu'on l'appelait soit d'un coup de sifflet, soit en sonnant du cor, soit en avertissant l'oiseau par le bruit d'un petit tambour. C'est ainsi qu'en 1556 Joseph Népéia fut chargé par Ivan le Terrible de porter au couple royal d'Angleterre entre autres cadeaux «un grand et magnifique gerfaut blanc, avec un tambour en argent qui avait servi à apprivoiser cet oiseau, à se rendre à l'appel, et avec un réseau doré» [148]). Afin d'empêcher que les faucons ou gerfauts ne pussent pendant la chasse échapper à l'attention du chasseur, on leur attachait de



petits grelots ou des clochettes [169]), dont le son, en avertissant de la direction dans laquelle l'oiseau avec sa proie était descendu à terre, donnait la possibilité au chasseur de le rejoindre aussitôt. Malheureusement il ne s'est conservé aucun renseignement relatif à la question de savoir,

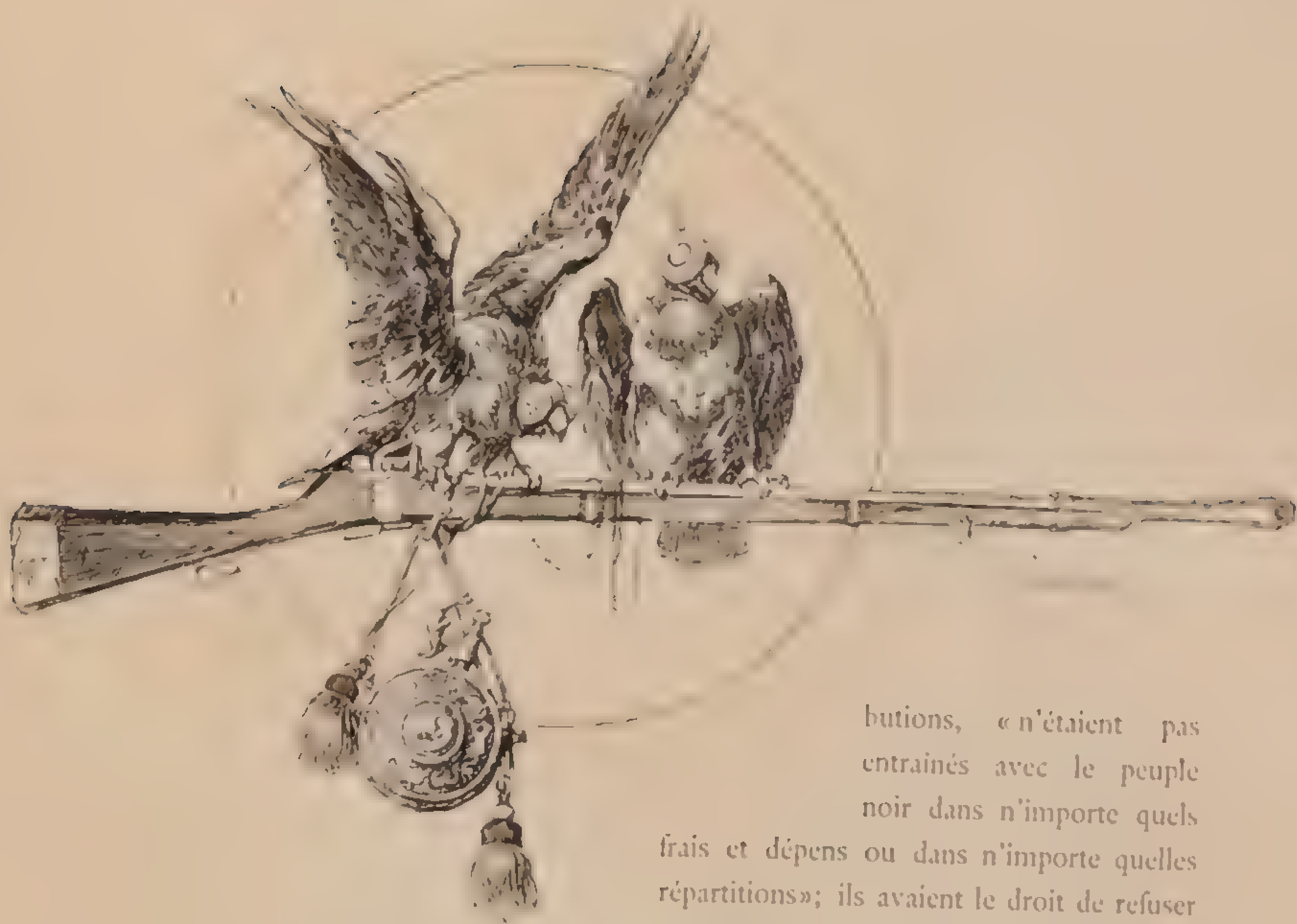
comment s'exerçait la chasse grand-ducale avec les oiseaux-chasseurs; mais il y a tout lieu de penser que dès une époque fort éloignée un certain cérémonial de ce genre de chasse avait commencé à s'établir et que ce n'est qu'en se perfectionnant graduellement qu'il a fini par aboutir à l'organisation extrêmement recherchée que la chasse au vol reçut sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch.

Une chasse régulière et systématique à l'aide d'oiseaux-chasseurs n'étant possible qu'à la condition de compléter constamment leur nombre par de nouvelles acquisitions, on comprend les soins tout particuliers que nos princes n'ont cessé de vouer au maintien d'une bonne organisation de leur fauconnerie, tant sous le rapport des oiseaux que sous celui du personnel qui y était attaché. Les lettres patentes délivrées par nos grands-ducs aux «*pomytchiks*» et aux fauconniers dans le courant des XIII, XIV, XV et XVI ss. donnent une idée assez exacte de la profession de fauconnier et des droits et privilèges des preneurs d'oiseaux-chasseurs.

Les faucons et les gerfauts jouaient un rôle important dans l'industrie de l'Etat [150]). Pour organiser leur capture, nos souverains expédiaient dans les régions du Nord des «*vataguі*»*) ou «*artéli*»**) (compagnies de gens qui s'occupent de la même profession) sous les ordres d'un «*ataman*» (chef d'artel) [151]), ou bien ils établissaient des «*pomytchiks*» dans les villages et les bourgs des contrées où on prenait les oiseaux-chasseurs [152]), ou bien encore ils chargeaient de cette besogne les villageois indigènes [153]).

Cette industrie était organisée d'après le principe de l'«*obrok*» (redevance annuelle, imposition), et les «*pomytchiks*» étaient considérés comme serviteurs du souverain, comme ses redevanciers. Par leur situation et par les droits qui leur étaient accordés, ils différaient très distinctement des paysans ordinaires (que l'on appelait «le peuple noir»), ils formaient un groupe d'industriels libres qui, chargés d'une insignifiante redevance payable à la couronne et affranchis de toute autre espèce d'impôts et de contri-

*) sing.: «*vataga*».
**) sing.: «*artel*».



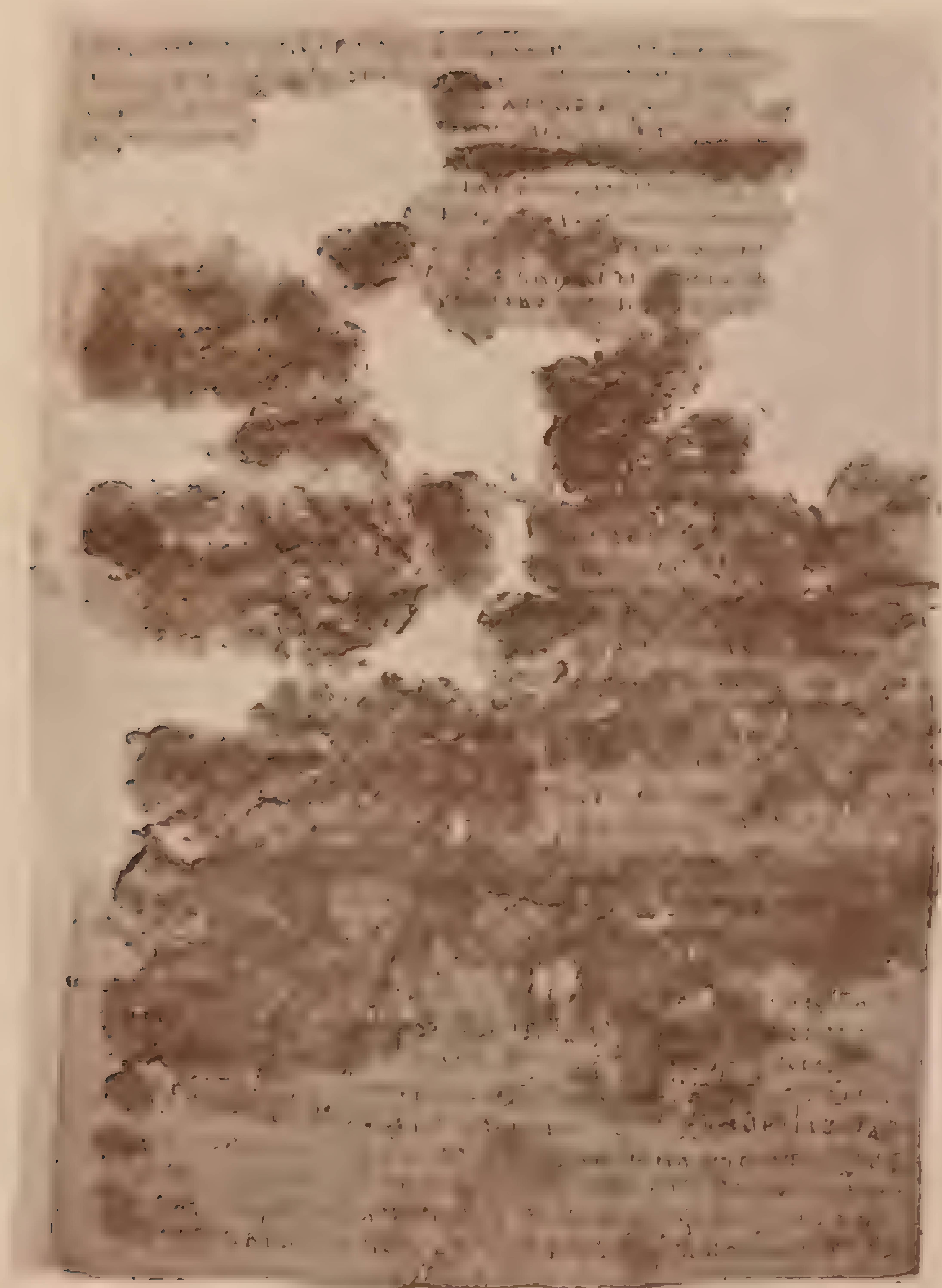
butions, «n'étaient pas entraînés avec le peuple noir dans n'importe quels frais et dépens ou dans n'importe quelles répartitions»; ils avaient le droit de refuser des chevaux de relais et des guides aux fonctionnaires de l'Etat, aux militaires en voyage et aux courriers, et n'étaient pas obligés non plus de les nourrir, eux et leurs chevaux; et s'il arrivait à quelqu'un de ces voyageurs officiels de descendre chez les «*pomytchiks*», il leur payait pour sa nourriture, pour la nourriture des chevaux et pour le logis le prix convenu avec eux. En outre, les «*pomytchiks*» étaient exempts de l'administration et de la juridiction des gouverneurs, hormis les cas d'assassinat et de brigandage «avec corps de délit», de sorte que les «*pravetchiks*» et les «*dovodchiks*»*) (les commissaires et les juges d'instruction ou perquisiteurs qui informent une affaire) n'avaient aucun droit de se mêler des affaires des «*pomytchiks*» et étaient privés de la possibilité de leur soutirer de l'argent.

En cas de litige entre «*pomytchiks*», l'affaire se réglait soit par le bailli du lieu, soit par des juges que les «*pomytchiks*» choisissaient tout exprès parmi eux-mêmes; si, au contraire, d'autres personnes soulevaient

*) En russe le nominatif du pluriel de «*pravetchik*» est «*pravetchiki*», de «*dovodchik*» — «*dovodchiki*».

une plainte contre les «*pomytchiks*», c'était le grand-duc qui rendait la justice, ou bien, parfois, à sa place le boyard préposé à la fauconnerie. Pour se faire aider dans la capture des faucons et des gerfauts les «*pomytchiks*» étaient autorisés à tenir des mercenaires choisis parmi les gens «non corvéables et qui ne savaient pas lire», et ces mercenaires étaient également exemptés de tous impôts et de toutes contributions et tout aussi indépendants de l'administration locale que les «*pomytchiks*». Toutes les fois que les «*pomytchiks*» se mettaient en route pour Moscou avec leur «*obrok*», les baillis, les gouverneurs de province, les maires des villes et la gent noire avaient l'obligation de leur prêter protection et soutien en toute circonstance et de leur fournir la quantité nécessaire de provisions de bouche et de chevaux de relais; en même temps les «*pomytchiks*» étaient affranchis de tous frais de transport et de bien de péages perçus sur les marchands et industriels qui arrivaient à Moscou avec toute espèce de marchandises; ce n'était que lorsque les «*pomytchiks*» y apportaient, outre l'«*obrok*», quelque marchandise destinée à la vente, qu'ils payaient, comme tous les autres, les droits d'entrée réglementaires.

Lorsqu'on examine les ordonnances princières rendues aux «*pomytchiks*» et aux fauconniers, on ne tarde pas à constater, combien les franchises et les priviléges, accordés à ces gens, allaient graduellement en augmentant: ainsi, sous Vasili III les «*pomytchiks*» étaient encore, à l'égal des gens corvéables et du peuple noir, assujettis à certaines obligations et charges, telles que le service de la houlette, le service de la poste (c. à d. l'obligation de fournir des chevaux de relais à la poste grand-ducale) et les travaux de fortification dans les villes; mais à dater du règne d'Ivan le Terrible et sous Fedor Ivanovitch et Vasili IV Chouïsky ils furent affranchis même de ces obligations-là. Dans des cas exceptionnels on leur accordait encore d'autres grandes faveurs: du temps d'Ivan le Terrible les fauconniers Blaznof, domiciliés au pays de Vologda, avaient prié de leur abandonner, à eux et à leur famille, certains terrains sauvages, boisés et couverts de mousse; ils les obtinrent, et leur famille



Convention conclue en 1318 entre le grand-duc Guéorgui et le grand-duc de Tver Mikhaïl Yaroslavitch.

fut, en outre, affranchie, pour la durée de dix ans, de toutes contributions et même de l'obligation de livrer des faucons à la Couronne. En constatant dès le règne d'Ivan le Terrible un tel accroissement graduel des franchises et privilèges décrétés en faveur des «*pomytchiks*», on est porté à croire, que dès cette époque la chasse à l'oiseau a commencé à jouer un rôle prépondérant dans la chasse tsarienne, et que c'est là qu'il faut chercher le mot de l'énigme, lorsqu'on se trouve en face de l'éblouissant aspect que la chasse avec des faucons prit par la suite. Nous citons textuellement quelques ordonnances grand-ducales et tsariennes relatives aux «*pomytchiks*»:

L'ordonnance du grand-duc Andreï Alexandrovitch fut adressée (1294—1304) aux «*possadniks*» (bourgmestres ou maires), aux trésoriers et aux anciens de village du Zavolotchié (Karamzine, hist. de l'Empire de Russie, tome IV, p. 191):

«de la part du Grand-Duc Ondreï» (Andreï) «aux *possadniks* et aux *skotniks*» (préposés du trésor *)) «et aux *starostes*» (baillis): «En vertu de la convention conclue avec Novgorod trois artels, à moi appartenants, devront se rendre au bord de la mer; et que les communes fournissent à l'ataman Andreï Kritsky nourriture et chevaux d'après le tarif, et quand son fils Kouzma s'en retournera de la mer et des torrents avec les oiseaux de contribution, tout le long du chemin les indigènes des communes contribuables le pourvoiront de nourriture et de chevaux de relais selon la règle établie; et ainsi que cela a été tenu sous les règnes de mon père et de mon frère que les Novgorodiens n'ont pas à pénétrer sur le territoire de Tver, ils doivent maintenant aussi ne pas s'y montrer». (Actes de l'Expédition archéographique, t. I, p. 1).

Dans le traité conclu en 1318 entre le grand-duc Guéorgui (Georges) et le grand-duc de Tver Mikhaïl Yaroslavitch nous lisons entre autres:

«En ce qui concerne le fait que l'on a attrapé sur les bords de la Vologda des gerfauts et trouvé de l'argent et...» (lacune, creusée par la dent du temps) «qu'on le

*) «*Skotnitsa*» signifie d'après l'historien Solovief — t. III, p. 91 — autant que «*cladovaya*» = trésor. En russe le nominatif du pluriel de «*possadnik*» est «*possadniki*», de «*skotnik*» — «*skotniki*» et le datif du pluriel — «*possadnikam*», «*skotnikam*».



Le tsar Vasili IV Ivanovitch Chouisky;
portrait tiré du „Titoularnik" du tsar Alexis Mikhaïlovitch

leur retourne, après leur avoir infligé une correction» («*Sobranié gossoudarstvennykh gramote i dogovorov*», Recueil d'ordonnances et de traités. Part. I, p. 18).

C'est à la période des années 1320 à 1340 que se rapporte l'ordonnance suivante du grand-duc Ivan Danilovitch:

«Voilà ce que moi, Grand-Duc de toute la Russie Ivan Danilovitch, ai accordé aux fauconniers de la Petchora, à Gila et ses compagnons qui se rendent à la Petchora, et voici leurs noms: Gila, Olioucha, Vasilko, Stépane, Carpe, Fédetz, Ostroga, Borisko, Kouzma, Dmitrok, Vlassy, Mikititsa fils d'Ivan, Séménetz, Condrate, Tchechko, Séménetz, Grigor, Stépanetz, Savitsa: ils sont exempts de toute contribution et ne ressortissent pas du bailli, et ce qui est des «troisièmes» et des mercenaires qui font sentinelle à cheval et ont le gousset bien garni, ceux-là aussi ne sont assujettis à aucune contribution et ne ressortissent pas non plus du bailli, et le commissaire de police n'a pas affaire à eux, et ils sont exempts de fournir nourriture et chevaux; mais, si quelqu'un, en dépit de mon ordonnance, leur prenait quelque chose, je le châtiérais, moi, Grand-Duc, car j'ai besoin de ces gens-là. Et j'ai ordonné à Mercoury de veiller sur eux et de les protéger, et toi, Mercoury, veille sur eux conformément à cette ordonnance et ne permets à qui que cela soit de leur faire du tort».

Renonçant à citer ici les ordonnances du grand-duc Vasili Ivanovitch et du tsar Ivan le Terrible, nous nous bornons à rapporter celle du tsar Vasili Ivanovitch Chouïsky, laquelle est presque identique aux deux que nous venons de mentionner.

«Voici ce que Moi, Tsar et Grand-Duc de toutes les Russies Vasili Ivanovitch, ai bien voulu accorder à Mes fauconniers de Péréslav et aux «*pomytchiks*» et redevanciers du département de la fauconnerie, qui habitent le faubourg hors des remparts, et sont les suivants: Grichka Riabikof, et Bojèneka Iliïne, et Ortiouchka Maksimof, et Kazarinka Pétrof, et Ivachka Pogannikof, et Vaneka Panine, et Tichka Novikof, et Ivachka le meunier, et Mènechitchka Démènetief, et Trèneka le forgeron, et Trèneka le cordonnier, et la veuve Oksinietsa, et Gavrilka le boulanger, et Iléika Obrosimof: qu'en Nous présentant une supplique et la *gramota*» (ordonnance, diplôme, lettre patente) «dont les avait pourvu le Tsar et Grand-Duc de toutes les Russies Ivan Vasiliévitch qui repose en Dieu, ils Nous ont prié de leur accorder la même faveur en ordonnant de faire transcrire ladite ancienne lettre patente en Notre nom tsarien et de leur faire délivrer de Notre part une nouvelle lettre patente tsarienne, pareille à celle qu'ils ont eue auparavant. Et Moi, Tsar et Grand-Duc de toutes les Russies Vasili Ivanovitch, après avoir pris connaissance



de l'ancienne lettre patente délivrée à Grichka Riabikof et à ses compagnons, les fauconniers de Péréslav, et les «*pomytchiks*» et les redevanciers du département de la fauconnerie, ai bien voulu ordonner de transcrire ladite ancienne lettre patente en Notre nom à Nous, Tsar et Grand-Duc de toutes les Russies Vasili Ivanovitch, et ai ordonné de leur remettre cette lettre patente délivrée par Nous, le Tsar, et pareille à celle qu'ils possédaient auparavant: Nos gouverneurs à Péréslav et ceux qui ont le pouvoir judiciaire ne jugeront, sous aucune condition, Grichka Riabikof et ses compagnons, à moins qu'il ne s'agisse d'assassinat ou de brigandage «en présence du corps de délit»; et les juges et commissaires d'instruction n'exigeront rien d'eux, ne percevront d'eux ni redevances ni indemnité pour le séjour de leurs chariots aux auberges, et en général se garderont bien de les molester en quoi que cela soit; mais, quiconque aura à porter plainte contre Grichka Riabikof et contre ses compagnons, sera jugé par Moi-Même, Moi Vasili Ivanovitch, Tsar et Grand-Duc de toutes les Russies, ou bien par Mon grand veneur; et le commissaire qu'il Nous plaira de nommer aura à faire les tournées, tant pour se rendre chez eux, que pour en revenir; et quant au terme qu'il leur fixera, ce sera une fois par an, le lendemain de la fête du baptême du Seigneur Jésus-Christ; et hormis ledit commissaire, choisi par Moi, personne ne les inspectera; et si quelqu'un les obligeait d'accepter un terme autre que celui-là et leur ordonnait de ne pas se mettre en route au terme fixé par le commissaire; ou si quelqu'un prenait d'eux une reconnaissance de dette par laquelle ils se reconnaitraient obligés de produire un payement à

un terme autre que ledit terme fixé par Notre commissaire, cette reconnaissance sera considérée comme nulle et non avenue. En outre, Je leur accorde les faveurs suivantes: Nos princes et boyards et vayvodes et officiers, s'ils voyagent, n'exigeront pas d'être logés dans leurs maisons contre le gré des propriétaires, et Nos envoyés et Nos exprès et Nos postillons ne leur demanderont ni chevaux ni guides, ni en ville ni sur les grandes routes, hormis lorsqu'il s'agira de nouvelles venant du théâtre de la guerre; et ils n'auront pas à fournir de chevaux aux stations de poste; et sous le rapport d'impôts et de cens et de corvées ils n'auront rien de commun avec la populace noire des villes, ni avec les commis des cabarets, ni avec les baillis de village préposés sur cent hommes, ni avec les dizeniers».... (ici il y a une lacune, suite de la vétusté du document).... «mais ils ne seront pas au même rang que la gent noire et seront exempts de toute corvée. Mais ce qui est de l'*obrok* dû à Moi, Tsar et Grand-Duc, chaque commune aura à livrer tous les ans, à Noël, à Ma fauconnerie, en les remettant à Notre grand veneur, par trois faucons en plumes» (ce qui veut dire en nature et vivants) «et à défaut de faucons en plumes, ils auront à verser dans Notre trésor pour les trois faucons un rouble et demi, d'année en année, pour chaque faucon un demi-rouble, et dix copecks de péage par faucon. Et quand Grichka et ses compagnons se rendront chez Nous, à Moscou, avec Nos faucons d'*obrok* ou bien pour nous apporter cet *obrok* en monnaie, s'ils n'apportent pas de marchandises en même temps, les gouverneurs de Nos villes, et dans les districts les baillis et leurs receveurs de péage, et aux douanes les douaniers, et sur les rivières les bateliers, et dans les marais ceux qui au moyen de fascines y construisent une route praticable, ne percevront d'eux aucun péage ou droit d'entrée ou payement pour notification de présence ou n'importe quel autre impôt. Et s'ils montrent Notre présente lettre patente à Nos gouverneurs ou bien à n'importe quels receveurs de péage, ils n'auront rien à payer pour l'avoir exhibée. Mais à ceux qui auront pris connaissance de Notre présente lettre patente, Nous ordonnons de la retourner à Grichka et à ses compagnons, afin qu'ils la gardent sur eux pour la montrer à Nos receveurs de péage. Cette lettre patente a été donnée par Nous, le Tsar, à Moscou, en l'année 7114, le 10me jour de Juillet». (Actes de l'Expédition archéographique, tome I, p. 122).

Sous la protection des ordonnances tsariennes les «*pomytchiks*» avaient la vie bien autrement facile et jouissaient d'une liberté bien autrement grande que le peuple «noir»; les baillis et les gouverneurs savaient qu'ils n'osaient pas les molester par des contributions, sous



peine d'encourir la disgrâce du souverain: «mais si quelqu'un, en dépit de Mon ordonnance, leur prenait quelque chose, Je le châtiérais Moi, Grand-Duc, car J'ai besoin de ces gens-là», avait écrit encore Jean Kalita.

En retour de toutes ces faveurs, les «*pomytchiks*» payaient aux princes annuellement leur «*obrok*» sous forme de faucons. Chaque commune de «*pomytchiks*» livrait ordinairement à la fauconnerie princière tous les ans 3 faucons «en plumes», c. à d. en nature et vivants; mais sous Fedor Ivanovitch leur «*obrok*» était beaucoup plus élevé: les «*pomytchiks*» de la Dvina et de Cargopol étaient obligés de fournir annuellement 2 gerfauts rougeâtres, 3 gerfauts bigarrés et 35 gerfauts gris. Si, par suite d'une chasse malheureuse, il n'y avait aucune possibilité d'en livrer «en plumes», les «*pomytchiks*» payaient l'«*obrok*» en monnaie, un demi-rouble pour chaque faucon (pour 3 faucons un rouble et demi) de la part de tout l'artel, bien que celui-ci fût composé ordinairement d'environ 20 hommes[154]). A cette époque le demi-rouble moscovite valait à peu près 4 roubles et demi de la monnaie de nos jours; tel était le prix d'un faucon sauvage, non dressé et non apprivoisé; les faucons affaîtés (dressés) s'estimaient incomparablement plus haut: déjà au onzième siècle celui qui avait volé un faucon dressé, ou bien un autour dressé, était passible, d'après un article de la «*Rousskaya Pravda*», de payer au propriétaire de l'oiseau volé une «*grivna de martres*», c. à d. 7 roubles de notre argent; par la suite le prix des faucons a dû monter considérablement; le fait est notoire qu'au XIV s. un faucon dressé valait en Pologne plus de 300 roubles[155]); on est fondé à croire qu'à Moscou il s'estimait un peu moins haut qu'en Pologne.

Les renseignements sur le personnel de la chasse à l'oiseau et sur l'organisation de cette chasse, tant sous le rapport de ses formes extérieures que sous celui du service intérieur durant la période dont nous nous occupons ici, sont très incomplets. Ce qui, cependant, est tout à fait hors de doute, c'est qu'une fauconnerie princière a existé, et qu'un certain

nombre de fauconniers (*«sokólniks»*), y faisant le service, étaient chargés de dresser et de soigner les oiseaux-chasseurs; pour les autours il y avait des serviteurs à part, des autoursiers qui en Russie s'appelaient *«sadovniki yastrebiy»* (jardiniers des autours[156]) *); ceux-ci dressaient les autours à la chasse du vol, en les *«lâchant»* sur des oiseaux que l'on avait eu soin de tenir prêts d'avance et auxquels au moment voulu on rendait la liberté **). Aux XV et XVI ss. le personnel de la chasse au faucon doit déjà avoir été assez nombreux, vu que sous Ivan le Terrible les fauconniers du tsar occupaient, à eux seuls, à Moscou, sous Novinsk, un faubourg entier. C'est à Moscou aussi que fut construit, au faubourg Naproudnoï, selon toute apparence sous le règne d'Ivan le Terrible, une église en pierre, consacrée à S[t] Trifone thaumaturge qui, selon la croyance du peuple, protège les champs contre les insectes nuisibles et contre les reptiles. D'après la tradition populaire il y a corrélation entre la fondation de cette église et la miraculeuse délivrance d'un grand veneur de la cour lequel, s'étant attiré le courroux du tsar, devait s'attendre à ce que celui-ci lui infligeât une cruelle punition. Le jeune grand veneur, Trifone Patrikéyef, fils d'un riche et illustre boyard, et fiancé (— selon une autre tradition, marié —) seulement dès la veille, eut le malheur de laisser s'échapper, dans un moment d'inadvertance, le faucon favori de Sa Majesté. Le tsar, fort courroucé, ordonna à Trifone Patrikéyef de retrouver le faucon dans un délai de trois jours, sous



fig. XIV.
Copie d'une fresque
de la cathédrale de S[te] Sophie à Kiev, XI s.

*) En français *«jardiner* les oiseaux de chasse» signifie les exposer à l'air quand il fait beau temps (voyez: Schlegel et Verster de Wulverhorst, «Traité de fauconnerie». Fol. Imp. Leiden et Dusseldorf, 1844 — 1853; pp. 3 et 45.

**) Ce genre de chasse, analogue au tir aux pigeons, s'appelle en russe *«sadka»* (accus. du singulier: *«sadkou»*).

peine de sa disgrâce et d'un châtiment exemplaire. Le grand veneur passa trois jours et trois nuits à battre les bois dans le vain espoir de remettre la main sur l'oiseau fugitif, et il adressa prière sur prière à St Trifone, l'implorant avec ferveur de venir à son aide. Enfin, à bout de forces et le désespoir dans l'âme, il s'assit un moment pour reprendre haleine et pour faire un dernier appel à ses facultés morales et intellectuelles, mais, brisé de fatigue, il s'assoupit, et alors il vit aussitôt le songe suivant: à cheval sur un coursier blanc et un faucon sur le poing se tenait devant lui St Trifone qui lui dit: «le faucon que tu cherches est perché sur un sapin à peu de distance de toi, tu le trouveras en faisant quelques pas vers l'orient». Et s'étant réveillé le veneur retrouva effectivement quelques instants plus tard son faucon; alors, en signe de reconnaissance pour l'aide miraculeuse que lui avait prêtée son patron, il fit construire d'abord une chapelle et plus tard une église consacrée à St Trifone [157]).—A la tête de l'administration de la chasse au faucon était placé le «*sokolnitchy*» (chef de la fauconnerie tsarienne ou grand fauconnier), ordinairement choisi parmi les plus anciens boyards. A lui incombait non-seulement la surveillance et gérance suprême de tout ce qui tenait à cette chasse, mais il était aussi appelé à rendre justice dans des cas litigieux concernant les «*sokolniks*» (fauconniers). Le titre de «*sokolnitchy*» est mentionné pour la première fois en 1504, sous le grand-duc Ivan III, lors de la nomination de Kliapik Yéropkine à ce poste. Au XVI s. la dignité de «*sokolnitchy*» était parfois combinée à celle de «*lovtchy*», c. à d. de chef de toute la chasse tant à l'oiseau qu'avec des chiens.

Passant maintenant au chapitre de la chasse à courre nous devons avant tout réfuter la supposition erronée de Karamzine, d'après laquelle parmi les princes russes Vasili III aurait été «le premier à introduire la chasse avec des chiens courants, ceux-ci ayant été aux yeux des anciens Russes des animaux impurs qui par conséquent ne pouvaient inspirer que de la répugnance» [158]). Le fait est incontestable, que sous le règne de

Vasili III la chasse avec des chiens a atteint le plus de développement, mais il n'est pas moins vrai qu'un grand nombre de données historiques des mieux avérées ne laissent aucun doute qu'elle a été exercée en Russie dès la plus haute antiquité. Dans la «*Rousskaya Pravda*» les chiens, nommément des chiens de chasse, sont mentionnés à côté des faucons et des autours; parmi les fresques de la cathédrale de Ste Sophie à Kiev se trouvent, ainsi que nous l'avons vu plus haut, plusieurs scènes de chasse où figurent des chiens: chasse au sanglier (dess. III), à l'écureuil (dess. IV) et au cerf (dess. XII). Dès le XII s. les annales emploient le terme «*psarre*» [159]), qui signifie «chasseur chargé de soigner la meute», et au même siècle nous constatons dans la personne de Vsévolod Mstislavitch un premier exemple d'une excessive passion autant pour la chasse à l'aide de chiens que pour celle à l'oiseau. Mais c'est surtout au XV s. que les «*psarri*» se trouvent souvent mentionnés, et sous la date de l'année 1504, dans le testament du grand-duc Ivan III, il est pour la première fois question du chenil princier, établi, près de Moscou, au village Loutsinsk[160]). Environ à la même époque les lévriers russes commencent à être connus en Europe et appréciés par les souverains étrangers: en 1519 Chrétien II, roi de Danemarc, donna à titre de présent au roi de France, François I, des lévriers de race russe, apportés de la Moscovie [161]) et provenant sans doute du chenil grand-ducal. Or, il est évident que l'état brillant de la chasse aux chiens courants de Vasili III doit, pour une large part, être attribué aux soins que son père, le grand-duc Ivan III, n'avait cessé de consacrer à la production de races pures de chiens de chasse.

Selon le témoignage de Herberstein, Vasili III possédait deux races de chiens: de grands, qu'on appelait «*canes molossi et odoriferi*» et d'autres plus petits, appelés «*kurtzi*» (prononcez: courtsi) et qui s'employaient pour chasser le lièvre [162]). L'auteur de la traduction allemande (1567) des mémoires de Herberstein ayant traduit «*canes molossi et odoriferi*» par «*Jaghund*» et «*Suchhund*», il est plus que probable que Herberstein,



en se servant de ces termes, avait en vue des lévriers et des aboyeurs [163]). Quant à l'autre race de chiens que Herberstein appelle «*kurtzi*», c'étaient incontestablement des lévriers, notamment des lévriers du Caucase, race montagnarde connue précédemment sous la désignation «*courtincki*».

Donc, on employait dans la chasse princière aux chiens courants non-seulement la race indigène de lévriers, mais aussi la race d'Orient. Cette dernière était en haute estime, et l'on se la procurait ordinairement par l'entremise de Tartares. En Pologne les Tartares faisaient de longue date le commerce de lévriers, dont parfois ils amenaient aux foires un très grand nombre; il est hors de doute, qu'ils en vendaient aussi en Russie. Les lévriers tartares passaient pour être particulièrement intelligents et «polis»: un bon lévrier tartare est doux, marche sans laisse à côté du cavalier et obéit à ses ordres. A quel point étaient estimés de bons chiens de chasse, appert des lois de Vladislav Jagellon (XIV s.), d'après lesquelles on était passible d'une amende de six «*grivna*» (15 r. 84 cop.) pour avoir volé un chien de chasse, et de dix «*grivna*» (26 r. 40 c.) pour avoir assassiné un paysan [164]). Proprement les prix de marché des chiens de chasse étaient en Pologne au XIV s. à peu près les suivants:

les lévriers se payaient 10 roubles, les aboyeurs 4—5 roubles et les chiens d'arrêt 6—7 roubles [165]).

Quant aux prix des chiens de chasse en Russie, aucun indice y relatif ne s'est conservé; cependant nous ne voyons pas de raison pour supposer que la différence entre les prix russes et les prix polonais ait pu être très considérable, surtout à l'égard de la race orientale de lévriers qui était amenée en Russie comme en Pologne par les mêmes fournisseurs tartares. Il est certain que les Tartares ont exercé une influence très marquée sur le développement et le caractère de la chasse princière russe, surtout de celle des XIII et XIV ss., et même des siècles suivants. En général les Tartares étaient grands amateurs de la chasse, aussi l'exerçaient-ils en vrais artistes, et leurs khans savaient l'entourer de tant de magnificence et de tant de solennité, que des voyageurs européens qui, comme par exemple Plano Carpini et Barbaro, eurent l'occasion d'y assister, ne pouvaient pas ne pas en être émerveillés. Ainsi le khan Ouzbek (XIV s.) alla chasser aux bords du Térek, accompagné de toute son armée, d'un grand nombre d'illustres personnages tributaires et des ambassadeurs de différents peuples. La chasse se prolongeait pendant un mois ou deux. Plusieurs centaines de mille hommes étaient en mouvement; chaque guerrier se parait de ses plus beaux habits et montait son meilleur cheval; des négociants arrivaient avec d'innombrables chariots chargés de marchandises indiennes et grecques; le luxe et la joie régnaient dans les camps bruyants, et les steppes avaient échangé leur aspect morne et sauvage contre celui des rues les plus animées de villes très peuplées [166]). A ces chasses des khans participaient aussi des princes russes qui, arrivés à la Horde, y faisaient parfois des séjours assez prolongés; du temps d'Ouzbek elle eut pour hôte durant trois années le prince de Moscou Guéorgui (Georges) Danilovitch qui même épousa la sœur favorite d'Ouzbek; la princesse, le jour de son baptême, quitta son nom de Kontchaka, pour prendre celui d'Agathe [167]). On conçoit que nos princes, fortement impressionnés par tout ce que la chasse des khans offrait de rare et de

beau, s'empressaient d'introduire dans la leur des innovations analogues; dans la chasse de Vasili III, esquissée au chapitre précédent, il est facile de constater certains traits empruntés à la chasse des Tartares, particulièrement la somptuosité et le faste de toute son ordonnance. Quant aux différentes méthodes de chasser, il est peu probable que notre chasse ait pu faire des emprunts à celle des Tartares, les principes fondamentaux, d'après lesquels s'exerce la chasse, étant partout les mêmes. La méthode la plus en vogue chez les Tartares était celle de disposer en cercle, sur un terrain d'une énorme étendue, une troupe d'hommes qui, mêlant leurs cris sauvages au bruit des armes et des clairons, obligeaient le gibier à se retirer dans la direction du centre, où se trouvait posté le khan; ils entouraient les animaux d'une muraille vivante qui allait se retrécissant de plus en plus, jusqu'à ce que le gibier fût à portée des armes de trait; alors le khan tirait le premier, après quoi les guerriers tuaient ceux des animaux que le khan n'avait pas abattus; puis on allumait bon nombre de bûchers et on terminait la journée par de joyeux repas qui se prolongeaient fort avant dans la nuit [168]).

De tout temps ce genre de chasse (« *oblava* ») se pratiquait aussi à la cour des princes russes. Encore au XI s. (en 1088) le prince de Kiev Vsévolod s'y livrait au-delà du « Vychgorod » (la ville haute), en chassant des lièvres à l'aide de batteurs [169]) qui faisaient lever le gibier par leurs cris [« *clitchané-zagonchtchiki* »=batteurs; « *clitch* »=cri, « *zagoniate* »= battre la forêt, pour en faire sortir le gibier; dans la Russie du S.-O. on les appelait « *osotchniki* »; « *osotchite* » = traquer; à la chasse aux loups un des chasseurs imitait le hurlement de ces animaux qui y répondaient et arrivaient à l'endroit voulu, où les coups bien visés des chasseurs leur ménageaient une mort certaine] [170]). Quelques expressions et comparaisons que l'on rencontre par-ci par-là dans les annales [171]), indiquent qu'il existait aussi dans les temps anciens une chasse avec des chiens courants où le gibier était poursuivi à cheval. — Cette manière de chasser, surtout celle où l'on courait le lièvre, était la chasse que Vasili III préférait à



Comédie d'ours; d'après une gravure contemporaine sur cuivre, figurant parmi les illustrations du «Voyage d'Oléarius».

toutes les autres; il en possédait tous les instincts; ses chasses à courre étaient conformes à toutes les règles de l'art de la chasse de ce temps-là, et le prince ainsi que d'autres personnages de marque présents à la chasse tenaient eux-mêmes les chiens en laisse et ne les lâchaient sur le lièvre que sur un signe du prince. Si les lièvres se faisaient par trop longtemps attendre, ou ne se montraient pas du tout sur la plaine, on se dédommageait de la façon suivante: au moment où le prince donnait le signal «goui, goui!», on découplait les chiens et l'on mettait en liberté des lièvres, apportés d'avance dans des sacs, pour les laisser s'en échapper le cas échéant; les lièvres sortaient des sacs en sautillant, puis cherchaient à fuir de tous côtés, se démenant au milieu des chiens ni plus ni moins que des chevreaux ou des agneaux dans un troupeau [172]).

La chasse du lièvre avec des chiens courants était pratiquée aussi du temps d'Ivan le Terrible [173]); mais après lui la chasse active des princes traverse une époque de dépérissement, durant laquelle elle est remplacée par des combats de bêtes féroces en champs clos et par des divertissements dont les acteurs étaient — des fauves. Un tel genre de chasse avait été inauguré à la cour princière sous le règne de Vasili III, il atteignit des proportions inouïes sous Ivan le Terrible et fut du temps de Fedor Ivanovitch presque l'unique récréation du tsar.

Dans les combats d'animaux comme dans les susdits divertissements le principal rôle était rempli par des ours, les uns sauvages, les autres apprivoisés, dressés. Pour ces fêtes du palais on se mettait à la recherche d'ours dans le pays entier, et de partout les meilleurs exemplaires étaient choisis, en vertu d'un «*oukaze*» (ordonnance) du tsar, pour être expédiés à Moscou et y être internés dans une vaste vénerie, où l'on entretenait outre les ours encore d'autres bêtes féroces et en même temps des chiens de chasse. Les ours apprivoisés, qui habitaient constamment la vénerie, s'appelaient «*dvornyïé*» (ours de cour); d'autres — les «*gonnyïé*» [174]), c. à d. ceux qui, pris non pas comme oursons mais déjà à l'âge adulte, n'étaient pas entièrement apprivoisés — tenaient en quelque sorte le milieu entre les «*dvornyïé*» et les ours sauvages; ces derniers s'employaient aux divertissements aussitôt après leur arrivée de la forêt. La «*medvégia potékha*» (divertissement aux ours) était d'un programme varié, se composant de trois parties essentiellement différentes: la «*medvégia travlia*» (combat d'ours avec d'autres animaux); le «*medvégy boï*» (combat d'homme à ours) et la «*medvégia comédia*» (comédie d'ours), si toutefois il est correct d'appeler ainsi une représentation donnée par un ours, par son meneur et par une chèvre parée — la fidèle compagne des ours apprivoisés. Il faut penser que tous ces trois actes se jouaient chaque fois qu'il y avait «spectacle d'ours»; celui-ci pouvait très bien commencer par la comédie, continuer par le combat entre ours, ou bien entre ours et chiens, et se terminer par un corps à corps entre homme et ours. Pendant la «comédie» les meneurs



amusaient le public par des récits, amplifiés de toute sorte de broderies et de saillies bouffonnes qui servaient, pour ainsi dire, de texte à ce ballet d'ours et d'explication à ce que faisait l'animal; l'ancien esprit ironique, badin et facétieux du peuple russe ne se démentait pas dans ces occasions: sans marchander les expressions et donnant libre carrière à sa verve il clouait au pilori d'une inoffensive satire tous les côtés comiques de la vie de ce temps-là. La «*medvégia travlia*» se produisait soit à l'aide de chiens, soit en faisant attaquer des ours apprivoisés par des ours sauvages. Voici maintenant comment on procédait au «*medvégy boï*» (combat d'homme à ours): Dans une enceinte close on plaçait un homme et lâchait sur lui un ours sauvage et affamé qu'on avait eu soin de choisir parmi les plus méchants; toute la tâche du champion consistait à saisir le premier mo-

24

ment favorable pour enfoncer sa «*rogatina*» (espèce d'épieu) ou bien une fourche de bois dans le flanc de l'ours; dans le cas où l'attaque avait été exécutée adroitement, l'ours tombait du premier coup pour ne plus se relever; dans le cas contraire — l'homme devenait lui-même la proie du fauve exaspéré et il expirait sous les yeux du public. Toutes les fois qu'un tel combat s'était terminé à souhait, on conduisait celui qui avait vaincu l'ours à la cave tsarienne, où il se soûlait à mort, *in majorem principis gloriam;* en outre, le trésor du tsar lui fournissait ordinairement un morceau de bon drap valant 2 roubles, pour qu'il s'en fît un «*caftane*» (justaucorps) nouveau.

Tel était le salaire usité que les tsars accordaient aux XVI et XVII ss. pour ces spectacles-là. Certainement, d'après nos idées, une telle rémunération n'est guère proportionnée à l'exploit; cependant, il faut ne pas perdre de vue que se rendre seul à la chasse d'ours était dans la vie d'un chasseur, à l'époque dont nous parlons, la chose la plus simple et la plus ordinaire du monde, et pour cette raison le combat avec l'ours en champ clos, en présence de la cour, se taxait d'après le tarif du service ordinaire de chaque jour. La plupart du temps les combattants appartenaient au nombre des employés de la cour, attachés à la chasse du tsar: c'étaient des «*psovniki*» (dresseurs de chiens) et des «*psarri*» (chasseurs à pied ou à cheval chargés de soigner la meute), or, tous des chasseurs de métier, les meilleurs sujets du «*lovtchy pout*»*) [175]). Bien que de semblables spectacles, loin d'être entièrement dépourvus d'intérêt, fussent, au contraire, de nature à pouvoir plaire à la société de ce temps-là, et bien qu'à nos yeux ils trouvent leur justification, jusqu'à un certain point, dans les mœurs de l'époque, néanmoins l'historien de la chasse ne peut s'empêcher de voir en eux un exemple d'extrême dégénération de la chasse active et de condamner l'absence de tous principes de chasse sains et rationnels.

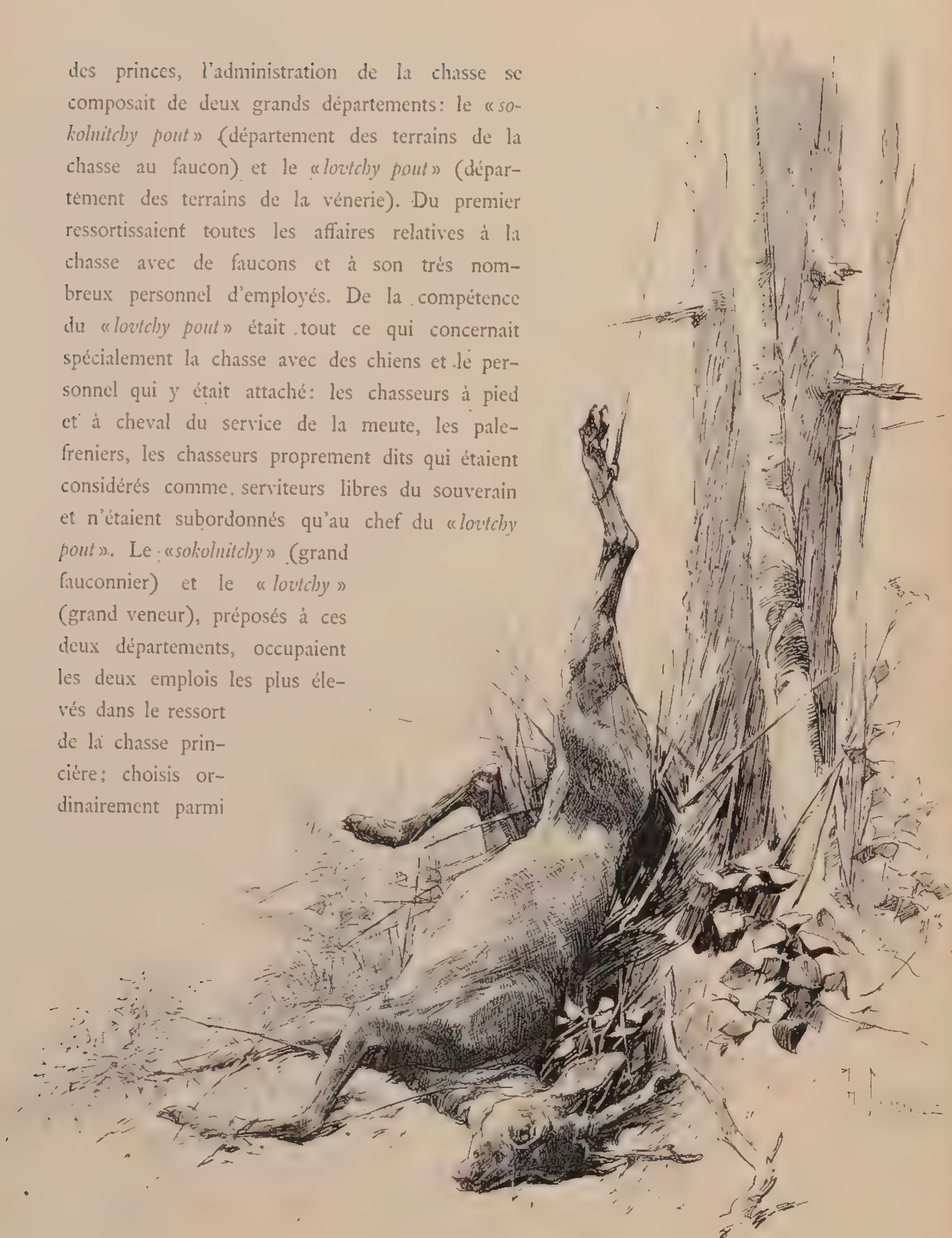
Un des chapitres les plus intéressants de l'histoire de la chasse grand-ducale et tsarienne aux XVI et XVII ss. restera réservé désormais à la

*) Voyez la page suivante!

chasse aux ures dans la «*Biélovièges kaya Pouchtchta*» (forêt épaisse de Biélovièges), aujourd'hui domaine de la couronne Impériale Russe. Cette forêt séculaire où les rois de Pologne chassaient avec des traqueurs, était divisée en champs séparés les uns des autres par de profonds sillons, et les personnes préposées à l'administration de la forêt étaient obligées de désigner, pour chacun de ces champs, un nombre suffisant de traqueurs [176]). La chasse aux ures, surtout s'il s'agissait d'exemplaires qui n'étaient plus jeunes, exigeait une nature robuste et alerte, autant de force physique que d'adresse et de promptitude. On choisissait un endroit convenable entre des arbres, qui, sans être très gros, pouvaient masquer le chasseur. Délogé par les chiens, l'ure se jetait sur le premier homme qu'il rencontrait, celui-ci cherchait à s'abriter derrière un arbre et, dans un moment propice, enfonçait sa lance dans le flanc de l'ure. Mais cela n'était pas chose facile; ordinairement les chasseurs devaient commencer par s'enfuir devant l'animal entré en fureur et par le laisser, pendant une heure ou plus, s'épuiser dans des accès de folle rage. Puis, quand on le croyait suffisamment fatigué, on lançait de rechef sur lui les chiens qui finissaient par l'arrêter, et alors celui qui dirigeait la chasse faisait annoncer par un signal qu'il s'apprêtait à donner le coup de grâce. Immédiatement après la mise à mort de l'ure, le roi descendait de cheval, s'approchait de l'animal qui gisait à terre, et lui enlevait la peau au moyen d'un poignard. Ceci fait, on vidait l'ure et on préparait de ses entrailles une soupe pour les chiens, ce qui terminait la chasse [177]).

Concernant l'organisation et le personnel des employés de l'ancienne chasse princière russe, nous rappellerons à nos lecteurs, que déjà Vladimir Monomaque avait introduit le «*lovtchy nariade*» (service de la chasse), ce qui permet de supposer, que ce prince avait établi un certain ordre, inséparable de chaque chasse régulière, ordre qui, avant tout, a dû répartir les travaux entre les divers employés, tels que palefreniers, fauconniers, etc. — A la cour de Moscou, où la chasse à l'oiseau et la chasse avec des chiens jouissaient, l'une et l'autre, à un si haut degré de la faveur

des princes, l'administration de la chasse se composait de deux grands départements: le «*sokolnitchy pout*» (département des terrains de la chasse au faucon) et le «*lovtchy pout*» (département des terrains de la vénerie). Du premier ressortissaient toutes les affaires relatives à la chasse avec de faucons et à son très nombreux personnel d'employés. De la compétence du «*lovtchy pout*» était tout ce qui concernait spécialement la chasse avec des chiens et le personnel qui y était attaché: les chasseurs à pied et à cheval du service de la meute, les palefreniers, les chasseurs proprement dits qui étaient considérés comme serviteurs libres du souverain et n'étaient subordonnés qu'au chef du «*lovtchy pout*». Le «*sokolnitchy*» (grand fauconnier) et le «*lovtchy*» (grand veneur), préposés à ces deux départements, occupaient les deux emplois les plus élevés dans le ressort de la chasse princière; choisis ordinairement parmi



les boyards les plus rapprochés du trône, ils figuraient au premier rang des dignitaires de la cour. Le «*sokolnitchy*» avait le pas sur le «*lovtchy*», mais souvent, ainsi que nous l'avons vu plus haut, un seul et même personnage cumulait les deux emplois, notamment à la cour d'Ivan le Terrible, mais par la suite, sous Ivan Fedorovitch et sous Godounof, ces deux emplois furent définitivement séparés. L'emploi du «*lovtchy*» fut créé par Vasili III, et le premier dignitaire appelé à ces hautes fonctions fut Mikhaïl Ivanovitch Nagoï (1509 — 1525). Il eut pour successeur Davyd Grigoriévitch Proéstof qui occupa ce poste de 1525 à 1534 et fut remplacé en 1535 par Fedor Mikhaïlovitch Naoumof; celui-ci, nommé plus tard à la dignité d'«*okolnitchy*» (dignitaire de la cour attaché à la personne du tsar), cumula les deux emplois de «*lovtchy*» et de «*sokolnitchy*» et resta en fonctions jusqu'en 1550; de 1551 à 1562 les fonctions de «*sokolnitchy*» furent exercées par son fils Ivan Joukla Fedorovitch Naoumof. En 1563 Grigori Dmitriévitch Lovtchikof fut nommé «*lovtchy*», il conserva cet emploi jusqu'en 1567; après sa mort les deux emplois se confondent, et depuis 1568 jusqu'en 1574 c'est Ivan Ivanovitch Bobrichtchef-Pouchkine qui se trouve à la tête des deux administrations; lorsque celles-ci se virent encore une fois séparées en 1574, Bobrichtchef-Pouchkine fut maintenu à son poste de «*sokolnitchy*», qu'il occupa jusqu'en 1582, et l'emploi de «*lovtchy*» passa à Ivan Mikhaïlovitch Pouchkine. Sous le règne du tsar Fedor et sous Boris Godounof l'administration des chasses fut confiée à Dmitri Andréyévitch Zamytsky; en 1600 l'emploi de «*sokolnitchy*» fut réinstitué, et Ivan Alexéyévitch Gérebtsof appelé à le gérer. Sous les faux Dimitris, de 1605 à 1608, Gavrilo Grigoriévitch Pouchkine était «*sokolnitchy*» et «*lovtchy*» à la fois; il touchait 120 roubles d'émoluments par an. Le «*lovtchy*» qui se trouvait auprès du souverain à Moscou s'appelait «*lovtchy Moscovskago pouti*» *) (chef de la vénerie du rayon de Moscou); c'est qu'à côté de son administration il y en avait d'autres, subordon-

*) Ici «*pouti*» est le génitif du singulier; le nominatif du pluriel a la même forme.

nées a des «*lovtchys*» de province (par exemple de Riazan, de Tver, etc.) dont chacun était chargé de la direction de la chasse industrielle qui s'exerçait dans les différents domaines de la couronne[178]). Sous Vasili III les fonctions du «*lovtchy*» de Tver avaient été remplies par Ivan Alexéyévitch Bobrichtchef-Pouchkine*).

*) Voyez le Recueil héraldique, appelé «*barkhatnaya kniga*» (livre de velours), t. I, p. 326.— Nous devons ce renseignement à l'obligeance de Mr. N. P. Likhatchef.







Chapitre IV.

La situation juridique des grands-ducs, du peuple et des particuliers à l'égard de la chasse.

Bien souvent, dans les chapitres précédents, nous avons dit que dans l'organisation générale de l'ancienne vie russe la chasse avait une très haute importance au point de vue des intérêts matériels de la nation. Pour les princes elle représentait la majeure partie de leur revenu, pour le peuple et les particuliers elle était la source où ils puisaient les moyens de satisfaire aux premiers besoins de l'existence et de s'acquitter des contributions imposées par l'Etat. Or, les intérêts des princes, du peuple et des particuliers devaient nécessairement se rencontrer, se toucher de près et s'entrechoquer parfois; aussi dès une époque fort éloignée la nécessité s'était-elle fait sentir de mettre de l'ordre aux relations mutuelles qui en étaient résultées, d'équilibrer et de régu-



lariser à l'égard de la chasse les droits des princes, du peuple et des particuliers, ainsi que de certaines institutions, telles qu'étaient par exemple les monastères.

Dans tous les autres pays d'Europe le droit de chasse devient très tôt un droit exclusif de l'Etat, la chasse y devient une régale du gouvernement, soit grâce à des intérêts généraux du fisc, soit pour des raisons d'intérêts particuliers des souverains ou des gouvernants. Là où la régale existe, le peuple et les particuliers perdent le droit d'exercer la chasse même sur leurs propres terrains, au risque d'encourir une grave responsabilité, voire même la peine de mort. En Russie, au contraire, la chasse était de temps immémorial une industrie libre, accessible à tous, à quelle classe de la population qu'appartînt le chasseur, bien qu'il faille noter que les princes, ainsi que nous aurons l'occasion de le constater en poursuivant plus loin l'histoire de la chasse tsarienne, jouissaient, sous le rapport de la chasse, de droits et de privilèges particuliers. Selon l'opinion de quelques auteurs qui ont écrit sur cette matière, la chasse, tant aux bêtes féroces qu'au gibier volant, a appartenu chez nous en Russie, dès les temps les plus anciens, aux princes, formant leur droit exclusif, autrement dit, une régale princière [179]). Mais cette opinion est absolument incompatible avec toutes les données parfaitement claires, bien que peu nombreuses, dont nous disposons pour résoudre la question. Pour démontrer combien l'opinion, que nous venons de citer, est peu fondée, il suffit de nous en rapporter à la «*Rousskaya Pravda*» (XI s.), où se trouvent, relativement à la chasse, plusieurs articles dont cependant aucun ne peut faire supposer que *de jure* elle ait exclusivement appartenu aux princes [180]). Dans la suite de notre travail nous ne tarderons pas à rencontrer des arguments très positifs et d'un grand poids qui servent d'appui à l'assertion, que dans l'ancienne Russie la population tout entière jouissait du droit de chasser.

Partout dans l'histoire des peuples le droit de la chasse prend existence en même temps que le droit de la propriété territoriale et les deux se développent parallèlement. Là où le droit de la propriété territoriale

ne s'est pas encore constitué et affermi dans la loi écrite, la chasse est une industrie libre, à laquelle chacun a accès, et qui ne subit qu'avec le temps des restrictions imposées par l'usage, qui est la source la plus ancienne de toute espèce de réglementation juridique. Faute de renseignements suffisamment clairs, il est difficile de se former une idée exacte sur la possession territoriale à l'époque initiale de l'histoire de la Russie; mais il y a tout lieu de penser qu'en raison de l'énorme étendue du territoire de l'Etat et de sa colonisation clair-semée la possession d'un terrain se fondait dans ces temps-là sur ce qu'on est convenu d'appeler «le droit du premier occupant»: devenait propriétaire d'un terrain celui qui le premier l'avait trouvé à son goût et, s'en étant emparé, l'avait cultivé à la sueur de son front; de là cette expression dont on se servait anciennement pour désigner les limites d'une propriété: «jusqu'où sont allées la hache, la faux et la charrue». Dans le cours des temps deux autres genres d'acquisition de terrain prirent racine dans les habitudes du peuple: la donation de la part des princes et la libre transaction entre vendeur et acheteur. Dans les limites de son terrain, que celui-ci fût occupé d'emblée, ou reçu en donation, ou acheté, chacun jouissait librement de tous les avantages naturels et des privilèges de son sol: il y exerçait la chasse aux quadrupèdes et aux oiseaux, entretenait des ruches et pêchait le poisson. Tel était le principe général sur lequel reposaient dans l'ancienne Russie les droits et les rapports concernant la chasse.

Quant aux princes, leurs droits et privilèges de chasse découlaient en partie du droit territorial et, en partie, aussi de leur position exceptionnellement élevée. Dès le temps où les princes assujettissent à main armée diverses peuplades slaves à leur pouvoir, ils commencent à se considérer non-seulement comme les maitres, mais comme les propriétaires de la terre que possédaient ces peuplades[181]); et voilà pourquoi les anciens princes russes, sans priver le peuple du droit d'en faire autant dans les limites de ses possessions, exerçaient en personne librement la chasse sur tout le territoire, s'ils chassaient pour leur plaisir. Se déclarant les pro-

priétaires de tout le territoire russe, ils usaient du droit, qui en était la conséquence, d'établir ce qui s'appelait «*lovtchy nalogue*» (impôt de chasse). En 1289 Mstislav, prince de Vladimir (en Volhynie), ayant appris à son arrivée à Bérestié que les indigènes de la contrée n'étaient frappés d'aucun impôt de chasse, ordonna d'en mettre un sur eux «pour les punir de leur désobéissance», à la suite de quoi chaque centaine d'habitants de village dut livrer deux tonnelets de miel, deux brebis, quinze dizaines de lin, cent pains, cinq baquets d'avoine, cinq baquets de seigle et vingt poules, et chaque centaine de citadins 4 «*grivna*» de martres (environ 30 roubles)[182].

Le fait que les habitants du pays de Bérestié jusqu'à l'année 1289 avaient été affranchis de tout impôt de chasse prouve que cet impôt ne s'appliquait pas partout; infligé aux Bérestiens en guise de punition pour désobéissance, il était évidemment destiné à rappeler à cette population qu'elle ne jouissait du sol et de tous les avantages qu'elle savait tirer de la chasse que par la grâce du prince et sous la condition d'une entière soumission à sa volonté; par conséquent, il faut voir dans le «*lovtchy nalogue*» un symbole des très anciens droits de souveraineté du prince sur tout le territoire de la principauté. Mais si aux yeux des anciens princes russes les droits de souveraineté sur tout le territoire leur appartenaient réellement, il n'est que naturel qu'ils se croyaient en droit de se réserver pour leur propre usage les terrains qui dans toute l'étendue de la Russie convenaient le mieux à la chasse. Et c'est ce qui effectivement a eu lieu. Les annales disent que la princesse Olga avait des «*lovichtcha*» (terrains de chasse) «dans tout le pays»: «l'an 6455 (947) Volga*) marcha sur Novgorod et fonda sur la Msta des communes et des bailliages et établit sur la Louza des «*obroks*» **) et des impôts; ses terrains de chasse, signes de son pouvoir, se trouvent partout dans le pays ainsi que des communes et des bourgs».... «et sur le Dniéper et sur la Desna des terrains de chasse pour la prise d'oiseaux»[183]). Ce passage des annales

---

*) Olga.

**) Cens

Convention conclue en 1341 entre le grand-duc de Moscou
Semene Ivanovitch et ses freres Ivan et Andrei.

met hors de doute que les princes retenaient les contrées les plus giboyeuses pour eux-mêmes, en abandonnant celles qui étaient moins avantageuses au peuple afin qu'il eût de quoi payer les redevances et impôts. De même dans les pays conquis et annexés les territoires les plus avantageux pour la chasse étaient incorporés aux domaines des princes. La même princesse Olga, veuve d'Igor, garda pour elle, après avoir vaincu et réduit sous sa domination les Drévlianes, leurs meilleures pêcheries et laissa le reste à ses nouveaux sujets, en établissant, en retour de l'usufruit qu'elle leur accordait, des «*oustavy*» et «*ouroki*» (règlements et redevances); par les mêmes raisons les princes considéraient comme leur propriété toutes les terres libres et inoccupées (*res nullius* selon le droit romain) avec tous les bénéfices et revenus qu'elles rapportaient, et parfois ils faisaient présent de l'une ou l'autre de ces terres libres à des monastères ou à des boyards, ou bien ils les cédaient à des paysans «*na obrok*» (c'est à dire qu'ils les leur donnaient à ferme); ainsi, sous Ivan le Terrible les Blaznof, fauconniers du pays de Vologda, reçurent «*v'obrok*» (c'est à dire à titre de fermiers) des terrains sauvages, inoccupés jusque-là, au district de Vologda, où vivaient des oiseaux-chasseurs [185]). Enfin, c'était encore aux princes que revenaient ordinairement aussi les terres qui, par suite de décès du propriétaire, dernier rejeton d'une race, étaient devenues vacantes à défaut d'héritiers; et en voici un exemple: Volok Lamsky (Volokolamsk), domaine très favorable à la chasse, appartenait aux princes apanagés Volotskoï (princes de Volok); mais quand Fedor Borissovitch, dernier prince de cette branche, vint à mourir sans laisser après lui de postérité, ce territoire passa en toute propriété au grand-duc Vasili Ivanovitch, et Volok Lamsky devint dès 1515, ainsi qu'il a été déjà dit plus haut, le domaine de chasse favori de ce grand-duc [186]).

Grâce à cet ordre de choses les princes russes possédaient dès la plus haute antiquité partout dans le pays des terrains de chasse, qui leur donnaient un énorme revenu. La dénomination générale des terrains de



chasse princiers était: «*lovichtcha*». Ces «*lovichtcha*» se subdivisaient en 2 catégories, étant soit des «*lovichtcha ptitchii*» (terrains de chasse où l'on prenait des oiseaux), soit des «*lovichtcha zvérinyié*» (c. à d. terrains sur lesquels on chassait des quadrupèdes); les premiers s'appelaient aussi: «*pérévessichtcha*» (plur.; sing.: «*pérévessichtché*»), dénomination empruntée à la méthode élémentaire de la chasse aux oiseaux, au moyen du «*pérévesse*», appareil dont nous avons donné une description détaillée au chapitre précédent; dans la Russie occidentale, habitée par une quantité innombrable de castors, les terrains où l'on se livrait à la chasse de ces animaux étaient connus sous le nom de: «*bobrovyié gony*» (chasses aux castors) ou bien «*zérémiany*», terme dont la signification propre était «lieux habités par les castors» ou «colonies de castors» [157]). Afin de faciliter l'administration des terrains de chasse princiers, ceux-ci étaient réunis en plusieurs groupes appelés «*pouti*»*); dans la Russie moscovite il y avait deux «*pouti*» de chasse, le «*pout sokolnitchy*» duquel ressortissaient les terrains de chasse aux oiseaux et leur administration, et le «*pout lovtchy*», auquel compétaient les chasses aux fauves et tout le personnel des employés qui y étaient attachés: D'une part les profits immenses que les princes retiraient de la prise d'animaux et d'autre part la passion pour la chasse donnaient aux yeux des princes une très grande importance au «*sokolnitchy pout*» et au «*lovtchy pout*». Les princes faisaient le plus grand cas de ces «*pouti*», ils les surveillaient et les protégeaient jalousement, comme la source la plus importante de leur revenu. Siméon le Fier exigea, par exemple, de ses frères qu'ils lui cédassent, en raison de sa primogéniture, ces deux «*pouti*» situés dans les enclaves de Moscou et destinés par le testateur à former une propriété, une et indivisible, de Siméon et de tous ses frères [158]); et Dimitri Donskoï ordonna, dans son testament, à ses fils de partager entre eux à parts égales le «*lovtchy pout*» et le «*sokolnitchy pout*» [159]).

*) Pluriel du mot «*pout*» (voie, voyage) qui au singulier se prononce à peu près comme s'il s'écrivait «*poute*».

Ici nous devons noter quelques particularités dans les méthodes de mettre à profit et d'administrer les terrains de chasse princiers. Le «*lovtchy pout*», comprenant tous les terrains de chasse princiers disséminés ça et là dans tel ou tel autre «*oudèle*» (apanage), comme, par exemple, le «*Moscovsky pout*», se divisait en «*stannes*» (enclaves). Chaque «*stanne*» contenait plusieurs villages et quelques terrains voisins de ceux-ci, qui tous étaient gérés par un veneur, expressément nommé à cet effet: Ivan le Terrible, par exemple, possédait dans le district de Vladimir l'enclave d'Ilmekhote, dans laquelle il y avait 22 villages et un «*potchinok*» (terrain avoisiné) [190]). A quel point étaient grands et importants les revenus provenants des terrains de chasse princiers, il ressort du témoignage de Fletcher, que, abstraction faite de tous les déboursés pour salarier un très nombreux personnel d'employés attachés à ce service, ainsi que de tous les autres frais d'entretien, il restait encore un énorme surplus de peaux et de fourrures, produisant à la vente jusqu'à 230,000 roubles [191]). Dans le but de s'assurer un revenu sûr et constant de leurs terrains de chasse, les princes de la Russie moscovite y installaient en permanence divers industriels que l'on comprenait anciennement sous la désignation générale «*déluyi*» (gens qui s'y entendent) et qui, tous spécialistes, étaient les uns fauconniers, les autres surveillants de meute ou chasseurs de castors, chasseurs de cerfs, chasseurs de coqs de bruyère, chasseurs de lièvres, de cygnes ou de garrots. Eux et la population indigène des villages situés sur les terrains de chasse princiers formaient des colonies industrielles, subordonnées à l'administration de la cour, mais considérées comme propriété personnelle des princes, vu qu'anciennement en Russie il n'existait pas de différence strictement établie entre propriétés de l'Etat et propriétés du souverain. Les chasseurs industriels, domiciliés sur les terrains de chasse princiers, jouissaient des champs et des forêts de ces terrains à titre de fermiers; ils avaient le devoir de s'occuper de chasse et de livrer les animaux tués à la direction de la cour. Ils étaient comptés parmi les serviteurs libres, et les princes apanagés n'avaient pas le droit de les prendre



à leur service. Si ces serviteurs s'[illegible]sentaient en cessant de remplir les devoirs assumés, ils perdaient les terres qui leur avaient été données en usufruit: «tu n'as plus de terre, va-t-en!» [192]).

La chasse qu'ils exerçaient sur les terrains princiers était surveillée et dirigée par le veneur préposé au *«stanne»* respectif. Les habitants des villes et des villages d'une telle enclave étaient assujettis à certaines charges et contributions en faveur de la chasse industrielle princière ainsi que des personnes qui l'exerçaient, mais en revanche ils jouissaient aussi de certains droits, grâce auxquels ils occupaient une position en quelque sorte privilégiée au milieu des simples «gens noirs». Chaque *«stanne»*, c. à d. groupe de colonies industrielles princières, représentait une unité administrative particulière et indépendante, exemptée de la compétence des institutions judiciaires et administrations or-



dinaires tout comme des redevances et impôts usités, en échange de quoi il était chargé d'un service spécial dans le ressort de la chasse industrielle des princes. Tandis qu'en justice et en administration les «terres noires»*) étaient subordonnées aux gouverneurs et aux baillis, les colonies de la cour appartenant aux terrains de chasse princiers ne ressortissaient au contraire, s'il s'agissait de quelque litige ou délit, que du veneur préposé au «*stanne*». C'est à celui-ci que passaient, en pareil cas, tous les devoirs et droits du bailli; et il est même arrivé parfois que les deux emplois se trouvaient réunis dans les mêmes mains [193]). Pour la première fois l'emploi d'un veneur chargé de la gérance des terrains de chasse princiers est mentionné environ en 1455 sous le règne de Vasili II [194]). Ce veneur avait auprès de lui, pour l'aider dans l'expédition des affaires judiciaires et administratives du «*stanne*», deux employés qu'il choisissait ou renvoyait à son gré: nommément un «*tioune*», chargé de l'examen des affaires de justice, et un «*dovodtchik*», auquel incombait l'enquête, l'instruction et la citation en justice, toutes les fois que quelque délit avait été commis dans le rayon du «*stanne*». Au tribunal, le «*tioune*» remplaçait le veneur, en qualité de son aide, toutefois sans former avec lui une institution collégiale: le «*tioune*» et le «*dovodtchik*» étaient, l'un et l'autre, entièrement subordonnés au veneur, ils agissaient d'après ses ordres et dans les limites des pleins pouvoirs qu'il leur donnait [195]).

Afin d'éclaircir complètement d'une part les droits et la situation du veneur et de ses employés, et d'autre part les droits et les devoirs des habitants du «*stanne*» sur lesquels s'étendait le pouvoir de ces fonctionnaires, nous citerons le règlement donné par Ivan le Terrible aux «*bobrovniks*» (chasseurs de castors) de l'enclave d'Ilmekhote du district de Vladimir, ordonnance extrêmement typique, où sont très précisément définis et réglés tous les détails concernant la situation du veneur, de ses employés et des chasseurs qui, appartenant à son «*stanne*», s'y occupaient de prendre des castors. Domiciliés dans 23 villages du «*stanne*» d'Ilmekhote,

*) Villages et hameaux ordinaires.

ces chasseurs, en vertu de ladite ordonnance réglementaire, assumaient l'obligation de pratiquer, au profit du grand-duc, la chasse aux castors: de prendre ces bêtes sur les bords des rivières Cliazma, Soudogda et Colakhta, et de transporter à Moscou tous les castors pris et de les y déposer au trésor de la couronne «en fourrure» (c. à d. les fourrures seules), et s'ils n'en avaient pas pris, de payer au lieu de castors, an par an, 2 roubles et demi d'«*obrok*» en monnaie, ce qui d'après l'argent de nos jours équivalait à environ 12 roubles. En récompense du susdit service les chasseurs de castors du «*stanne*» d'Ilmekhote étaient libérés de l'administration et de la juridiction des gouverneurs de Vladimir et de leurs employés, tels que juges, commissaires-priseurs, inspecteurs, instructeurs de procès; aussi n'étaient-ils pas obligés de leur livrer du fourrage ni de payer n'importe quelle autre redevance; «les frais et dépens» des gens corvéables ne concernaient en rien les «*bobrovniks*», c. à d. que ceux-ci étaient affranchis de toutes charges et de tous impôts en nature, auxquels étaient soumis les gens corvéables; en outre, ils n'étaient pas obligés de donner logement et nourriture à des voyageurs au service de la couronne: «les princes, les boyards, les vayvodes, les militaires et toutes autres personnes en voyage» (c. à d. les courriers) «ne descendent pas chez eux et n'ont pas le droit de leur réclamer de force chevaux ou guides ou fourrage, mais ceux auxquels il pourrait arriver d'être logés chez les *bobrovniks*, paieront le prix de leur consommation et de la nourriture de leurs chevaux»; enfin, les *bobrovniks* se rendant avec leurs appareils à la chasse des castors, tout comme lorsqu'ils allaient à Moscou avec l'«*obrok*», étaient affranchis du «*myto*», c. à d. du paiement de tout droit d'entrée aux octrois, et, en sortant de Moscou, ils ne payaient pas aux douaniers de «*zadnïé kalatchi*» (galettes arriérées), l'impôt usuel — mais, il faut croire, non prévu dans le tarif — que les paysans, s'en retournant dans leurs villages avec toutes sortes de belles choses achetées à Moscou et destinées à être données en cadeau, faisaient glisser dans les poches des douaniers. Tels étaient les avantages particuliers dont jouissaient les

26

chasseurs de castors d'Ilmekhote; la constante et stricte observation de tous ces priviléges se trouvait garantie, grâce à la très explicite phrase par laquelle se terminait l'ordonnance du grand-duc: «et qui se sera permis d'enfreindre cette ordonnance en les offensant par quoi que ce soit, sera châtié par Moi, le Grand-Duc». En administration et en justice les chasseurs de castors d'Ilmekhote ressortissaient du bailli de la contrée qui, évidemment, occupait en même temps l'emploi de veneur et était secondé par un «*tioune*» et un «*dovodtchik*», ces aides ordinaires de chaque veneur. L'entretien de ces 3 personnages était à la charge des chasseurs de castors et parfaitement assuré par la perception de certaines denrées réglementaires, de quelques contributions consacrées par l'usage, et des frais de justice qui résultaient de litiges entre les chasseurs eux-mêmes. Comme les fonctions du veneur de cette enclave étaient remplies par le bailli de Crivandino, un indigène, et non pas par quelque étranger nouveau-venu, il n'y avait pas lieu de lui offrir, ainsi que cela se pratiquait en d'autres endroits, le «*viezjiyé*» (la bonne entrée), c. à d. ce que chacun de ceux qui étaient soumis à l'autorité du veneur, voulait bien lui offrir au moment de son arrivée ou le jour de son entrée en fonctions [196]).

Les denrées réglementaires («*kormy*») étaient fournies par les chasseurs de castors d'Ilmekhote au bailli, au «*tioune*» et au «*dovodtchik*» trois fois par an: à Noël, à Pâques et le jour de la St Pierre. A Noël le bailli recevait de chacun des six villages dix pains, une pièce de bœuf, une outre d'avoine et un chariot de foin; le «*tioune*» recevait les mêmes denrées, mais en quantité moins grande de moitié, et au «*dovodtchik*» chaque village ne donnait qu'un pain, une certaine portion de viande de bœuf et une petite corbeille d'avoine; à Pâques on apportait au bailli dix pains et une pièce de bœuf, au «*tioune*» les mêmes offrandes, mais de moitié moins grandes, et au «*dovodtchik*» un pain et une portion de viande; le jour de la St Pierre chacun des six villages était obligé de fournir au bailli dix pains et un mouton, au «*tioune*» la moitié de cette quantité des mêmes provisions et au «*dovodtchik*» un pain et un fromage.



Le grand-duc Dmitri Ivanovitch Donskoï,
portrait tiré du «Titouliarnik» du tsar Alexis Mikhaïlovitch

Mais, si le bailli ou le «*tioune*» ou le «*dovodtchik*» ne tenaient pas à toucher ces denrées en nature, ils étaient en droit d'en réclamer la valeur en monnaie, d'après un tarif exactement déterminé dans l'ordonnance princière: pour chaque pain une «*dénega*» (demi-copeck), pour la pièce de bœuf deux «*altynes*» (6 cop.), pour un jambon offert au «*tioune*» un «*altyne*» (3 cop.), pour la portion de viande apportée au «*dovodtchik*» une «*dénega*», pour le mouton de la S[t] Pierre deux «*altynes*», pour le fromage (offert au «*dovodtchik*») une «*dénega*», pour un chariot de foin deux «*altynes*», pour une outre d'avoine huit «*dénegui*» (pluriel de «*dénega*»), pour une corbeille d'avoine (offerte au «*dovodtchik*») deux «*dénegui*». Outre ces trois termes fixés pour la livraison des denrées au veneur, il existait dans certaines contrées, par exemple au «*stanne*» de Kamensk, appartenant au prince Youri de Dmitrovsk, encore un quatrième: le veneur y touchait, vers la fin de l'autômne pour lui et pour ses deux aides — le «*tioune*» et le «*dovodtchik*» — de la part de chaque village une «*osmina*» (=4 *tchetvériks* soit 4 boisseaux) de seigle et autant d'avoine; et dans ce «*stanne*» toutes les denrées, destinées à être offertes au veneur, se répartissaient entre les divers villages en proportion des champs labourés et ensemencés, ainsi que des autres dépendances de tel ou de tel autre village. Les chasseurs de castors d'Ilmekhote et de Kamensk, s'ils célébraient un mariage, faisaient un présent obligatoire à leur veneur; si un chasseur mariait sa fille à un habitant d'un autre bailliage, l'offrande consistait en une «*vyvodnaya counitsa po grivné*» (une martre «de sortie» de la valeur de 2 roubles 64 cop.), et si les nouveaux mariés appartenaient au même bailliage, on offrait un «*novogenny oubrousse*» (un mouchoir de jeune mariée, ce qui veut dire un morceau de toile ou un essuie-mains, de la valeur de 3 cop.). Mais les recettes les plus considérables des veneurs provenaient des paiements perçus pour les affaires judiciaires qui naissaient dans leurs «*stannes*» et se jugeaient à leur tribunal. Toute affaire de ce genre, qu'elle fût criminelle ou civile, rapportait au veneur, même si les adversaires finissaient par s'entendre à l'amiable, une rétribution fixe.

Ici nous devons faire observer, que sous le rapport des affaires judiciaires la compétence des veneurs n'était pas partout la même. Au «*stanne*» de Kamensk, par exemple, le veneur les réglait toutes sans exception, à telle enseigne qu'il était même autorisé à condamner à mort des individus réputés pervers et incorrigibles; mais pour protéger la population contre des abus qui auraient pu résulter de pleins pouvoirs aussi vastes, le veneur, en pareil cas, ne prononçait son arrêt qu'après s'être mis d'accord avec le «*dvorskoï*», c. à d. avec le chef de la circonscription des biens constituant le patrimoine du prince et avec les «meilleures gens» choisis parmi les habitants du «*stanne*». A l'enclave d'Ilmekhote, au contraire, le veneur jugeait à lui seul; aussi sa compétence ne s'étendait-elle pas sur les cas d'assassinat qui chaque fois étaient renvoyés devant le tribunal des gouverneurs de Vladimir.

Les droits de procédure judiciaire se percevaient en faveur du veneur et de son «*tioune*» dans les proportions suivantes: en cas d'une poursuite pour dettes, appuyée de preuves irrécusables, l'accusé avait à payer au veneur et au «*tioune*» des droits de procédure s'élevant à la moitié de la somme réclamée; si, au contraire, la plainte n'était pas appuyée de preuves suffisantes, le demandeur était condamné à payer au veneur par 2 «*altynes*» (6 cop.) de chaque rouble et au «*tioune*» par 8 «*dénegui*» de chaque rouble de la somme litigieuse. Les droits de procédure montaient considérablement toutes les fois que les adversaires, ne se contentant pas de la sentence du veneur, préféraient régler l'affaire entre eux en «champ ouvert», c. à d. au moyen d'un combat singulier dans les champs. Du XIII au XVII s. le «*polé*» (champ), c. à d. le duel judiciaire était très fréquent, notamment à la suite de plaintes concernant des crimes, des démêlés à propos de propriété territoriale, ou bien à propos de violation de contrats ou de pactes: au «champ» les adversaires se rencontraient armés de glaives ou de massues, et celui des deux qui y était régalé de coups au point de ne pas pouvoir continuer le combat, ou même d'en mourir, était censé avoir perdu le procès et devoir supporter toutes les conséquences de la perte

d'une cause plaidée par devant le juge[107]). Les duels judiciaires ne jouissant pas de la sympathie de la société, et le clergé protestant constamment contre eux, on assujettissait les affaires qui se réglaient au moyen du «champ» à des droits particulièrement élevés, afin de déshabituer petit à petit les plaignants de ce genre de recours en justice. C'est pourquoi, si les adversaires, résolus d'abord d'en appeler au «champ», finissaient par accepter un arrangement à l'amiable avant de commencer le combat, ils n'avaient à payer chacun, l'accusant comme l'accusé, au profit du veneur et du «*tioune*», que la moitié de la somme litigieuse; si, par contre, le combat avait lieu, celui, qui en sortait vaincu, devait et satisfaire totalement son adversaire et payer en outre, au profit du veneur et du «*tioune*», le montant de toute la somme au sujet de laquelle avait éclaté la querelle. Dans les cas où il s'agissait d'empiétement sur un terrain d'autrui, si, par exemple, un chasseur de castors, en labourant plus loin qu'il n'osait, avait fait pénétrer sa charrue sur le champ du voisin, il payait, une fois reconnu coupable, au veneur ou au «*tioune*» un mouton, ou, si ceux-ci ne voulaient pas d'un mouton, il payait un «*altyne*». Pour avoir commis un «*samossoude*», c. à d. pour s'être érigé juge soi-même, celui qui, par exemple, sans en avoir averti le veneur ou le «*tioune*», avait pris en flagrant délit et relâché arbitrairement un voleur, était condamné, sa contravention aux lois une fois constatée, à une amende de 2 roubles de Moscou (d'après notre monnaie environ 9 roubles).

Aux droits de procédure et aux contributions des denrées mentionnées se bornaient toutes les recettes que les veneurs et les «*tiounes*» touchaient des chasseurs de castors domiciliés aux «*stannes*» d'Ilmekhote et de Kamensk. Ils n'étaient point autorisés à percevoir n'importe quels autres impôts et assumaient l'obligation de «ne pas inspecter les villages des chasseurs de castors, de ne pas s'y installer pour la nuit, et de ne pas leur réclamer de chevaux ou de guides»; outre cela, il leur était défendu de participer, sans y être expressément invités, aux festins et, quand tout le village se cotisait pour préparer de la bière et de la «*braga*» (boisson faite d'orge et de

Testament du grand-duc
Dmitri Ivanovitch Donskoï, 1389

millet, sorte d'eau-de-vie), et s'ils y étaient invités, ils n'osaient pas rester jusqu'au matin au village, où ils avaient bu, mais étaient tenus à passer la nuit dans quelque autre village. Quant au «*dovodtchik*», il touchait pour les courses, que son service l'obligeait de faire, une «*dénega*» de «*progonne*» (taux pour chevaux de relais) par verste et deux fois autant s'il s'agissait de poursuite judiciaire; toutefois le «*dovodtchik*» d'Ilmekhote devait faire ses courses seul, sans cocher, et n'avait droit qu'à un cheval, tandis que le «*dovodtchik*» de Kamensk était autorisé à se servir d'une «*troïka*» (trois chevaux attelés de front) et à faire monter un cocher sur le siège du chariot; en s'arrêtant chez les chasseurs de castors les «*dovodtchiks*» n'avaient pas le droit d'accepter dans un seul et même village le dîner et un gîte pour la nuit, ce qui veut dire qu'ils n'osaient passer la nuit là où ils avaient dîné, ni dîner là où ils avaient passé la nuit. Les chasseurs de castors de Kamensk étaient prémunis aussi contre les importunités qu'auraient pu leur causer les «*poprochataï*», c. à d. les chasseurs libres qui prenaient du service aux «*stannes*» en qualité de mercenaires et n'avaient pas reçu de terrain en partage [198]); ces derniers, sous peine d'être jugés et condamnés par le prince lui-même, n'osaient pas fréquenter les villages «pour y récolter de force du blé». Enfin, il était sévèrement enjoint aux veneurs de ne pas entasser termes sur termes pour la livraison de l'«*obrok*» des chasseurs de castors; ces termes ne devaient exister qu'au nombre de deux: l'un était fixé à l'Epiphanie, l'autre au commencement de la deuxième semaine du jeûne de la St Pierre [199]).

Après avoir exposé l'ordre économique et administratif en vigueur aux terrains de chasse des princes de la Russie moscovite, nous croyons bien faire en jetant un regard rapide sur l'organisation du même ressort dans la Russie lithuanienne, afin de mieux faire ressortir par la comparaison les particularités de l'économie de l'ancienne chasse russe. Les rois de Pologne et de Lithuanie occupaient au sud et à l'ouest de l'ancienne Russie un territoire au suprême degré favorable pour la chasse: nombreux y étaient les endroits propices à la chasse industrielle, et ce pays était couvert

de forêts du genre de la «*Biélovégeskaya pouchtcha*», où les rois pouvaient jouir à satiété de la chasse régulière, admirablement organisée chez eux. D'ailleurs ils avaient une sollicitude tout aussi grande pour leurs terrains de chasse industrielle que pour ceux où s'exerçait la chasse régulière. Les endroits où ils chassaient eux-mêmes, étaient considérés comme sacrés, et la chasse y était interdite à qui que ce fût; de tels endroits étaient les forêts, qui s'étendaient au-delà du Niémen vers les frontières de la Mazovie et de la Prusse [200]), et la «*Bylovégeskaya pouchtcha*», c. à d. une forêt ininterrompue depuis Biélovège jusqu'à Kovno. La «*pouchtcha*» de Biélovège était administrée par des reviseurs spéciaux, gardée par des forestiers spéciaux et divisée en champs dont chacun était entouré d'un profond ravin. Les reviseurs devaient, à l'aide des forestiers et des batteurs, s'enquérir à temps du nombre approximatif d'animaux contenus dans chacun de ces champs, ainsi que du nombre de batteurs dont on avait besoin pour faire lever le gibier. Un registre des batteurs appelés à être de service se préparait d'avance, et dans l'ordre du jour il était expressément recommandé «de ne pas les recruter de force dans des bailliages éloignés, du moment qu'il y avait moyen d'éviter de tels embarras». Les batteurs employés aux chasses de la cour étaient en partie gens corvéables, en partie batteurs de métier attachés au service de la chasse royale; on rémunérait ces derniers en leur donnant deux «*voloks*» de terrain en usufruit; en outre, ils n'avaient pas de corvées à faire et étaient affranchis de tous impôts. Les uns et les autres (les batteurs corvéables et les non corvéables) étaient dispensés d'exécuter tout autre travail tant que duraient les chasses royales, et quant aux vieillards et à tous ceux qui n'avaient pas atteint l'âge adulte, il y avait défense de les employer aux chasses [201]). Les terrains de chasses appartenant aux rois étaient administrés: dans les «*starosties*» royales (bailliages royaux) par les «*starostes*» (chefs de village), et dans les forêts par des reviseurs spéciaux. Pour ce qui est de quelques forêts, à l'accès desquelles étaient admis, en vertu d'un usage fort ancien, certains sujets non-seulement du roi mais encore de la «*chliakhta*» (noblesse), les reviseurs étaient chargés de

27

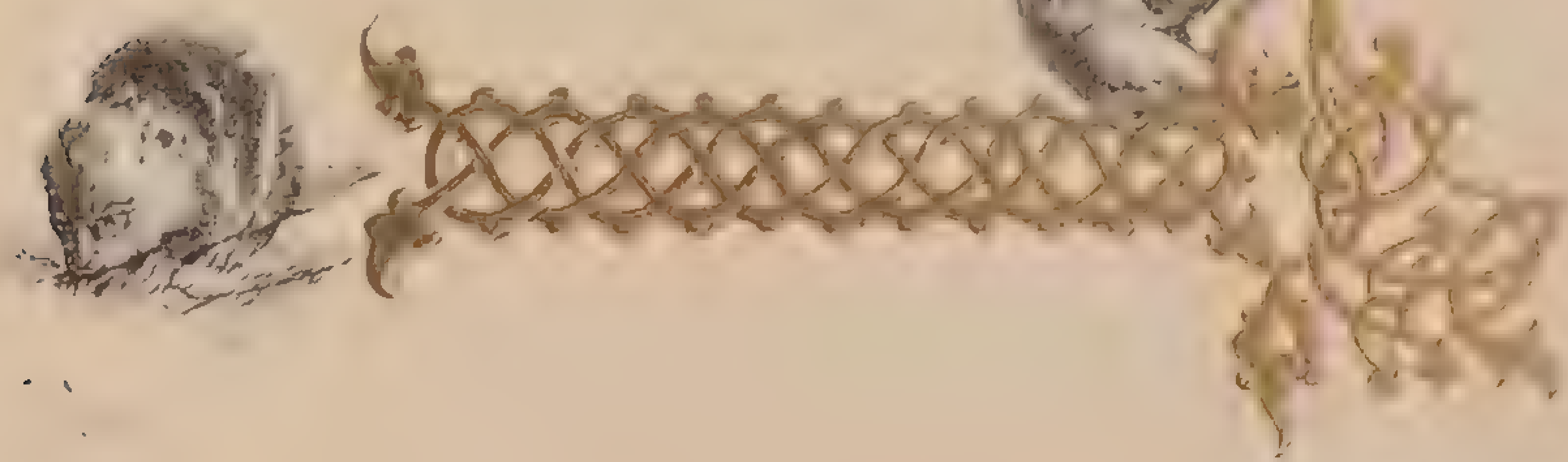
présenter des rapports détaillés où étaient enregistrés tous ceux qui jouissaient de ladite autorisation; outre cela ils devaient veiller à ce que les sujets ne laissassent pas approcher des pistes leur bétail ou leurs chiens et que dans aucun cas ils ne se permissent d'y chasser, ce qui, le cas échéant, entraînait la peine de mort [202]). La chasse industrielle était exercée à l'aide de gens corvéables que l'on récompensait soit en leur abandonnant par exemple à la chasse aux castors le 5me castor ou bien la partie ventrale de la fourrure de chaque castor pris, soit en les exemptant de la corvée, au lieu de laquelle on leur imposait quelques autres redevances: ainsi les «*osotchniki*» (batteurs) des bailliages royaux étaient affranchis de la corvée, mais devaient douze jours par an «*yavliatsa na tolocou*» (fouler le blé, c. à d. se consacrer aux travaux champêtres) dans les villages de la couronne, nommément labourer trois jours les terres en friche ou en jachère, faucher l'herbe pendant trois jours, couper le blé pendant trois jours et enfin employer les derniers trois jours à le serrer dans les granges [203]).

Quelques-uns des terrains de chasse étaient donnés à rente par les rois à leurs sujets, et ces sortes de marchés se concluaient à des taux fort élevés. Au XV s. la chasse aux castors du district de Polotsk s'arrentait aux indigènes (aux bourgeois, aux gentilshommes, aux habitants des villes et de la campagne) à raison de 200 «roubles-gros», c. à d. au prix de 1100 roubles; mais les habitants de Polotsk ayant présenté au roi Alexandre une supplique dans laquelle ils disaient qu'il leur était de toute impossibilité de payer une si forte rente, celle-ci fut diminuée de moitié [204]).

Tous les autres terrains de chasse, disséminés sur toute l'étendue du royaume lithuanien-polonais, appartenaient aux sujets du roi soit en toute propriété, soit en qualité de biens cédés à bail; en ce dernier cas la redevance se payait en fourrures de castor et de martre ou bien en monnaie: un castor valait 45 gros, c. à d. environ 2 r. 50 cop., une martre de 6 à 16 gros, c. à d. de 30 à 90 cop. [205]), mais en dehors de

cela, les redevanciers avaient encore d'autres charges à supporter relativement aux chasses royales: ils fournissaient des chasseurs de castors (chacun de ces chasseurs avec un cheval et un chien), ils servaient de traqueurs aux vayvodes et gouverneurs royaux, préparaient, si ceux-ci se rendaient à la chasse, des chevaux de relais, livraient en été du foin aux fauconniers des vayvodes, et, enfin, surveillaient, à tour de rôle avec ces fauconniers, les oiseaux-chasseurs [206]). Sur leurs propres territoires et sur les terrains affermés les sujets du roi chassaient en toute liberté, parfaitement en droit d'y tuer des loups, des renards, des lynx, des goulus, des écureuils, des lièvres et tout quadrupède menu et toute espèce d'oiseaux, mais ils n'osaient pas toucher aux daims ni aux autres grands quadrupèdes, même sur leurs propres terrains [207]). D'après une très ancienne coutume les vayvodes et gouverneurs royaux, ainsi que les chefs des «*starosties*» étaient autorisés à chasser sur les terres des paysans, ils pouvaient à cette fin exiger hommes et relais et recevaient même une certaine part de la chasse des sujets du roi; mais de nombreux endroits, grâce à des diplômes royaux, étaient dispensés de subir les effets de cet usage [208]).

La question de savoir si dans l'ancienne Russie le simple peuple jouissait, ou non, de la chasse libre, doit être résolue dans le sens affirmatif. Il est notoire que de temps immémoriaux les Russes entretenaient sur une très large échelle le commerce de fourrures tant avec l'Orient qu'avec l'Occident; ceci n'était possible qu'à la condition que l'industrie de la chasse fût libre et accessible à tous les groupes de la population. Mais nous en voyons une preuve bien autrement concluante et tout à fait irrécusable



dans cet autre fait que le peuple russe payait de tout temps ses impôts aux princes en leur livrant, ainsi qu'il en a été parlé plus haut, des fourrures et des peaux: or, quand l'impôt ne se paie pas en monnaie, mais en produits d'industrie, ceux-ci, s'ils sont tous de nature identique, ne peuvent, évidemment, résulter que de l'industrie générale et principale du peuple tout entier. Et ce qui à ce propos ne manque pas d'être très significatif, c'est la méthode qu'employaient les anciens princes russes pour percevoir l'impôt. Du IX au XI s. (et dans certains cas même aux XII et XIII ss.) les princes russes levaient personnellement les impôts de leurs sujets. Accompagnés de toute leur «*droujina*»,*) d'un grand nombre de troupes et de quantité de valets, ils faisaient, ordinairement depuis le mois de Novembre jusqu'en Avril, le tour de leurs districts pour se faire payer le tribut et les impôts. Ceci s'appelait «*idti v polioudié*» (aller faire le tour du peuple), et rappelait, par la forme, plutôt la marche d'une armée qui se rend à la guerre qu'un paisible recouvrement d'impositions. Dans ces occasions le peuple ne se contentait pas de s'acquitter de l'impôt obligatoire en fourrures, mais faisait encore des cadeaux au prince et à sa très nombreuse suite, en leur offrant d'autres belles peaux et fourrures [209]), ce qui aurait été tout à fait incompréhensible, si la chasse avait été une régale des princes au lieu d'être une industrie libre du peuple.

Donc, on ne saurait contester que dans l'ancienne Russie le simple peuple jouissait du droit de chasse, lequel là, comme toujours et partout, se fondait sur les droits de la propriété territoriale. Chez nous l'exploitation du sol reposait anciennement ou sur le droit personnel ou sur le droit communal; et c'est absolument dans les mêmes conditions que le peuple avait la jouissance de tous les autres avantages inhérents à la propriété foncière, entre autres la jouissance des terrains de chasse. Nous ne possédons aucun renseignement sur la manière dont profitaient de leurs terrains de

*) Garde se composant de boyards ou d'hommes libres qui s'étaient volontairement enrôlés au service du prince et participaient aux bénéfices des expéditions du prince.



chasse ceux qui en étaient possesseurs en vertu du droit communal; mais il faut supposer que, sur les terrains qui appartenaient à des communes, la chasse s'exerçait et individuellement et collectivement: certains genres de chasse, par exemple les chasses où l'on traque le gibier, exigent un grand nombre de participants; d'autres, comme la chasse au «*pérévesse*», pouvaient s'exercer solitairement; il est probable que dans les forêts communales chacun avait son «*pérévesse*» à lui [210]). Le peuple, tenant à ses terrains de chasse autant que les princes aux leurs, les surveillait jalousement et défendait avec énergie ses vieux droits de chasse, s'il en avait la possibilité. Ainsi les Novgorodiens, grâce à l'organisation politique toute particulière de leur pays, s'entendaient directement avec leurs princes relativement aux contrées et aux termes des chasses princières sur le territoire de l'Etat. En 1265 ils conclurent un pacte avec le prince Yaroslav Yaroslavitch sur la base de ce qui était «anciennement reçu», c'est à dire du temps de ses aïeux et de son père; et aux termes de cette convention Yaroslav assumait l'obligation de ne pas chasser le sanglier à une distance de moins de 60 verstes de la ville; en été on lui laissait le droit d'exercer la chasse des fauves à Ozvado (localité que l'on s'est efforcé en vain de déterminer géographiquement), mais, non pas à Roussa; il ne pouvait aller chasser à Roussa que chaque troisième mois, et à Ladoga ainsi qu'à Kniajéyé (Kniaguinine) chaque troisième été [211]). Yaroslav enfreignit bientôt ce pacte. Ayant fondé une belle chasse de faucons et de chiens il courait, sans se soucier du pacte, le lièvre sur les champs qui lui étaient prohibés, et tuait des canards et des garrots sur le Volkhov et sur d'autres cours d'eau. Les Novgorodiens étaient exaspérés de la violation du pacte. Partout ailleurs en Russie le peuple n'était pas à même de conclure de telles conventions; aussi les princes s'y réservaient-ils toujours le droit de chasser sur les terres des paysans, et de requérir parmi ceux-ci autant de traqueurs qu'il leur en fallait [212]). Du temps du joug tartare les chasseurs du khan usaient des mêmes droits: ils se livraient à la chasse dans toutes les forêts et sur tous les champs, obligeaient les villageois de faire le service

de traqueurs, s'emparaient de leurs meilleures armes de chasse, et parfois même leur enlevaient tout le butin de chasse [213]).

Dans l'ancienne Russie une quantité énorme de terrains de chasse appartenaient aux monastères. Obéissant aux sentiments de profonde piété, innée à l'âme russe, les princes aimaient à doter les monastères, à leur céder des villages et des hameaux avec toutes les dépendances, telles que forêts, champs de blé, chasses de toute espèce, pêcheries et ruchers [214]). Sous la protection des privilèges que leur garantissaient les rescrits princiers, les monastères s'adonnaient à une économie rurale des plus étendues et, entre autres, à une chasse industrielle fort active à l'aide des paysans de leurs villages et hameaux. Les terrains de chasse appartenant aux monastères n'étaient guère accessibles à autrui; les veneurs princiers, tout aussi bien que tous les autres, étaient privés du droit d'y chasser, — privilége dont les monastères ont continué à jouir même du temps du joug mongol. S'il arrivait que les droits territoriaux des monastères étaient enfreints par quelque personne de l'administration locale, les monastères demandaient protection et justice directement aux princes eux-mêmes [215]), et si l'infraction avait été commise par des particuliers, les princes venaient parfois au secours des monastères en leur envoyant des troupes qui devaient arrêter et punir les insolents chasseurs [216]). En général il faut dire que, toutes les fois que les monastères se voyaient victimes de quelque acte arbitraire ou menacés de quelque usurpation, ils ne manquaient pas de défendre énergiquement leurs droits de possession. En 1516 le monastère de l'ermitage de St Nicolas à Kïev soutint, à propos d'une colonie de castors, un curieux procès devant le tribunal du vayvode de Kïev contre Vasco Pankovitch, lieutenant du métropolitain de la cathédrale de Ste Sophie. Sur la foi de bavardages et d'ouï-dire Pankovitch accusait les moines de l'ermitage de s'être permis de chasser, sans son consentement, sur le terrain litigieux, d'y avoir tué des castors et de ne pas vouloir céder la moitié du butin de la chasse au métropolitain, bien que la colonie en question appartînt aux terrains gérés en commun par

Convention concl [illegible]
la Grande et le gra [illegible]

le cloître et par le métropolitain. Mais les moines présentèrent au vayvode leurs titres de possession, «les feuilles royales» qui leur avaient été conférées par Alexandre et Sigismond II, ils se réclamèrent de la déposition de témoins sûrs et dignes de toute confiance, de «*pannes*» (seigneurs) respectables, et le vayvode rendit un jugement en leur faveur [217]).

Anciennement il y avait en Russie aussi des particuliers qui, possédant des terrains de chasse, en jouissaient dans la plénitude du droit de propriété. Il va de soi que les «*oudelnyié kniazia*» (princes apanagés) en possédaient d'excellents et que chacun de ces princes avait tout un équipage de chasse à lui [218]). Les boyards et les employés de l'Etat devenaient propriétaires de terrains de chasse soit en les obtenant à titre de donation princière [219]), soit en les achetant d'autrui [220]). Sur leurs terrains, les boyards exerçaient non-seulement la chasse industrielle, mais encore la chasse régulière, pour laquelle ils entretenaient un personnel spécial de nombreux chasseurs [221]). En cas de différends à propos de violation des frontières établies entre leurs terrains de chasse et ceux du grand-duc, les malentendus s'aplanissaient au moyen de conventions spéciales conclues entre eux et lui [222]). Enfin, des paysans-propriétaires, que l'on appelait dans l'ancienne Russie «*Svoyézemtsy*», possédaient, eux aussi, en toute propriété des terrains de chasse et un équipage de chasse. Une anecdote qui remonte au XV s. et concerne le rustre Louka Kolotsky en est la meilleure preuve. Louka n'était qu'un simple paysan domicilié sur les bords de la rivière Kolotcha à quinze verstes de la ville de Mojaïsk. Un jour il trouva dans le village une image miraculeuse de la Ste Vierge; il porta sa précieuse trouvaille à Mojaïsk et à Moscou, et partout l'apparition de l'image était accompagnée de miracles. Grâce aux offrandes faites partout à l'image, Louka ne tarda pas à devenir fort riche; il construisit sur les bords de la Kolotcha une grande et belle maison que l'on aurait pu prendre pour l'habitation de quelque prince, fit bonne chère, s'entoura de valets et de serviteurs de tout genre, chassa avec des faucons et des gerfauts, eut une nombreuse meute de chiens courants, ainsi que des

[illegible] qui servaient à le divertir. Pour André Dimitriévitch, prince apanagé de Mojaisk, Louka ne témoigna que du dédain; non-seulement qu'il n'en fit aucun cas, mais il profita de chaque occasion pour lui causer des dégâts et le narguer. Plus d'une fois il rossa et dépouilla les fauconniers du prince, en s'emparant de leurs faucons et gerfauts; plus d'une fois aussi les chasseurs du prince avaient eu, à leur tour, à se plaindre de lui pour leur avoir enlevé de force des ours, qu'ils avaient attrapés pour le prince. Mais un des chasseurs princiers finit par venger son maître de toutes ces offenses et effronteries; cédant un ours à Louka, qui avait absolument voulu en faire l'acquisition, le chasseur lâcha la bête avant que Louka n'eût eu le temps de rentrer sous son toit, et l'ours se précipita sur Louka et l'arrangea de la belle façon. Aussitôt que le prince de Mojaisk fut instruit de ce qui s'était passé, il se rendit auprès du rustre grièvement blessé, l'exhorta paternellement et lui dit: «voilà ce que le ciel t'envoie pour ton insolence et pour tes méfaits». Louka se repentit, pria le prince de disposer de toute sa fortune pour fonder quelque œuvre pieuse, agréable à Dieu, et le prince construisit le monastère de Kolotsk, où Louka se fit moine et termina ses jours dans les prières [225]).

Ainsi, nous voyons que dans l'ancienne Russie, la chasse était l'apanage du peuple entier et constituait la principale industrie à laquelle étaient intéressées, à un égal degré toutes les classes de la nation. Tout naturellement donc, et dès les temps les plus reculés, elle a dû être placée sous la sauvegarde et protection particulière de la loi. Notre [illegible] de lois, la «*R[illegible]*», [illegible] avait déjà prévu, au point de vue de la chasse, différentes atteintes aux droits de la propriété personnelle, telles que [illegible] intentionnellement causés à des armes de chasse et vol de chiens [illegible] ou du butin de chasse lui-même et avait déterminé, de la manière suivante la responsabilité matérielle des coupables. [illegible] dessein un «*pérévesse*» appartenant à autrui, le coupable payait trois

28

«*grivna*» de martres (21 roubles) d'amende au prince et une «*grivna*» de dédommagement à celui qui avait eu à en pâtir[224]); II) pour vol d'un autour, d'un faucon, d'un chien, comme aussi pour avoir dépouillé un «*pérévesse*» d'autrui, trois «*grivna*» d'amende et une «*grivna*» au propriétaire; III) pour vol d'un pigeon ou d'une perdrix neuf martres (2 r. 82 cop.), et d'une oie, d'un canard, d'un cygne et d'une grue par trente martres (8 r. 46 cop.); IV) pour avoir volé un castor du terrier douze «*grivna*» (84 roubles) d'amende; V) si l'on venait à constater dans un bien appartenant à n'importe qui un terrain creusé et dans ce creux des filets et d'autres ustensiles dont se servent les chasseurs-larrons, la commune était tenue à mettre la main sur le coupable ou bien à payer une amende de douze «*grivna*» [225]).

Les autres monuments législatifs qui, tout en étant publiés après la «*Rousskaya Pravda*», datent encore de la période dont il a été question jusqu'ici ne contiennent pas d'articles relatifs à la chasse. Ce n'est qu'en passant en revue les lois polonaises de la fin du XVI s. que l'on rencontre à l'égard de la chasse un écho tardif de la «*Rousskaya Pravda*» dans l'article suivant: «quiconque se sera approprié à la chasse un sanglier, un cerf ou un élan pris ou poursuivis par des chiens d'autrui, ou bien se sera emparé d'un chien étranger devra payer à l'adversaire trois «*grivna*» d'amende et le montant de la valeur du chien, et, en outre, trois «*grivna*» au juge» [226]).

Le large développement du droit de la chasse et des lois y relatives est le fruit des temps modernes, et nous aurons à nous en occuper dans les parties ultérieures de «l'Histoire de la Chasse Tsarienne».



FIN

NOTES.

[illegible]

[illegible] Moscou, p. 31.

[illegible] p. 263. Rédigée en 1658 par le patriarche [illegible] des susdites copies; elle fut déposée par lui au monastère de Voskressensk. [illegible] propriété de l'Académie des sciences [illegible] (Hist. de l'Empire de Russie), t. I, p. 57.

[illegible] du temps de la lutte que Moscou eut à soutenir contre Tver, Mikhaïl [illegible], prince de Tver, entrant en campagne contre les Novgorodiens, alliés de [illegible] marcha à la tête de son armée sur Novgorod et quand il fut descendu dans le [illegible] de la Lovate, il s'égara au milieu des lacs et des marais, et ses guerriers commencèrent à succomber à la faim, ils ne se nourrissaient plus que de peau [illegible], arrachant celle dont étaient recouverts leurs boucliers, et ils brûlèrent tout leur [illegible]». «*IV Novgorodskaya létopisse*» (quatrième série des annales de Novgorod), p. [illegible]. Voyez aussi *Stroutosof* «*okhota v dopetrovskoï Roussi*» (la chasse en Russie avant Pierre le Grand) dans la Revue «*Priroda i okhota*», 1881, t. II, p. 31.

[illegible] à l'endroit cité, p. 31 et 32.

[illegible] «*Otcherk komertcheskoï, ghéographitcheskoï i khozaïstvenoï statistiki R*[illegible]» ([illegible] la statistique commerciale, géographique et économique de la R[illegible]), [illegible] 1891.

[7]) «*Akty Zapadnoï Rossii*», t. I, № 6 (Actes relatifs à l'histoire de la Russie occidentale. Edition de l'Expédition archéographique), St.-Pétersbourg, 1846. —«*Akty arkhéographitcheskoï ekspéditsii*» (Actes de l'Expédition archéographique), t. I, № 15. — Voyez *N. Aristof* «*Promychlénoste drevnoï Roussi*» (L'industrie de l'ancienne Russie), St.-Pétersbourg, 1866, p. 58.

[8]) Manuscrit traitant de la ville de Koursk. Voyez *Aristof*, à l'endroit cité, p. 6, note 12.

[9]) «*Lavr. spiss. lêt.*» Voyez l'œuvre citée dans notre note 1, p. 95 de la première édition et p. 216 de la seconde éd. Voyez *Stroutosof*, à l'endroit cité dans notre note 4, p. 32 et *Aristof*, à l'endroit cité dans notre note 7, p. 6, note 12.

[10]) «*Ipatinskaya lètopisse*», p. 199 de l'édition de 1871. Cette chronique tire son nom d'un monastère, où elle fut découverte par Karamzine. Elle s'appelle aussi «*Lêto-pisse Volynskaya*» (Chronique de Volhynie) ou «*Lêtopisse Galitskaya*» (Chronique de Galicie), car l'histoire de la Russie occidentale du XIII. s. y est retracée. Voyez *Stroutosof*, à l'endroit cité sous 4, p. 30.

[11]) Première chronique de Novgorod, p. 21, et *Aristof*, à l'endroit cité, p. 4, note 9.

[12]) Histoire du grand-duché de Moscou par *Pierre de Erlèsund*, traduite en russe par *Chémiakine* sous le titre «*Istoria o vèlikom kniajestvé moscovscom*». Moscou, 1867, p. 43.

[13]) I. Le même ouvrage, p. 54 (l'original de *Pierre de Erlèsund* avait paru en 1615 à Stockholm sous le double titre «*Petrus Petreius Ubsalensis: regni muschcovitici Sciographia*» — «*Peer Persson: Beskriffung om Rydzland*», *etc.* — et en 1620 à Leipzig sous le titre «*Petrus Petreius de Erlesund: Historien und Bericht von dem Grossfürstenthumb Muschkov*»).

II. *Mémoires de Herberstein concernant la Moscovie*, traduits en russe par «*Anonymof*» (un anonyme?) sous le titre «*Zapiski o Moscovii*», St.-Pétersbourg, 1866, p. 124. L'original est intitulé: «*Rerum moscovitarum commentarii*», «auctore Herberstain, Viennae, 1549».

III. *John Milton*. Voyez: «*Tchténia Impératorskago obschtchestva istorii i drevnostey rossiïskikh*» (Cours faits à la Société Impériale d'histoire et d'antiquités russes), Moscou, 1874, livre 3, p. 3.

IV. «*Boumaghi florentinskago tsentralnago arkhiva*» (Les documents des archives centrales de Florence, traduits par le c^te^ *Boutourline*), Moscou, 1871, p. 355.

[14]) L'œuvre de *P. de Erlèsund*, traduit par *Chémiakine* (voyez notre note 12), p. 54.

[15]) *Karamzine* (voyez notre note 3), t. I, note 516.

[16]) «*Istor. o vél. kniaj. mosc.*», p. 29 (voyez note 12).

[17]) «*Zapisk. o Mosc.*» de *Herberstein*, trad. par *Anonymof*, p. 101 (voyez 13), II.

[18]) «Chronique de Voskressensk» (note 3), p. 177.

19) «*Zapisk. o Mosc.*», p. 103 (voyez notre note 13), II.

20) «Chron. de Lavrenty», p. 104 (voyez notre note 1).

21) Voyez *Aristof* à la page 7 de l'ouvrage cité dans notre note 7.

22) «*Zapiski o Mosc.*», p. 166 (voyez notre note 13), II.

23) «*Boumaghi flor. arkhiva*», p. 320 (voyez notre note 13), IV.

24) «*Akty zapadn. Ross.*» (voyez notre note 7), t. I, № 13.

25) «*Dopolnénié k aktam istoritcheskime* (Supplément aux Actes historiques), t. I, № 4.

26) «*Ist. o velik. kniaj. mosc.*», 392 (voyez notre note 12).

27) *Karamzine* «*Istor. goss. Ross.*», VIII, 174 (voyez notre note 3). — *Solovief* «*Rousskaya Istoria*» (Hist. de Russie), t. IV, p. 99.

28) «*Skazania kniaza Kourbskago*» (Récits du Pce Kourbsky), St.-Pétersbourg, 1868, p. 14.

29) *Clioutchevsky* «*Skazania inostrantsev o Moscovskom Gossoudarstvé*» (Les récits des étrangers concernant l'Etat Russe), Moscou, 1866, p. 151.

30) «*Sophyskaya létopisse vtoraya*» (Deuxième chronique de Ste Sophie, appelée ainsi pour avoir été conservée dans la cathédrale de Ste Sophie à Novgorod), p. 143, et «Chronique de Voskressensk» (voyez notre note 3), p. 95.

31) «Chron. de Lavrenty» (voyez notre note 1), p. 101.

32) «*Ipat. letop.*» (voyez notre note 10), p. 12, éd. de 1871.

33) «*Soph. lètop.*» (voyez notre note 30), p. 89.

34) *Plano Carpini* «*Libellus historicus*» etc. (Recueil de voyages au pays des Tartares et d'autres peuples orientaux aux XIII—XV ss.), traduction russe éditée par *Yazykof*, St.-Pétersbourg, 1825, p. 185.

35) *Karamzine* «*Istor. goss. Ross.*», t. X, 277.

36) Voyez le manuscrit, cité à notre note 8. *Karamzine* «*Istor. goss. Ross.*», IV, note 166 de *Karamzine*.

37) Quatrième Chron. de Novgorod, p. 73.

38) Voyez l'ouvrage de *Stroutosof*, cité dans notre note 4.

39) *Herberstein* «*Zap. o Mosc.*».

40) *L. Sabanéyef* «*Sobol i soboliny promyssel*» (La zibeline et l'industrie qui la concerne) dans «*Priroda*», 1874; l'ouvrage a paru aussi séparément.

41) *N. Stromilof* «*Okhota i mékhovoï promyssel v drevnei Roussi*» (La chasse et l'industrie de la pelleterie dans l'ancienne Russie). *Journal okhoty*, 1875, III, 34—36.

42) Voyez *Aristof*, l'ouvrage cité dans notre note 7, p. 146—7.

43) *Rybnikof* «*Sobranie narodnikh pessène*» (Recueil de «chansons populaires»), t. I, p. 60.

[44]) *«Ipat. létop.»* (voyez notre note 10), p. 29; Chron. de Ste Sophie (voyez notre note 30), p. 89; *Herberstein; Istakhari; Ibn-Fotslane.*

[45]) *«Pamiatniki XII véka»* (les monuments du XII s.), Moscou, 1821, p. 173; voyez l'ouvrage d'*Aristof*, cité dans notre note 7, p. 147.

[46]) *«Ipat. létop.»* (voyez notre note 10), p. 122.

[47]) *Fletcher* (un anglais qui a visité Moscou en 1588) affirme que le *«pessetse»* (renard polaire) est appelé à tort «renard blanc». Voyez *«Zapiski [illegible] S.-P[illegible] Ouniversiteta»* (Mémoires de la faculté historico-filologique de l'Université de St.-Pétersbourg), XXVII, p. 121.

[48]) *Roubrouquisse,* ambassadeur de Louis IX, en parle.

[49]) *«Moscovia»*, p. 10.

[50]) *K[illegible] «O[illegible]»* (Esquisses de la vie russe), p. 120.

[51]) *«D[illegible] M[illegible]»* (Rapport sur la Moscovie) de *P[illegible]*, p. 10. Traduit de l'allemand par [illegible] *B[illegible]* (Jean Pernstein était ambassadeur de l'empereur romain Maximilien II auprès de la cour de Moscou en 1575).

[52]) Dans l'ancienne Russie on donnait le nom de *«Yefimki»* aux «thalers» ou écus allemands. Les premiers «thalers» avaient été frappés en 1519 en Bohème, à Joachimsthal (vallée de Joachim où il y a des mines d'argent) et s'appelaient par cette raison «Joachimsthaler» (c'est à dire écus provenants de Joachimsthal); de là, par abréviation, le mot «thaler» généralement adopté depuis. «Joachim» se traduisant en russe par *«Yéfime»*, et *«Yéfimka»* signifiant «de Yéfime» (sousentendu «pièce»), on peut dire que les Russes ont tenu à conserver la tête du terme primitif, et les Allemands la queue.

[53]) *«Sobranié [illegible]»* (Recueil d'édits et de traités de l'État), Moscou, 1813, t. I, №№ 8, 10, 11.

[54]) L'ouvrage cité dans la note 13, II, p. 168.

[55]) Le même, p. 167 et 168.

[56]) *Zabéline «Istoria rousskoï jizni»* (Histoire de la vie russe), II, p. 279

[57]) L'ouvrage cité dans la note 13, II, p. 166.

[58]) *«Ipat. létop.»* (voyez notre note 10), édit. 1871, p. 41.

[59]) «Les documents des arch. de Flor.» (voyez note 13), IV, p. 318.

[60]) *«Ipat. létop.»* (voyez note 10), édit. 1871, p. 241.

[61]) *«Ipat. létop.»* (voyez notre note 10), éd. 1871, p. 345 et 346.

[62]) *Karamzine* (voyez notre note 3), t. II, note 300.

[63]) *Zabéline* (voyez notre note 56), p. 382.

64) *Stroutosof* (voyez notre note 4).

65) *V. Grigorief* «*O dostovernosti yarlykof etc.*» (De l'authenticité des diplômes donnés par les khans tartares de la Horde d'or au clergé russe), Moscou, 1842, p. 112—118 et 118—129.

66) Voyez l'article du prof. *V. O. Muller* «*O lioutom zvérè narodnykh pessène*» (De l'animal féroce des chansons populaires), Moscou, 1866. En s'appuyant sur des recherches linguistiques et historiques, le prof. Muller affirme que dans les temps anciens nos aïeux entendaient sous «*lioutoï zver*» (bête féroce) le lion sur l'existence duquel les avaient renseignés d'une part des sources littéraires, par exemple la Sainte Ecriture, et d'autre part des pèlerins revenus d'Orient. Anciennement dans les chants populaires le «*lioutoï zver*» et le loup («*volk*») figuraient souvent l'un à côté de l'autre, représentant [illegible] mination «*lioutoï zver*» devint l'epithète du loup.

67) «*Izvestiya Académii naouk*» (Bulletins de l'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg), t. X, p. 548; voyez aussi l'ouvrage d'*Aristof*, cité dans notre note 7, p. 77.

68) Voyez notre note 13, II, p. 192 et 193.

69) *Karamzine* «*Istor. goss. Ross.*», t. X, p. 302 (voyez notre note 3).

70) Dans le règlement d'église donné en 1089 par le métropolitain Ioan à Yacov Tchernorizetse (ce qui veut dire à Jacques le moine).

71) Dans les questions adressées par Kirik à l'évêque Niphonte avant 1156.

72) Les manuscrits du Musée de Roumiantsof, № 380; comp. *Kostomarof* «*Otcherki jizni véliko-rousskago naroda*» (Esquisses de la vie du peuple grand-russien) dans la Revue «*Sovrémennik*», 1860, vol. LXXXVIII, p. 95 et suiv.; et le même travail, édité séparément. St.-Pétersbourg, 1860, p. 147.

73) Le «*Domostroï*», édit. de *Yacovlef*, Odessa, 1887, p. 15, 21, 58.

74) *Herberstein*, voyez l'ouvrage cité dans la note 13, II, p. 53—55. L'église orthodoxe-orientale (gréco-russe) défend la chasse au clergé, cette occupation ne répondant pas à la sainte vocation des pasteurs. En principe elle n'est pas plus permise au clergé catholique-romain qui, cependant, a toujours chassé, se réclamant d'une décrétale du pape Clément V, où l'autorisation est donnée de tuer les lièvres et autres animaux toutes les fois qu'ils nuisent aux jardins, aux potagers, aux champs ou bien au bétail. Le texte de la décrétale contient les paroles: «*quo casu hoc eis permittitur*» (auquel cas ceci leur est permis). C'est à ce texte que le jargon des cloitres a emprunté l'expression «*quo casu*» sous laquelle les moines entendent le gibier lui-même; et afin de ne jamais manquer de prétexte

29

pour se livrer à la chasse, ils disent chaque jour la prière «*pro pullis et nidis*» implorant Dieu de leur accorder l'abondance des couvées et la conservation des nids. Voyez *Stroutosof*, à l'endroit indiqué dans notre note 4.

[75]) *Afanasief* «*Poétitcheskiya vozzréniya Slaviane*» (Les contemplations poétiques des Slaves), t. I, p. 751.

[76]) «*Novgorodskaya lètopisse*» (Annales de Novgorod), IV, 73, voyez *Stroutosof*, à l'endroit précité (note 4).

[77]) Voyez *N. Sèmentovsky* «*Skazanië o lovakh vélikikh kniazeï Kïevskikh*» (Description des chasses des grands-ducs de Kiev), St.-Pétersbourg, 1857, p. 2; *Karamzine*, à l'endroit cité dans notre note 3, t. I, p. 149; *C. Aksakof* «*Istoritcheskiya statii*» (Articles historiques), p. 619.

[78]) Chron. de Lavrenty (voyez notre note 1), p. 25, édit. de 1846.

[79]) La même source, p. 24.

[80]) «*Ipat. lètop.*» (voyez notre note 10), p. 41, édit. de 1871; Chron. de Lavrenty, p. 56, éd. de 1872 (p. 27, éd. de 1846).

[81]) *Solovief* (voyez notre note 27), t. I, édit. de 1874, p. 150 et 151; *N. Sémentovsky* (voyez notre note 77), p. 2 et 3.

[82]) *N. Sèmentovsky* (voyez notre note 77), p. 3; *C. Aksakof* (voyez notre note 77), p. 356, 361, 364, 365, 368, 374 et 377.

[83]) «*Ipat. lètop.*» (voyez notre note 10), éd. de 1871, p. 53.

[84]) Chron. de Lavrenty (voyez notre note 1), p. 65, édition de 1846.

[85]) *Karamzine* (voyez notre note 3), t. II, p. 11.

[86]) «*Ipat. lètop.*» (voyez notre note 10), p. 106, édition de 1871.

[87]) Ainsi que fait *Sémentovsky* (voyez notre note 77), p. 5.

[88]) «*Ipat. lètop.*» (voyez notre note 10), éd. de 1871, p. 150; Chron. de Lavr. (voyez notre note 1), éd. de 1872, p. 207. Dans la 1re édition de la Chron. (de la cathédrale) de Ste Sophie (comparez notre note 30) il est clairement dit que Vsévolod courait des lièvres au-delà de Vychgorod (la ville haute), p. 149 du «*Polnoyé Sobranië lètopisseï*» (Recueil complet des chroniques et annales), 1846. Dans la Chron. de Lavrenty ce fait est mentionné sous l'année 6599 (1091).

[89]) *Solovief* (voyez notre note 27), édit. de 1856, II, p. 88.

[90]) Voyez le testament de Monomaque dans la Chron. de Lavrenty (voyez notre note 1), p. 100—109, édit. de 1846, et dans le «*Polnoyé Sobranië lètopisseï*» (Recueil complet des chron. et annales). On en trouve une traduction dans *l'édition française de la Chron. dite de Nestor*, Paris, 1884, p. 239—262, ainsi que dans le très remarquable

ouvrage de *Louis Leger* «La littérature russe», Paris, 1892, p. 10—14. L'excellente «instruction», rédigée par ce prince pour ses enfants, document qui fort heureusement s'est conservé jusqu'à nos jours, contient, entre autres, de précieux matériaux par rapport à la question que nous étudions ici.

[91]) *Sementovsky* (voyez notre note 77), p. 15; *Zabeline* (voyez notre note 56), t. II, p. 103.

[92]) «*Ipat. letop.*» (voyez notre note 10), p. 122 (dans le Recueil complet des chron., éd. de 1846) et chez *Karamzine* (voyez notre note 3), t. III, p. 61.

[93]) «*Ipat. letop*», p. 139 (dans le Rec. compl. d. chron.), (voyez notre note 88).

[94]) Même source, p. 133.

[95]) *Sémentovsky* (voyez notre note 77), p. 17.

[96]) «*Ipat. letop.*» (voyez notre note 10), p. 550, édition de 1871.

[97]) «*Ipat. letop.*», p. 196 (dans le Rec. compl. d. chron., édité en 1846), (voyez notre note 88).

[98]) «*Ipat. letop.*», p. 596; éd. de 1871.

[99]) Chron. de Nikone, p. 159; 1re chron. de Novgorod, p. 7 (dans le Rec. compl. d. chron. et annales), (voyez notre note 88).

[100]) Chron. de Nikone, p. 148; 1re chron. de Novgorod, p. 61; 1re chron. de Ste Sophie (comp. notre note 30), p. 186; chron. de Voskressensk, p. 169 dans le Rec. compl. d. chron. (voyez notre note 88).

[101]) Recueil d'édits et de traités (voyez notre note 53), partie 1re, p. 2 et 3.

[102]) Après avoir en 1515 rendu la liberté à Léchif, ci-devant roi de Kazan, le grand-duc, désirant lui témoigner sa grâce toute particulière, lui permit d'exercer la chasse. *Karamzine* (voyez notre note 3), t. VII, p. 81.

[103]) Comparez *Karamzine*, même ouvrage, t. V, p. 409.

[104]) «2me chron. de Ste Sophie» (voyez notre note 30), p. 267; *Karamzine* (voyez notre note 3), t. VII, p. 181—184; *Solovief* (voyez notre note 27), t. V, p. 396; *Herberstein* (voyez notre note 3), II, p. 195—198.

[105]) *Karamzine* (voyez notre note 3), t. VIII, p. 87—97; t. IX, p. 3, 100 et 188 ; Notes additionnelles au t. IX, p. 31.

Solovief (voyez notre note 27), t. VI, p. 449 et 450; t. VII, p. 7.

Pierre de Erlésund (voyez notre note 12), p. 151, 163.

Horsey «Mémoires sur la Moscovie», publiés en traduction russe dans le journal «*Bibliotheka dlia tchténia*», 1865; livraison de Février, p. 44 et 45.

«*Pskovskaya létopisse*» (Chron. de Plescou), p. 319 (dans le Rec. compl. des chron. et annales), (voyez notre note 88).

[106]) Actes historiques; supplément premier (voyez notre note 25), p. 119, 196, 205, 207, 208, 210.

Horsey (voyez la note précédente), livraison de Mars, p. 17.

Fletcher. Dans le travail de *Sérédonine* (voyez notre note 47), p. 151 et 152.

Varkacz dans «*Tcht. Imp. obchtch. istor. etc.*» (voyez notre note 13, III), 1874, IV, p. 19.

[107]) *Horsey* (voyez notre note 105), p. 16.

[108]) «De la chasse en Pologne», voyez «*Gazeta lessovodstva i okhoty*» (Journal de la science forestière et de la chasse), 1859.

[109]) *Karamzine* (voyez notre note 3), t. IV, p. 54 des notes de l'auteur.

[110]) *Karamzine* (même ouvrage), t. XI, p. 249 et note 394 de l'auteur.

Solovief (voyez notre note 27), t. VIII, p. 125.

Tratschevsky «*Rousskaya istoria*» (Histoire de Russie), 1885, p. 200.

Pierre de Erlésund (voyez notre note 12), p. 209 et 210.

[111]) *Solovief* (voyez notre note 27), t. VIII, p. 70, 77.

Kostromarof «*Istoria v jizniopisaniakh*» (L'histoire en biographies), partie 1re, p. 752.

[112]) «*Ipat. létop.*» (voyez notre note 10), p. 142 (Rec. compl. d. chroniques et annales).

[113]) 2me chron. de Ste Sophie (voyez notre note 30), p. 332; *Karamzine* (voyez notre note 3), t. VI, p. 99 et 276, et t. VII, p. 24; *Solovief* (voyez notre note 27), t. V, p. 109.

[114]) *Solovief* (même ouvrage), t. V, p. 379.

[115]) Le même ouvrage, t. VI, p. 129.

[116]) *Karamzine* (voyez notre note 3), t. XI, note 7.

[117]) Même ouvr., t. VII, p. 165.

[118]) «*Akty zap. Ross.*» (voyez notre note 7), t. I, p. 71.

[119]) *Solovief* (voyez notre note 27), t. V, p. 134.

[120]) «*Akty zap. Ross.*» (voyez notre note 7), t. I, p. 317, 318, 325, 334 et 335.

[121]) *Karamzine* (voyez notre note 3), t. VI, p. 225; *Solovief* (voyez notre note 27), t. V, p. 189.

[122]) *Milton* «*Moscovia*», p. 34; *Karamzine* (voyez notre note 3), t. VIII, note 35 de l'auteur.

[123]) *Solovief* (voyez notre note 27), t. VII, p. 304.

[124]) «Description du voyage de Varkacz» (voyez notre note 106), p. 19.

[125]) *Solovief* (voyez notre note 27), t. VII, p. 165.

126) Même ouvrage, t. VIII, p. 33; *Karamzine* (voyez notre note 3), t. XI, p. 43.

127) «*Ipat. létop.*» (voyez notre note 10), p. 224, dans le Rec. compl. des chron. et annal. russes.

128) *Maksimof* «*God na sévéré*» (Un an au Nord), part. II, p. 348.

Zabeline (voyez notre note 56), part. I, p. 563.

129) «*Akty youriditcheskiyé*» (Actes juridiques), № 48, éd. de 1838.

130) Dans «*Priroda i Okhota*» (comp. notre note 4), 1892, VI, p. 1—32, l'article «*Vesnovka*» (Un printemps passé au gouvernement de Tobolsk).

131) «*Akty zap. Ross.*» (voyez notre note 7), t. I, p. 70 et t. III, p. 112.

132) *Sabanéyef* dans «*Priroda*» (La nature), (voyez notre note 40), 1874, II, p. 240—242.

133) «*Raskopki v strané Drévlianes*» (Fouilles exécutées dans le pays des Drévlianes), article du prof. de l'Université de Kiev V. *Antonovitch*, dans «*Matérialy po arkhéologuii Rossii*» (Matériaux se rapportant à l'archéologie de la Russie), édités par la Commission archéologique, St.-Pétersbourg, 1893, p. 13.

134) «*Raskopki vélikokniajeskago dvora drevniago grada Kieva*» (Fouilles exécutées au printemps de l'année 1892 sur l'emplacement du palais grand-ducal de l'ancienne ville de Kiev) par *I. A. Khoïnovsky*. Kiev, 1893, 4° avec 29 planches, p. 22, 38, 39, 40 et 41.

135) Chron. de Lavrenty (voyez notre note 1), p. 28.

«*Ipat. létop.*» (voyez notre note 10), p. 56, 162, 170, dans le Rec. compl. des chron. russes.

Comparez *Aristof* (voyez notre note 7), p. 43.

136) Voyez chez *Stromilof* dans le journal «*Okhota*» (voyez notre note 41), 1875, III, № 3, p. 37.

137) «*Zapiski o Moscovii*» (voyez notre note 13), II, p. 198.

138) *Margeret* «Estat de l'Empire de Russie et Grand-Duché de Moscovie». Paris, 1607, p. 42 de la traduction russe publiée à St.-Pétersbourg en 1830.

139) Recueil des édits et traités (voyez notre note 53), t. I, p. 36.

140) Même source, p. 58.

141) 2me chron. de Novgorod, p. 142, dans le Rec. compl. des chroniques (voyez notre note 88).

142) *Pierre de Erlésund* (voyez notre note 11), p. 36.

143) «*Zap. o Moscovii*» (voyez notre note 13), II, p. 198.

144) Dans les mémoires de *Kotchikhin*, écrivain du XVII s.; il est dit que pour attraper des faucons et des gerfauts on employait des pigeons. Voyez l'ouvrage du *comte*

Tolstoï «*Istoria finansovykh outchrègedeny v Rossii*» (Histoire des institutions financières de la Russie), St.-Pétersbourg, 1846.

[145]) Voyez «*Okhota v tsarstvé polskom do XIV véka i s XIV do XVIII véka*» (la chasse au royaume de Pologne avant le XIV s. et du XIV au XVIII s.) dans le Journal de l'art forestier et de la chasse (année 1859). (Comparez notre note 108).

[146]) *Herberstein* (voyez notre note 13), II, p. 198.

[147]) *Kostomarof* (voyez notre note 72), p. 148.

[148]) «A large and fair white Ierfawcon.... together with a drumme of silver, the hoops gilt, used for a lure to call the sayd Hawke». Voyez *Hakluyt's* collection of the early voyages, travels and discoveries of the English nation. New edition. London, vol. I, 1809, p. 323.

[149]) Voir chez *Aristof* (comparez notre note 7), un passage cité du «*Zadonechtchine*», monument littéraire du XV s.

[150]) *Cte D. Tolstoï* (voyez notre note 144).

[151]) Voyez l'ordonnance du grand-duc André Alexandrovitch dans les «Actes de l'Expéd. archéographique» (voyez notre note 7), t. I, p. 1.

[152]) Voyez la lettre patente d'Ivan le Terrible dans les «Actes historiques» (voyez notre note 106), t. I, p. 539 et 547.

[153]) Voyez l'ordonnance du grand-duc Ivan Danilovitch dans les Actes de l'Expéd. archéograph. (notre note 7), t. I, p. 1 et 2; et la lettre patente du grand-duc Vasili Ivanovitch, p. 119; celle de Fedor Ivanovitch a été publiée dans le Journal officiel du gouvernement d'Archangel («*Arkhanguelskiya goubernskiya védomosti*»), 1853, № 40.

[154]) Les renseignements que nous donnons sur les «*pomytchiks*» ont été puisés dans les Actes de l'Expéd. archéographique (voyez notre note 7), t. I, p. 1, 2, 119, 122; dans les Actes historiques (voyez notre note 106), t. I, p. 539 et 547, et dans le Journ. officiel du gouvern. d'Archangel, année 1853, № 40.

[155]) Nommément 6 *roubligroszy;* mais 1 *roubelgrosz* = 120 *zlotykh,* et un *zloty* (au XIV s.) = 45 copecks arg.; par conséquent 6 *roubligroszy* = 324 rbls arg. Voyez «*Gazeta lesnovodstva i okhoty*» (notre note 108), 1859, p. 149—151. En 1324 un faucon se payait en Italie 133 fr. 32 cent., voyez chez *Aristof* (notre note 7), la note 859.

[156]) «*Sobranié gramot i dogovorof*» (Recueil d'édits et de traités), (voyez notre note 53), t. I, p. 322.

[157]) «*Pamiatnik diplomatitcheskikh snochény*» (Mémoire servant à consigner les relations diplomatiques), t. I, p. 123. Communiqué par *N. P. Likhatchef.*

[158]) *Karamzine* (voyez notre note 3), t. VII, p. 204.

[159]) «*Ipat. letop.*» (voyez notre note 10), p. 84, dans le Recueil compl. des chron.

[160]) Voyez notre note 156, t. I, № 123.

[161]) Voyez chez *Stromilof* dans le «*Journal Okhoty*» (Journ. de la chasse), 1875, t. III, № 3, p. 36.

[162]) Voyez notre note 13, II, p. 196.

[163]) *Zamyslovsky* «*Herberstein i yego istoriko-gheogr. izvestia o Rossii*» (Herberstein et les renseignements qu'il donne sur l'histoire et la géographie de la Russie), St.-Pétersbourg, 1884, p. 286.

[164]) Voyez «*Journ. lessovodstva i okhoty*» (Journ. de l'art forestier et de la chasse), 1859, p. 150.

[165]) Même source.

[166]) Voyez chez *Karamzine* (notre note 3), t. IV, p. 210, extraits de l'ouvrage d'*Abulgazy* «Histoire des Tartares».

[167]) *Karamzine* (voyez notre note 3), t. IV, p. 203.

[168]) Voyez le même ouvrage, t. V, p. 163 et chez *Plano Carpini* (notre note 34), la p. 121.

[169]) 1re chron. de Ste Sophie (comp. notre note 30), p. 149, dans le Rec. compl. des chron. et annales russes (voyez notre note 88).

[170]) «*Akty zapadnoi Rossii*» (Actes de la Russie occidentale), (voyez notre note 7), t. II, p. 196.

[171]) Voyez la chronique (citée dans notre note I), p. 159 dans le Rec. compl. d. chron. r. (88).

[172]) *Herberstein* (notre note 13), II, p. 198.

[173]) Ivan le Terrible, dans sa correspondance avec le Pce Kourbsky, employa entre autres la comparaison suivante: «pour courir le lièvre il faut beaucoup de chiens, pour attaquer l'ennemi une armée nombreuse». Voyez Kourbsky (notre note 28), p. 157. Plus caractéristique encore est le passage d'une lettre adressée par le Terrible à Vasili Griazny (Vasili le Sale) qui avait été fait prisonnier par les Tartares de la Crimée; en lui reprochant d'être tombé entre les mains de l'ennemi, le Terrible lui écrivit: «tu as pensé être arrivé sur le terrain pour lancer tes chiens après des lièvres, mais les Tartares t'ont garrotté et emporté en croupe toi-même». Voyez *Solovief* (notre note 27), t. VII, p. 193 et *Zabéline* «*Domachny byt rousskikh tsaritses*» (La vie casanière des tsarines russes), Moscou, 1872, p. 420.

[174]) Cette dénomination parait provenir du mot «*gone*» par lequel on désignait une certaine place à l'intérieur de l'enceinte formée par les rets tendus.

[175]) Actes histor. Supplément (voyez notre note 25), t. I, p. 196, 198, 208 et autres; *Herberstein* (notre note 13), II, p. 199.

Sérédonine «Giles Fletcher», voyez «*Zapiski hist. philol. fac., etc.*» (notre note 47), part. XXVIII, p. 151 et 152.

Zabéline (notre note 173), p. 462, 464, 465, 467, 468.

Kostomarof (72; St.-Pétersbourg, 1860), p. 146 et 147.

[176]) Voyez «*Akty Zap. Ross.*» (notre note 7), t. III, p. 86.

[177]) Voyez chez *Herberstein* (notre note 13), II, p. 167 et dans les Docum. des arch. de Flor. (13, 4), part. II, p. 318.

[178]) Voyez chez *Stromilof* (notre note 161), t. III, № 4, p. 36.

[179]) *Cte D. Tolstoï* (notre note 144), p. 209.

[180]) Professeur *V. Serguéyévitch* dans «*Lektsii po istorii rousskago prava*» (Cours d'histoire du droit russe), St.-Pétersbourg, 1886—1888, p. 619.

[181]) *Sénigof.*

[182]) «*Ipat. létop.*» (voyez notre note 10), p. 224, dans le Rec. compl. des chron. russes.

[183]) *Chron. de Lavrenty* (voyez notre note 1), p. 25, dans le Rec. compl. des chron. russes.

[184]) Même source, même page.

[185]) Act. histor. (voyez notre note 106), t. I, p. 547.

[186]) *Solovief* (voyez notre note 27), t. V, p. 409.

[187]) Les «*bobrovyïé gony*» sont très souvent mentionnés dans les lettres-patentes qui concernent l'histoire de la Russie du Midi et de l'Occident. Voyez Act. de la R. mérid. et occid., t. I, p. 11, 13, 14, 17, 18, 19, 20, 28, 29, 34, 37, 40, 42, 43, 45, 47, 58, 61, 118, 123, 173, 224, 237, 297; Rec. d'édits et de traités (notre note 53), t. I, p. 529; Actes de la Russie occid. (notre note 7), t. I, p. 67, 68, 154, 178, 185, 186, 192, 196, 200, 202, 353, 365 et 368; t. II, p. 7, 12, 31, 41, 42, 85, 101, 123, 130, 135, 146, 167 et 216; t. III, p. 153, 158, 216 et 247; t. IV, p. 10.

[188]) Rec. d'édits et de traités (notre note 53), t. I, p. 36; *Solovief* (notre note 27), t. IV, p. 185.

[189]) Rec. d'éd. et de traités, p. 58.

[190]) Actes de l'Expéd. arch. (voyez notre note 7), t. I, p. 155—156.

[191]) *Sérédonine* «G. Fletcher» (voyez notre note 175), p. 318 et 319.

[192]) Rec. d'édits et de traités (notre note 53), t. I, p. 74.

[193]) Actes de l'Expéd. arch. (notre note 7), t. I, p. 155 et 156.

[194]) Même source, t. I, № 56.

[195]) Prof. *Serguéyévitch* (notre note 180), p. 554.

[196]) Lettre patente donnée par le prince Youry de Dmitrowsk aux chasseurs de castors du stane de Kamensk dans les Actes de l'Expéd. archéographique (voyez notre note 7), t. I, p. 120—122.

[197]) Voyez chez le prof. *Vladimirsky-Boudanof* dans «*Obzor istorii rousskago prava*» (Précis de l'histoire du droit russe), St. Pétersbourg, 1888, p. 527.

[198]) Quant aux «*poprachatayi*» voyez les Actes de l'Expéd. archéogr. (notre note 7), t. I, №№ 35, 43, 56, 86, 135, 171, 217, 280, 300 et 371 et les Act. histor. (notre note 106), t. I, №№ 36, 81, 83 et 215; comparez *Tolstoï* (voyez notre note 144), p. 211.

[199]) Comparez entre elles les deux lettres patentes, délivrées l'une aux chasseurs de castors d'Ilmekhote (Actes de l'Expéd. arch. — voyez notre note 7 — t. I, p. 155 et 156) et l'autre aux chasseurs de castors de Kamensk (même source, p. 120—122).

[200]) Act. de la Russie occid. (voyez notre note 7), t. III, p. 179.

[201]) Même source, p. 73—86.

[202]) Même endroit.

[203]) Act. de la Russ. occ. (voyez notre note 7), t. II, p. 196 et 197; t. III, p. 85 et 86.

[204]) Même source, t. I, p. 171 et 172.

[205]) Actes de la Russ. mérid. et. occ., t. I, p. 17, 221; t. II, p. 113, 159, 200, 367.

[206]) Même source, t. I, p. 17, 64, 65, 144—146; Act. de la Russ. occ. (voyez notre note 7), t. I, p. 352.

[207]) Act. de la Russ. occ. (voyez notre note 7), t. III, p. 40, 62, 85, 86, 102, 112, 179.

[208]) Actes de la Russ. mér. et occ., t. I, p. 131 et 132; Actes de la Russ. occ. (voyez notre note 7), t. I, p. 221, 352; t. II, p. 121, 122, 219, 353, 354.

[209]) *Solovief* (voyez notre note 27), t. I, p. 254; t. IV, p. 184; *Zabéline* (voyez notre note 56), t. II, 357.

[210]) Actes jurid. (voyez notre note 129), t. I, № 48.

[211]) Recueil d'édits et de traités (voyez notre note 53), t. I, p. 2 et 3.

[212]) Voyez Actes histor., t. I, p. 173.

[213]) *Grigorief* (voyez notre note 65), p. 112—118.

[214]) Voyez Act. histor., t. I, p. 1, 2, 23, 125 et p. supplémentaire 8; Act. de l'Exp. arch. (voyez notre note 7), t. I, p. 7, 16; Act. de la Russ. mérid. et occ., t. I, p. 40; Act. de la Russie occ. (voyez notre note 7), t. I, p. 27; t. II, p. 158, 188; Rec. d'édits et de traités, t. I, p. 232.

Voyez aussi chez *Karamzine* (notre note 3), t. IV, p. 61 et 284.

30

[215]) Act. de la Russ. occ. (notre note 7), t. II., p. 219.

[216]) Act. de l'Expéd. arch. (notre note 7), t. I, p. 85.

[217]) Act. de la Russ. occ. (voyez notre note 7), t. II, p. 121 et 122.

[218]) Act. de l'Exp. arch. (notre note 7), t. I, p. 120—122; Act. histor., t. I, p. 173; Rec. d'édits et de traités (notre note 53), t. I, p. 330 et 529, et beaucoup d'autres.

[219]) Act. de la Russ. occ. (notre note 7), t. I, p. 48 et 59; et beaucoup de lettres patentes, citées plus haut.

[220]) Rec. d'édits et de traités (voyez notre note 53), t. I, p. 468.

[221]) *Polévoï «Istoria Rossii s drevnikh vrèmène»* (Hist. de la Russie dès l'antiquité), t. V, p. 197; voyez chez *Stromilof* (notre note 41) dans le «*Journal Okhoty*», 1875, t. III, № 3, p. 33.

[222]) Act. de la Russ. occ. (voyez notre note 7), t. I, p. 70.

[223]) *Solovief* (voir notre note 27), t. IV, p. 192 et Supplém. du 4e vol., p. XX et XXI.

[224]) Les différents auteurs ne sont pas d'accord sur la valeur de la «*grivna*» de martres: trois «*grivna*» de martres équivalent d'après *Karamzine* à sept rbls 50 cop., d'après le prof. *Lévachef* à quarante rbls, d'après *Prozorovsky* à 21 rbls. Nous acceptons cette dernière valeur comme la moyenne. Voyez chez *Aristof* (notre note 7), p. 296.

[225]) *Kalatchef «Predvaritelnyïa youriditcheskiya svédéniya dlia polnago obyasnéniya Rousskoï Pravdy»* (Prolégomènes juridiques servant d'explication à la «*Rousskaya Pravda*»), St. Pétersbourg, 1880, p. 155, 194, 199, 201 et 218; *Karamzine* (voyez notre note 3), t. II, p. 52, 57.

[226]) Voyez le journal «*Lessovodstvo i okhota*» (notre note 108), 1859, p. 151.

Le lecteur est prié de corriger les fautes suivantes qui se sont glissées dans le texte :

page	9	ligne	14	d'en haut	lisez : *aperçût*	au lieu de :	aperçut
»	19	»	8	»	» *en*	»	non
»	»	»	9	»	» *ne se demandant plus*	»	pour répondre à cette question
»	24	»	8	»	» *qui en occupent la majeure partie*	»	qui le couvrent de toutes parts
»	29	»	6	d'en bas	» *gerfauts*	»	éperviers
»	31	»	6	»	» *sans que le moindre usage soit fait*	»	sans faire le moindre usage
»	37	»	4	»	» *gerfauts*	»	éperviers
»	44	»	1	»	» *prouvé*	»	justifié
»	45	»	17	d'en haut	» *dos noir argenté, gorge noire, ventre noir, flancs plus ou moins roux, pattes noires*	»	dos noir, flancs bais
»	58	»	9	d'en bas	» *gerfauts*	»	éperviers
»	79	»	5	»	» *mendient de porte en porte*	»	sont allés mendier
»	»	»	3	»	» *les dresseurs de gerfauts et de faucons*	»	les dresseurs d'éperviers et les fauconniers
»	80	»	2	d'en haut	» *faucon pèlerin*	»	faucon de passage
»	»	»	»	»	» *gerfaut de passage*	»	épervier de passage
»	»	»	5	»	» *gerfauts*	»	éperviers
»	85	»	10	d'en bas	» *gerfauts*	»	éperviers
»	104	»	13	»	» *ossenevate*	»	ossénévat
»	110	»	16	»	» *Ainsi, lorsque, la guerre*	»	Ainsi, la guerre
»	»	»	14	»	» *gerfauts*	»	éperviers
»	»	»	12	»	» *excellents gerfauts*	»	éperviers exquis
»	»	»	4	»	» *mais elle avait*	»	mais alors elle avait
»	113	»	9	»	» *mais la fantaisie*	»	mais alors la fantaisie
»	119	»	12	d'en haut	» *à*	»	avec des
»	»	»	13	»	» *l'oiseau*	»	faucons
»	119	»	14	»	» *fauconniers*	»	faucons
»	»	»	16	»	» *gerfauts*	»	éperviers
»	128	»	3	d'en bas	» *gerfauts*	»	éperviers
»	129	»	3	d'en haut	» *de gerfauts*	»	d'éperviers
»	»	»	6	»	» *gerfauts*	»	éperviers
»	»	»	8	»	» *de gerfauts*	»	d'éperviers

page	129	ligne	8	d'en haut	lisez:	*gerfauts*	au lieu de: éperviers
»	»	»	14	d'en bas	»	*gerfauts*	éperviers
»	»	»	7	»		*gerfauts*	éperviers
»	130	»	4	d'en haut		*gerfauts*	éperviers
»	131	»	5	d'en bas		*gerfauts*	éperviers
»	»	»	4	»		*gerfauts*	éperviers
»	132	»	3	d'en haut		*gerfauts*	éperviers
»	»	»	5	d'en bas		*gerfauts*	éperviers
»	134	»	4	»		*gerfauts*	éperviers
»	»	»	2	»		*gerfauts*	éperviers
»	135	»	3	d'en haut		*gerfauts*	éperviers
»	»	»	9	»		*oiseaux*	éperviers
»	»	»	13	»		*gerfauts*	éperviers
»	»	»	17	»		*gerfaut*	épervier
»	»	»	9	d'en bas		*de gerfauts*	d'éperviers
»	»	»	6	»		*gerfauts*	éperviers
»	»	»	5	»		*gerfaut*	épervier
»	»	»	»	»		*gerfauts*	éperviers
»	136	»	6	d'en haut		*à Marie, reine d'Angleterre*	à la reine d'Angleterre
»	»	»	7	»		*perdus*	perdu
»	»	»	10	»		*gerfaut*	éperviers
»	»	»	»	»		[illegible]	filet
»	145	»	4	»		*c'était*	c'est
»	186	»	—	note		*188*	suivante
»	189	»	9	d'en bas		*était confiée*	fut confiée
»	198	»	11	d'en haut		*ressort entre autres*	il ressort
	»	»	12	»		*d'après lequel*	que
»	200	»	11	»		*Un tel*	Ce
»	228	»	16	»		*Kostomarof*	Kostromarof

